Récits jurassiens : Les Contrebandiers du Noirmont ; Mariette ; Le Vigneron Jean-Denis ; La Ferme de Champ-de-l'Épine ; [...]



CHARLES TOUBIN

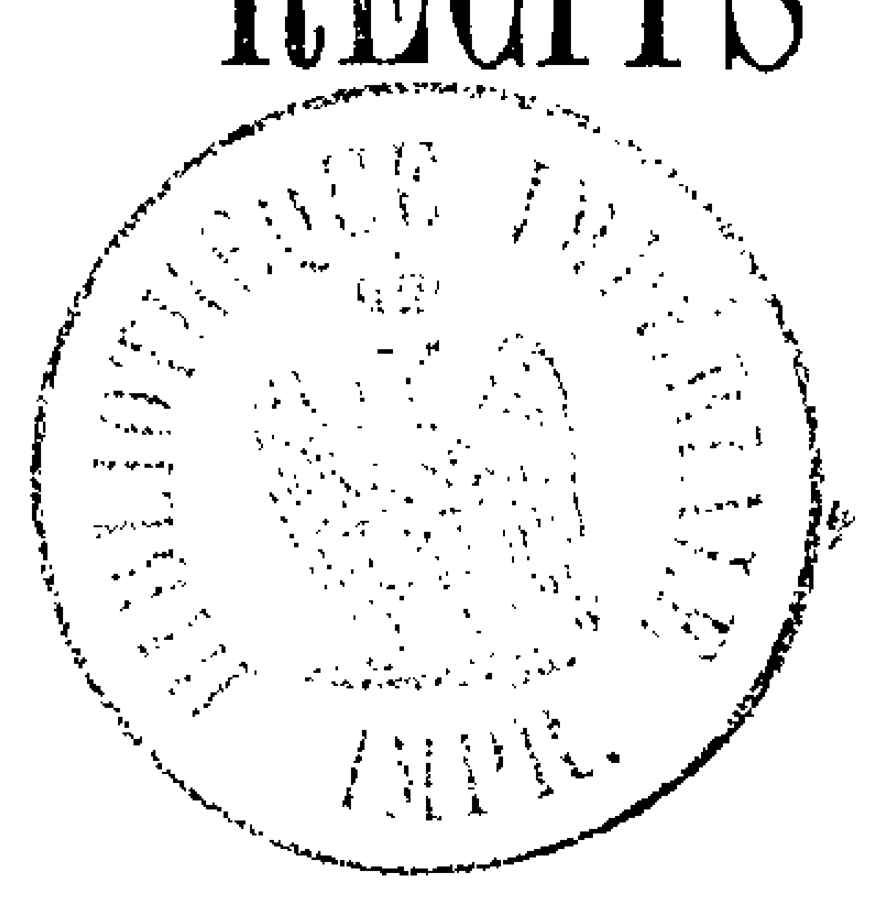
RÉCITS JURASSIENS

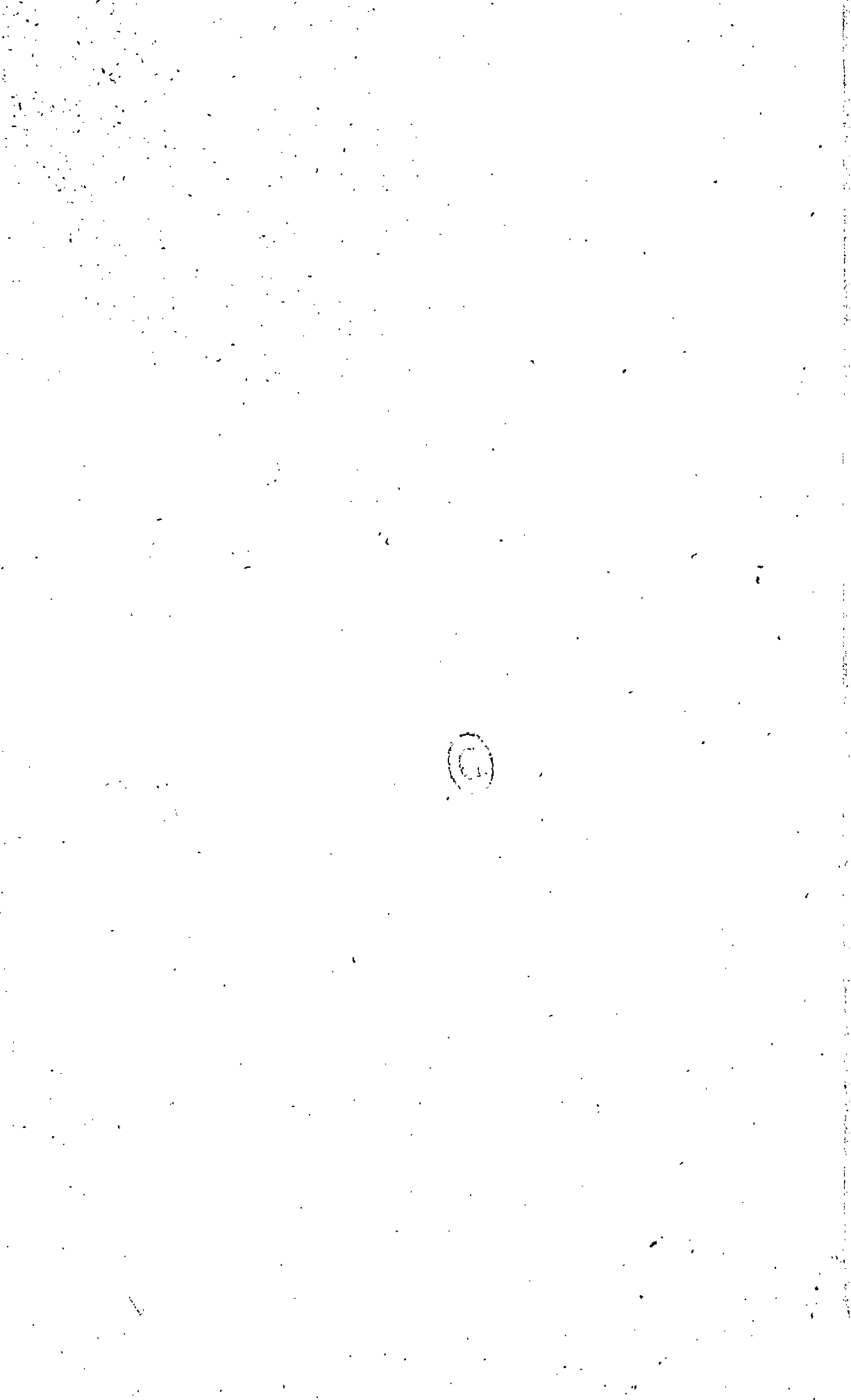
LES CONTREBANDIERS DU NOIRMONT — MARIETTE
LE VIGNERON JEAN-DENIS
LA FERME DE CHAMP-DE-L'ÉPINE
LE PAYSAN D'ALAISE

SALINS
BILLET, IMPRIMEUR-LIBRAIRE-ÉDITEUR
77, GRAND'RUE DU BOURG-DESSUS, 77

1869.

RÉCITS JURASSIENS

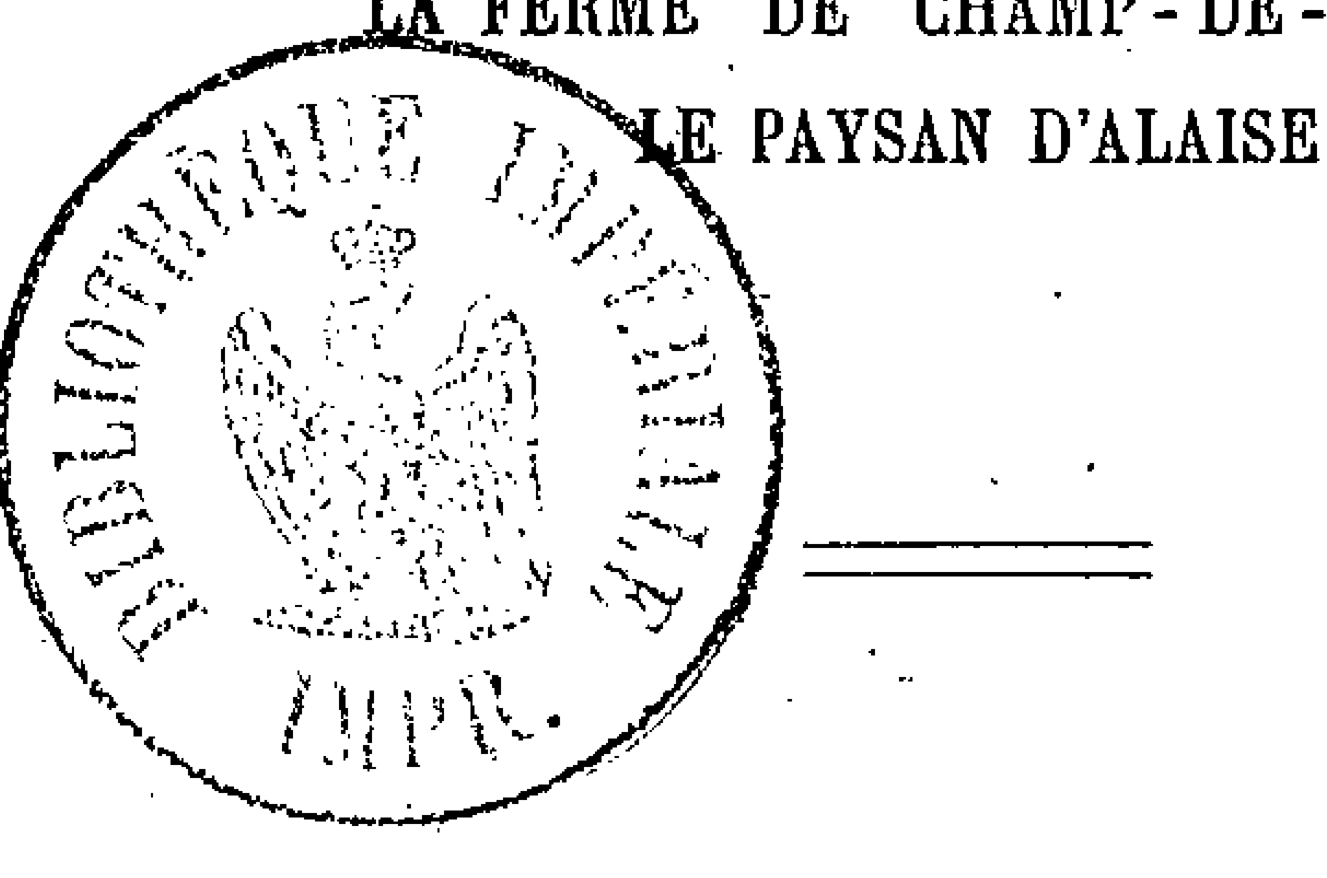




CHARLES TOUBIN

RÉCITS JURASSIENS

LES CONTREBANDIERS DU NOIRMONT — MARIETTE
LE VIGNERON JEAN-DENIS
LA FERME DE CHAMP-DE-L'ÉPINE
LE PAYSAN D'ALAISE



SALINS
BILLET, IMPRIMEUR-LIBRAIRE-ÉDITEUR
77, GRAND'RUE DU BOURG-DESSUS, 77

1869.

A MONSIEUR JOSEPH PERRAUD

SCULPTEUR, MEMBRE DE L'INSTITUT.

MON CHER PERRAUD,

Je vous remercie bien vivement et bien sincèrement de m'avoir permis de placer votre nom, qui a signé tant d'œuvres illustres, en tête de ce modeste volume. Tout le monde vous aime dans le Jura; savez-vous pourquoi? Au milieu de votre carrière triomphale d'artiste, vous êtes demeuré, chose bien rare, toujours bon, toujours simple, toujours cordialement affectueux et vous n'avez cessé d'aimer chaleureusement le pays natal qui de son côté vous le rend bien. Puissent ces récits, dont le sujet est tout jurassien, vous rappeler nos charmantes excursions d'autrefois à Nans, à Alaise, à la Châtelaine et vous inspirer le désir de les recommencer bientôt!

Merci encore une fois, mon cher Perraud et permettez-moi de continuer à vous aimer.

Votre tout dévoué,

CH. TOUBIN.

Salins, le 5 août 1869.

LES CONTREBANDIERS

DU

NOIRMONT (1)

I

Le curé de Gillois se promenait dans son jardin. Sa vue errait tantôt sur le ravin sauvage au fond duquel coule l'Ain en mugissant, et, par-delà ce ravin, sur la magnifique forêt de la Joux, tantôt sur le plateau houleux et tourmenté que ferme du côté de la Suisse la sombre muraille des monts Jura. On était au commencement d'avril ; le soleil versait ces doux et chauds rayons printaniers qui

(1) Ce récit a été publié par la *Revue des Deux Mondes* dans sa livraison du 1er novembre 1858.

vous pénètrent jusqu'à la moelle. Le bon curé venait d'achever son bréviaire et sa digestion. Sa santé était excellente, comme cela se lisait sur son visage sec et déjà un peu ridé, mais offrant tous les signes de la solidité montagnarde. Enfin, depuis trente ans environ qu'elle était au presbytère, jamais la vieille Tiennette, sa gouvernante, n'avait été d'aussi agréable humeur envers son maître que ce jour-là. Et cependant, malgré tant de causes de satisfaction morale et physique, le digne abbé Nicod semblait absorbé par de fâcheuses réflexions. Peut-être pensait-il à certain neveu qu'il avait par le monde, garçon de vingt-deux ans qui, après avoir donné, comme on dit, les plus belles espérances, avait ensuite cruellement affligé par son inconduite le cœur honnête de son oncle. Peut-être aussi sa préoccupation n'avait-elle qu'une cause bien moins grave, par exemple l'état où se trouvait le mur de terrasse de son jardin. Ce mur était troué d'une brèche, brèche ancienne déjà, puisque des décombres s'élançaient trois ou quatre vigoureuses touffes de saules-marceaux couverts en ce moment de jolis châtons dorés que suçaient avec avidité des centaines d'abeilles. En vain depuis quatre années le respectable desservant avait-il adressé pétitions sur pétitions au conseil municipal

de Gillois et à la sous-préfecture : faute d'argent dans la caisse communale, ou bien plutôt faute de bonne volonté chez le maire Bulabois, avec lequel l'abbé Nicod avait le malheur d'être brouillé, la brèche était restée brèche, et n'avait même fait que s'agrandir à chaque dégel.

Absorbé par le souvenir de ses démêlés avec le maire ou par toute autre idée fâcheuse, le bon curé ne s'était pas aperçu de l'entrée de toute une bande ennemie dans son jardin. Une demi-douzaine de poules avaient en effet depuis quelques instants gravi d'une pierre à l'autre le talus de la brèche, et, arrivées au sommet, s'étaient répandues, gloussant, caquetant, battant triomphalement des ailes, à travers allées et plates-bandes. En les apercevant enfin, le curé ne put se défendre d'une véritable colère : non pas qu'à cette saison il pût craindre pour son jardinage ; mais elles avaient tant becqueté sa salade les années précédentes, tant picoré les jeunes pousses de ses légumes, tant gratté, gâté et ravagé partout ! Et puis, il faut bien le dire, c'étaient les poules des Bulabois, dont la ferme n'était qu'à cinquante pas. Le premier mouvement de l'abbé Nicod fut de s'élancer contre elles en secouant sa soutane pour les épouvanter et leur faire évacuer la place. Peine inutile ; au lieu

de rebrousser chemin, la bande conquérante se mit à tourner et tourner encore autour du jardin, comme pour en narguer le maître, tant et si longtemps qu'au moment où celui-ci renonça à les poursuivre, il était hors d'haleine et tout couvert de sueur. La troupe criarde et pillarde ne resta pas longtemps maîtresse du terrain. Par cette même brèche qui avait donné accès à l'ennemi dans la place, une jeune villageoise entra à son tour et se mit à pourchasser si vivement les poules, qu'en quelques secondes le jardin en fut débarrassé. L'évacuation accomplie, la jeune fille voulut se retirer ; mais le curé, qui s'était assis épuisé de fatigue sur le banc d'une tonnelle, l'appela et lui fit signe de venir prendre place auprès de lui.

— Bien le bonjour, monsieur le curé, dit la jeune villageoise en abordant le digne prêtre. Je venais de voir Sophie Margillet, qui est un peu malade. J'ai entendu des poules dans le jardin, et je suis entrée pour leur donner la chasse ; je ne vous savais pas là. Voilà enfin le chaud venu, n'est-ce pas, monsieur le curé ?

Pendant que la jeune villageoise parlait ainsi, l'abbé Nicod l'observait attentivement. Il crut remarquer sur son visage quelque chose d'insolite.

— Oui, ma fille, répondit-il, voilà le beau temps

venu, et Dieu soit loué, ce n'est pas trop tôt pour nos semailles de printemps, mais tu as pleuré, Thérèse, qu'y a-t-il donc ?

— Et quand j'aurais pleuré un peu, monsieur le curé : vous savez bien comme je suis, moi; pour une mouche qui passe, je pleure père et mère, et je ris l'instant d'après. Vous rappelez-vous ce jour où vous me disiez...

— Ta, ta, ta, tu n'étais qu'une enfant alors. Conviens-en, tu as revu Ferréol ?

— Non, monsieur le curé, pas depuis plus de trois mois, et je vous ai raconté tout ce qu'il m'a dit.

— Que s'est-il donc passé alors ! Veux-tu que je croie que tu as quelque chose à me cacher ? Toi, Thérèse, par exemple !

Thérèse ne se décida qu'avec peine à communiquer son secret à l'abbé Nicod, non qu'elle manquât de confiance en lui, mais malgré son humble condition, elle était de ces généreuses natures qui n'ont qu'un égoïsme, celui de garder leurs peines pour elles seules et de n'en affliger leurs amis qu'à la dernière extrémité.

— Eh bien ! monsieur le curé, dit-elle à la fin en baissant les yeux, puisque vous voulez à toute force que je parle, voici la chose. J'étais ce matin à

étendre notre lessive, quand ma mère est venue vers moi. — Thérèse, m'a-t-elle dit, il faut te décider ; ce jeune homme de Cerniébaud est encore venu hier pendant que tu étais à la *fruitière* (1) ; il te veut absolument. Il reviendra ce soir chercher la réponse. Voyons, que lui dirai-je ?

— Et qu'as-tu répondu ? demanda l'abbé Nicod.

— Ce que j'ai répondu ! Vous le devinez bien, monsieur le curé. — Vous ne voulez pas me forcer, n'est-ce pas, mère ? Vous êtes trop bonne et vous m'aimez trop ; eh bien ! si jamais je me marie, ce ne sera qu'avec Ferréol. — Prends-le tout de suite, m'a-t-elle répondu ; j'ai changé d'avis ; je consens présentement à tout. — Non, mère, lui ai-je dit, non, jamais tant qu'il sera ce qu'il est. Est-ce que je ne sais pas pourquoi vous avez changé d'avis ? Vous m'avez vue un peu triste par moments, et une fois ou deux vous m'avez surprise à pleurer. Alors vous vous êtes dit avec votre bon cœur : « Décidément elle l'aime ; elle tombera malade un de ces jours, si je la contrarie ; il vaut mieux que je dise oui. » Mais moi, mère, croyez-vous que je puisse vous faire cette peine-là ? Est-ce que je ne me rappelle pas ce que vous avez répondu à Ferréol, quand il m'a demandée, il y a bientôt deux

(1) Fromagerie.

ans ? « Ferréol, mon mari était douanier ; les contrebandiers l'ont laissé pour mort au Noirmont, et le lendemain le pauvre cher homme a rendu son âme au bon Dieu. Et je donnerais sa fille à un contrebandier ! Plutôt mille fois, plutôt son cercueil chez nous ! » N'est-ce pas là ce que vous avez répondu, mère ? Je m'en souviens bien, j'y étais. J'avais eu bien tort de le laisser venir faire la demande ; mais j'étais si jeune il y a deux ans, et surtout si étourdie ! Et puis Ferréol commençait seulement à se lancer avec les contrebandiers ; j'espérais pouvoir le retenir une fois que nous serions ensemble. Aujourd'hui c'est fini ; il a trop l'habitude de cette vie-là ; on ne le ramènera pas. Ne m'en parlez donc plus, mère ; plutôt rester fille toute ma vie ! — Voilà ce que j'ai répondu, monsieur le curé. Une fois seule, j'ai pleuré un peu ; mais je ne pense déjà plus à tout cela et demain matin je serai gaie comme pinson.

— Tu as bien parlé, Thérèse, tu as parlé comme une bonne et brave fille. Non, non, tu ne peux pas l'épouser ; tu ne peux pas te marier avec un pareil mauvais sujet.

Thérèse était bien loin d'approuver la conduite de Ferréol ; elle fut vivement choquée cependant d'entendre l'abbé Nicod le qualifier d'une manière

aussi dure. Son mécontentement se traduisit par certaine moue involontaire dont le digne abbé, bien qu'assez peu observateur de sa nature, ne put s'empêcher de s'apercevoir.

— Ce que je viens de dire te contrarie, reprit celui-ci, mais n'ai-je pas, moi aussi, aimé Ferréol? Est-il chose au monde que je n'aie faite pour lui? Après la mort de ma pauvre sœur, je l'ai recueilli au presbytère; je l'ai soigné, je l'ai choyé comme s'il eût été mon propre fils. Quel bel enfant c'était alors, et si éveillé, et pourtant si sage! J'en étais fier, je ne te le cache pas. Quand j'avais mon *sans-façon* (1), mes confrères me disaient tous: « Abbé Nicod, il faut pousser ce garçon-là; il vous fera honneur. » Je l'ai mis au petit séminaire de Nozeroy. Tu connais le mur de la terrasse: vingt-cinq pieds de haut, ni plus ni moins; il l'a descendu une nuit, je ne sais pas comment, au risque de se casser le cou, et il a déserté. Je l'ai reconduit à ses maîtres; quinze jours après, il se faisait renvoyer. J'ai dû de nouveau le recevoir à la cure; mais toujours au jeu de quilles, toujours au cabaret, toujours en querelle avec les garçons des autres villages! Une belle conduite vraiment pour

(1) Dîner *sans façon* que chaque desservant donne à tour de rôle à ses confrères du voisinage.

le neveu d'un curé ! Ah ! Thérèse, il m'a bien fait souffrir, va, ma fille; il te rendrait malheureuse, sois-en sûre. Fais comme moi ; je lui ai fermé le presbytère ; je l'ai chassé de mon cœur, il ne m'est plus rien, plus rien absolument.

L'abbé Nicod n'avait que trop de raisons de parler ainsi de son neveu. Ferréol avait si souvent désobéi à son oncle, il avait tellement compromis par ses folies de jeune homme l'honneur du presbytère, que le bon curé était bien en droit de le traiter sans aucune indulgence. Ses paroles n'en froissèrent pas moins Thérèse, qui, par une de ces inconséquences si logiques du cœur, n'hésita pas à prendre la défense de celui qu'elle-même avait condamné, quoiqu'avec moins de rigueur, quelques instants auparavant.

— Tenez, monsieur le curé, dit-elle en feignant de ne pas trop prendre la chose à cœur, vous allez me trouver bien hardie ; mais, ma foi, tant pis ! Pourquoi aussi m'avez-vous toujours laissée vous dire tout ce qui me passe par la tête ? Sauf votre respect, vous me semblez bien dur pour ce pauvre Ferréol. Il est dans le mal présentement, c'est bien certain ; mais ne peut-il pas s'amender ? Il a toujours eu si bon cœur ! Ne vous rappelez-vous pas comme tout le monde l'aimait dans le village ? C'est qu'il

était si obligeant, si bon ! Dans les moments de presse pour la moisson ou pour les foins, on n'avait qu'à lui dire : Ferréol, nous avons besoin d'un coup de main, et il était tout de suite prêt ; il se serait mis en quatre pour aider les gens. Quand le feu a pris chez Jean-Louis Pasquier, personne n'osait entrer dans l'écurie à cause de la flamme et de la fumée ; il y est entré, lui, et il a sauvé le bétail. Et le jour où le petit Tony est tombé dans l'Ain en voulant prendre un nid sous les racines d'un saule ! Tous ceux qui étaient là disaient à Bonguyot : Sauve-le donc, toi qui es le meilleur nageur du pays; — mais Bonguyot n'a pas osé. La rivière était si forte ce jour-là ! Elle roulait des quartiers de roches. Ferréol n'avait que dix-sept ans ; c'est lui cependant qui s'est jeté à l'eau...

— Peut-être, dit le curé sévèrement, peut-être eût-il mieux valu qu'il ne sauvât pas Tony. Ton frère était sage alors ; ce serait un ange dans le paradis, et il ne serait pas devenu ce qu'il est, car tu as beau le cacher, Thérèse : depuis deux jours qu'il est parti, il est avec Ferréol ; il fait la contrebande.

Thérèse aimait tendrement son frère, vif et espiègle garçon de treize à quatorze ans, et, quoiqu'elle n'en eût rien dit à l'abbé Nicod, elle était

bien plus attristée encore du départ de l'enfant que de l'entretien qu'elle avait eu avec sa mère au sujet de Ferréol. Froissée une seconde fois dans ses affections les plus vives, elle ne se contint plus et sans s'inquiéter de se contredire ou non, elle se mit à défendre la contrebande ou du moins à chercher à l'excuser de son mieux.

— Si Tony est avec Ferréol, je n'en sais rien, répondit-elle sans dissimuler cette fois son dépit : il est parti avant-hier sans dire où il allait ; mais quand bien même encore il ferait la contrebande, serait-il le premier dans le pays? Voilà M. Groslambert qui a gagné de cette façon-là tout son bien ; tout le monde ne le salue-t-il pas quand il passe? Est-ce qu'Olympe Riduet, dont le père a fait la contrebande aussi, n'a pas été demandée déjà plusieurs fois par les plus gros du pays ? Et le curé des Crozets, avec son bréviaire creux, qui tenait jusqu'à trois et quatre montres ! Quand il passait devant le bureau, les douaniers se levaient tous pour lui faire honneur ; mais ne voilà-t-il pas qu'un jour une montre à répétition se met à sonner...

— Halte-là, dit le curé stupéfait d'entendre un tel langage dans la bouche de la jeune fille, halte-là, Thérèse! C'était pour bâtir une église.

— Eglise ou non, répondit sèchement Thérèse, c'était toujours de la contrebande.

La parole la plus impie, le plus affreux blasphème n'eût pas consterné davantage l'abbé Nicod. Un profond soupir sortit de sa poitrine, et en même temps il leva les yeux au ciel.

— Sainte vierge Marie, s'écria-t-il, est-ce bien possible ? Thérèse, est-ce bien toi que j'entends ?

La sainte horreur dont était saisi le pauvre prêtre ne lui permit pas d'en dire davantage, heureusement peut-être pour lui, car ces quelques paroles, prononcées avec un accent inexprimable d'étonnement et de douleur, firent sur la jeune fille bien plus d'impression que n'en eût à coup sûr produit un sermon en trois points du respectable abbé. Honteuse d'avoir déjà tant osé, elle éprouva un violent remords en voyant combien elle avait affligé le cœur du bon prêtre, devant lequel elle redevint en un instant aussi humble et aussi soumise qu'au confessionnal.

— Pardonnez-moi, dit-elle sans oser lever les yeux, pardonnez-moi, monsieur le curé. Je vous ai manqué de respect et j'ai dit des choses bien mauvaises, mais c'est que, voyez-vous, j'aime tant ce pauvre Tony ! J'aurais trop de chagrin si je le savais avec Ferréol ! Lui contrebandier, lui dont le

père a été tué par les contrebandiers ! Mais le pauvre enfant ne sait pas cela, ma mère ne le lui a pas encore dit. J'espère encore qu'il n'est pas avec eux, ou que du moins on pourra le ramener. Quant à Ferréol, il faut que je vous dise tout, monsieur le curé : je ne dois pas avoir de secrets pour vous. Je déteste la contrebande et je condamne les contrebandiers aussi fortement que vous pouvez le faire, et cependant, quand j'entends dire du mal de Ferréol, tenez, j'ai beau me raisonner, cela me fait mal. Nous avons été élevés presque ensemble ; vous m'aimiez et ma mère l'aimait. Il venait souvent me trouver au communal, pendant que je gardais nos bêtes. Un jour que j'y étais, tricotant une paire de bretelles que je voulais, avec la permission de ma mère, lui donner pour sa fête, voilà qu'il arrive vers moi sans que j'aie le temps de cacher mon tricot. — Thérèse, me dit-il, pour qui ces belles bretelles-là ? — Je me mis à rougir, et il devina la chose. Il aurait fallu le voir alors ; il sautait de joie par-dessus les buissons. — Sais-tu ce qu'il nous faut faire, Thérèse ? ajouta-t-il quelques instants après en me prenant les deux mains; il faut nous marier ensemble ; qu'en dis-tu ? — Bien volontiers, mais nous sommes encore trop jeunes. — Nous attendrons une année ou deux ; tu me

promets ? — De tout mon cœur ! Il faudra parler à ma mère. — Au bout de quelque temps, il commença à se déranger. J'appris d'abord qu'il allait au cabaret, puis qu'on l'avait vu avec des contrebandiers ; vous pouvez bien croire que je pleurai toutes les larmes de mes yeux. Quand il voulut faire la demande à ma mère, je le renvoyai à un an en exigeant que pendant tout ce temps-là je n'entendrais parler ni de contrebande ni de cabaret. Il me le promit et il a tenu sa parole, monsieur le curé ; vous-même, sans en savoir la cause, vous avez remarqué son changement de conduite et vous en étiez tout joyeux. Au bout d'un an, il vint trouver ma mère, comme nous en étions convenus. Je croyais qu'il avait demandé votre consentement ; j'ai su plus tard qu'il n'avait pas osé, mais qu'il comptait le faire dès que la chose aurait été arrangée chez nous. Vous savez ce que répondit ma mère ; Ferréol eut beau dire et prier, elle ne voulut rien entendre. Le découragement prit alors ce pauvre garçon et il se mit à aller au cabaret la tête haute et en plein jour. J'appris bientôt qu'il s'était décidément fait contrebandier. Depuis ce temps-là, je l'ai revu deux fois et deux fois je lui ai dit de changer de conduite, ou qu'autrement tout était fini entre nous. Vous en savez maintenant

autant que moi, monsieur le curé. Encore une fois, pardonnez-moi mes mauvaises paroles de tout à l'heure ; je pensais à Ferréol, à Tony..., j'avais perdu la tête et je ne savais plus ce que je disais.

L'abbé Nicod avait l'âme trop évangélique pour garder, en présence d'un tel repentir, le moindre ressentiment contre Thérèse. Il lui accorda un plein et entier pardon, et la jeune fille prit congé de lui. Au moment où elle s'apprêtait à descendre la brèche par laquelle elle était entrée dans le jardin, elle entendit prononcer le nom de Ferréol. Elle fit quelques pas de plus dans le jardin, et aperçut un vieux chaudronnier ambulant, qui, tout en fondant des cuillères, racontait des histoires de contrebande à une demi-douzaine de villageois. La jeune fille se glissa derrière le rucher, et se mit à écouter. — Ferréol, disait avec une emphase des plus comiques le vieux chaudronnier, en voilà un malin ! c'est moi qui vous le dis. Pas plus loin qu'hier, savez-vous ce qu'il a fait ? Ah ! bon Dieu ! c'est ça qui s'appelle un tour ! La femme du *fruitier* (1) de Mouthe était un peu malade ; que fait mon finaud ? Il envoie chercher le médecin à Nozeroy, bon ; le médecin arrive avec sa voiture. Pendant qu'il est à ses *micmacs* près de la malade, que fait mon malin ?

(1) Fromager.

Il fourre sa marchandise dans le coffre de la voiture, bon ; pour deux mille francs de cachemires, rien que ça ! Hein, Renobert, si tu avais ça pour tes filles ? C'est pour le coup qu'il faudrait monter sur des échasses pour leur parler ! Pour lors mon fin renard prend la traverse et va attendre la voiture de l'autre côté de la *seconde ligne*. Patatras, patatras, la voiture arrive ; bon. — Pardon, docteur, je crois que vous avez quelque chose à moi. — Quelque chose à vous ? Pas un fétu. — Oh ! que si, docteur ; vous allez bien voir. — Il saute comme un chat sur la voiture, qui allait encore, et puis, ma foi il ouvre le coffre et prend son paquet. — Merci, docteur ; quand vous reviendrez à Mouthe, tâchez donc de me le faire savoir. — Et le voilà qui gagne aux jambes par les communaux. En voilà un de tour ! Quand je vous dis que, depuis que le monde est monde, Ferréol n'a jamais eu son pareil !

Thérèse n'avait pas attendu la fin du récit ; ces tristes exploits de son amant lui étaient trop pénibles à entendre. Avant de rentrer chez sa mère, elle voulut faire un tour aux champs pour avoir le temps de se remettre des pénibles émotions qu'elle venait d'éprouver. A peu de distance du village, elle aperçut, venant droit à elle à travers champs, une vieille femme toute *dépenaillée*, comme on dit dans

le Jura, dans laquelle elle reconnut la vieille Piroulaz, l'espionne, la *mouche* des douaniers de Mouthe, qui, pour prix de ses services, fermaient, disait-on, les yeux sur un trafic clandestin qu'elle faisait de sucre, de café et d'étoffes de peu de valeur. Thérèse était trop foncièrement honnête pour qu'une telle femme ne fût pas pour elle un objet d'instinctive antipathie ; elle commença par hâter le pas pour ne pas se laisser atteindre, mais bientôt elle se ravisa. Si Tony était à Mouthe, la vieille devait certainement le savoir ; Thérèse se décida à l'attendre.

— Jésus-Maria, est-on assez jolie ! dit l'espionne en abordant la jeune villageoise. Autant de louis d'or que ces yeux-là ont déjà fait tourner de têtes ! A quand cette noce ? Un beau garçon, je parie.

La vieille femme avait posé à terre un panier plein de marchandises prohibées, et elle s'était mise à en tirer divers objets.

—Ah ça ! reprit-elle, qu'est-ce qu'on va lui vendre à cette jeunesse ? Du sucre, du café, pour fêter les galans...

— Merci, mère Piroulaz, répondit Thérèse ; de sucre et de café, il n'en entre guère chez nous, et de galans encore moins.

— Jésus-Maria, comme c'est avisé, ces jeunesses

d'aujourd'hui! ça parle comme des avocats; mais, voyons, nous ne sommes pas ici pour casser des noisettes. Je sais ce qu'il lui faut, à cette tourterelle-là : des dentelles, de jolis rubans, un beau mouchoir de cou pour faire la belle le dimanche. Justement c'est dimanche en huit la fête de Gillois.

La grossièreté de ce langage choqua Thérèse au point de lui faire oublier qu'elle avait un service à demander à la mère Piroulaz et qu'elle devait la ménager par conséquent.

— Je n'ai besoin ni de dentelles ni de rubans, répondit-elle avec dédain, et d'ailleurs je n'achète jamais de contrebande.

— Suis-je assez innocente de vouloir lui vendre de la contrebande à cette chère amie? répliqua la vieille femme blessée à son tour; comme si Ferréol n'était pas là! Ne nous fâchons pas, ma petite poule; tu n'as rien voulu m'acheter, mais ce n'est pas une raison pour que je ne te donne pas un avis pour ta gouverne. Tu t'imagines être la seule à qui Ferréol fait des cadeaux; la semaine dernière encore, sans aller plus loin...

— Eh bien! quoi? qu'a-t-il fait? demanda avec anxiété Thérèse, qui, bien que préparée à entendre sur le compte de Ferréol les récits les plus affligeans, n'avait cependant jamais eu, tant elle était confiante

et naïve, la moindre crainte qu'il pût jamais lui être infidèle.

Soit reste de bons sentiments et pitié pour la pauvre fille qu'elle voyait tout à fait troublée, soit au contraire calcul pour prolonger sa torture, la vieille Piroulaz ne répondit à cette question que d'une manière évasive; mais Thérèse revint à la charge en termes plus pressants encore.

— Je vous en conjure, mère Piroulaz, dit-elle d'une voix suppliante; je vous achèterai du sucre, du café, des fichus, tout ce que vous voudrez, mais au nom du ciel, dites-moi ce qu'a fait Ferréol la semaine dernière. Vous ne me répondez pas? Vous avez donc menti tout à l'heure! Les gens ont bien raison de dire que vous êtes la plus méchante femme du pays.

— Ah! j'en ai menti! ah! je suis la plus méchante femme du pays! s'écria la Piroulaz en écumant de colère. Ferréol ne va donc pas tous les jours à Mouthe chez la Rosalie! Il n'y était pas hier soir encore avec ton frère Tony, qui sera, c'est moi qui le dis, un fameux mauvais sujet! Il n'a pas donné la semaine dernière à Rosalie un châle comme on n'en a jamais vu un sur le dos d'une fille de Mouthe! Ils ne se sont pas promenés dimanche dans le village bras dessus, bras dessous, si bien que tout le monde était

sur les portes pour les regarder passer ! Tu n'es pas trop mal, ma petite biche ; mais tu peux bien compter que la Rosalie ne voudrait point de toi pour nettoyer ses robes... Attrape, chère amie ; ça t'apprendra à traiter de méchantes femmes les bonnes vieilles comme moi qui ne te voulaient que du bien... Ah ! j'en ai menti !

Thérèse resta comme foudroyée, mais un instant seulement. Plutôt que de laisser jouir une telle femme de son humiliation, elle appela à elle toutes les forces de son âme, et, redevenue bientôt maîtresse d'elle-même, elle s'éloigna sans répondre un seul mot, laissant la vieille femme grommeler tout à son aise.

II

Mouthe est un des foyers les plus actifs de la contrebande sur notre frontière suisse. Au centre du village existe un cabaret dont l'enseigne, surmontée du traditionnel bouchon de genévrier, porte dans une orthographe irréprochable ces mots pleins de séduction pour le montagnard jurassien : *A la bonne gentiane*. La liqueur de gentiane s'extrait, comme on sait, des racines de la *gentiana lutea*, qui croît en abondance dans les pâturages montagneux du Jura. Quelque affreux qu'en soit le goût, ce

breuvage a pourtant ses enthousiastes, qui le placent bien au-dessus de toutes les autres liqueurs. A les entendre, la *gentiane* est la joie du cœur et de l'estomac, le premier des toniques, voire des fébrifuges.

Grâce à l'irrésistible attrait de son enseigne, le cabaret de *la bonne gentiane* ne *désemplissait* pas, comme disent nos paysans. Le lendemain de l'entrevue de Thérèse et de l'abbé Nicod, on n'y comptait pas moins, vers une heure de l'après-midi, de vingt à vingt-cinq consommateurs, — des villageois, trois douaniers en tenue de service, quatre ou cinq individus qu'à leur mise débraillée et à je ne sais quoi d'étrange dans les physionomies il n'était pas difficile de reconnaître pour des contrebandiers. L'administration des douanes ne permet pas à ses agents de fréquenter les personnes connues pour se livrer à la fraude : aussi les trois douaniers s'étaient-ils bien gardés de faire table commune avec les *porte-ballots* ; mais leur respect pour le réglement n'allait pas jusqu'à leur interdire de causer et même de trinquer avec eux. Tout ce monde, douaniers, contrebandiers, campagnards, parlaient à voix haute et tous à la fois, s'interpellaient bruyamment d'une table à l'autre et échangeaient des plaisanteries plus vives que dé-

licates. Un des villageois ayant chanté une chanson du pays : — Allons, Ferréol, dit un des contrebandiers à son voisin en lui faisant un signe de l'œil, ne veux-tu pas nous en dire une aussi ? Celle que tu as chantée l'autre jour chez la *Malmariée,* tu sais bien ? Tu feras plaisir à ces trois messieurs.

L'individu auquel avait été demandée la chanson était un grand et vigoureux jeune homme de vingt à vingt-cinq ans. Bien qu'assombri par une épaisse barbe noire assez peu soignée, son visage conservait encore quelque chose d'ouvert et d'intelligent qui contrastait avec l'air farouche et presque entièrement abruti de ses compagnons. Près de lui était assis un jeune garçon de mine éveillée et hardie, qui, on le devine bien, n'était autre que le frère de Thérèse. Comme Ferréol ne s'empressait pas de se rendre au désir de son camarade *la Fouine,* l'enfant se leva avec vivacité :

— Je la sais, moi, dit-il, la chanson de Ferréol.

— Chante-la, petit, répondit *la Fouine,* je te donnerai un foulard.

Séduit par cette promesse, l'enfant entonna aussitôt la chanson suivante, sans s'inquiéter d'en estropier ou non les vers :

Qui chemine là-bas dans l'ombre ?
C'est le hardi contrebandier,

À la barbe du douanier
Glissant sans bruit dans la nuit sombre
Comme un fantôme, un loup-cervier.

C'est bien lui ; du Brassus à Mouthe,
Le corps ployé sous son fardeau,
Il gravit pelouse et coteau ;
Le Noirmont sauvage est sa route
Et le chat-huant son oiseau.

Regardez-le, rien ne l'arrête,
Ni ravins, ni pics altiers,
Ni l'ombre effaçant les sentiers,
Ni foudre grondant sur sa tête,
Ni gouffre béant sous ses pieds.

Lui faut-il d'un bond intrépide
Franchir précipice ou fossé,
Quand par la meute il est pressé,
Le chevreuil n'est pas plus rapide,
Le renard n'est pas plus rusé.

Les douaniers feraient la chaine,
Même bras dessus, bras dessous,
De Jougnes au val de Mijoux,
Il passe avec sa charge pleine
Et leur glisse entre les genoux.

Qui chemine là-bas dans l'ombre ?
C'est le hardi contrebandier,
A la barbe du douanier
Glissant sans bruit dans la nuit sombre
Comme un fantôme, un loup-cervier.

Sa chanson finie, Tony avala d'un trait, et aussi lestement qu'eût pu le faire un chanteur de profession, un plein verre de vin, non sien, mais

appartenant à l'un de ses camarades. La chanson fut assez applaudie, même par les douaniers ; le chanteur, et surtout son trait d'espièglerie, le furent bien davantage. Le silence une fois rétabli, un des douaniers, surnommé Fine-Oreille, fit signe qu'à son tour il avait quelque chose à chanter, et il commença sans plus de façon une chanson écrite en patois qui perdra, à être traduite, beaucoup de sa naïve vivacité.

« Le vaillant contrebandier, quand il s'en va-t-en guerre, a mis ses chaussons de toile (1), il regarde à droite et à gauche.

« Derrière ni devant, il n'aperçoit personne. « Bon, dit-il, les chemins sont libres, tout ira bien.

« Ce n'est pas, Dieu merci ! que j'aie peur des *gabelous* (2); fussent-ils dix et dix encore,

« *Jean de l'Epine* (3) que voici en vaut bien dix, et dix le caillou que j'ai noué dans un coin de mon mouchoir.

« La nuit venue, voilà qu'au pied d'un buisson, dans le bois, une souris grignote.

« Oh ! oh ! dit notre brave, *débretelons* (4), et lestement; ces maudits *gabelous* sont tous à mes trousses.

« Mieux vaut courir qu'être pris ; courir exerce les jambes; en Suisse, il y a des prix pour la course.

« Qu'est-ce que dit la chanson ? « Hirondelle en l'air chante mieux que rossignol empaillé. »

(1) Les contrebandiers portent dans leurs courses de forts chaussons de toile qu'ils fabriquent eux-mêmes avant chacun de leurs voyages.

(2) *Gabelou*, et *loup* par abréviation, de gabelle.

(3) *Jean de l'Epine*, bâton d'épine noire dont s'arment volontiers les montagnards du Jura.

(4) Jetons notre ballot.

« Il jette son ballot et prend *Jacques-Déloge* (1). S'il ne court plus, c'est que depuis ce temps-là un *gabelou* lui a mis la main dessus.

« Ce n'était pas une souris qui avait grignoté dans le buisson, ce n'était qu'un *mesel* (2), gros à peine comme la noisette qu'il était en train de ronger.

« Il devrait cependant connaître les souris, le vaillant contrebandier ; dans la prison de Pontarlier, on en entend plus que de rossignols des bois.

« Savez-vous ce que disait feu ma grand'mère ? « Qu'il n'aille pas au bois, celui qui a peur des feuilles. »

« Et la mère de ma grand'mère : « Rien ne vaut de tout ce qui est oiseau de nuit. »

La chanson de Tony n'avait été qu'applaudie ; grâce à sa forme burlesque et patoise, celle de Fine-Oreille excita dans la salle entière de véritables transports d'enthousiasme. Malgré ses sympathies bien connues pour les contrebandiers, la partie campagnarde de l'auditoire manifesta sa satisfaction par d'interminables éclats de rire. Ferréol était battu : il essaya de prendre sa revanche sur un autre terrain.

— Ah ça ! dit-il, puisque nous sommes si poltrons, pourquoi ne sortez-vous jamais qu'armés jusqu'aux dents, et toujours au moins deux ensemble, comme la *mercandière* (3) et son âne ?

— Parce que vous ne sortez, vous autres, répon-

(1) *Prendre Jacques-Déloge*, prendre la fuite.
(2) Souriceau, de *mus*.
(3) Marchande ambulante.

dit Fine-Oreille, que par troupes, comme les corbeaux.

— Moi, dit Ferréol, je vais presque toujours seul, et jamais un de vous n'a osé se montrer sur mon chemin.

— Excepté la nuit où nous t'avons fait faire le grand saut à Chapelle-des-Bois, répondit un des douaniers. Six pieds d'un rocher à l'autre, avec l'abîme entre les deux, excusez du peu ! Diras-tu que tu n'as pas eu peur cette fois-là ?

— Toi qui es si brave, riposta Ferréol, pourquoi n'as-tu pas sauté après moi ? Tu m'aurais peut-être pris ; mais tu as eu peur pour l'enfant de ta mère, n'est-il pas vrai, mon garçon ?

Malgré la brutalité de ce langage, tout cela était dit sans colère. On riait de part et d'autre. Il n'y a pas plus de vingt ans, les bouteilles eussent volé aux visages dès le premier mot un peu vif. C'est qu'alors les situations étaient bien différentes : les contrebandiers ne marchaient qu'armés, eux aussi, et toujours par grandes troupes. Des rencontres ou plutôt de véritables combats s'engageaient fort souvent ; il y avait, comme on dit dans les pays de *vendette, du sang* entre les deux partis. Depuis quelques années, ces mœurs sauvages ont à peu près disparu. Dans la plupart des cas, le contrebandier *débretèle* à l'ap-

proche de son ennemi et cherche à fuir ; il ne se défend plus. Aussi peut-il se trouver face à face avec lui au cabaret, le plaisanter même grossièrement et subir ses railleries à son tour sans risque aucun de collision.

— Tu viens de mal parler des corbeaux, Fine-Oreille, reprit un des douaniers. Si ces pauvres bêtes ne voyagent que par troupes, elles n'ont au moins pas peur de se montrer de jour, tandis qu'eux, ils ne se mettent en route que la nuit, comme les chats-huants.

— Sans compter qu'ils n'ont déjà pas si tort, répondit Fine-Oreille ; avec des mines comme celles-là ! ne vois-tu pas que c'est pour ne pas épouvanter les gens !

— Que nous allions de jour ou de nuit, répliqua *la Fouine*, qu'est-ce que cela peut vous faire? Les rats aussi sortent la nuit, et cependant les chats les prennent ; mais vous, vous ne prenez rien du tout.

— Toujours quelques ballots par-ci par-là, dit Fine-Oreille ; mais tenez, voulez-vous que je vous dise pourquoi nous ne vous prenons pas à tout coup? Plus de contrebandiers, plus de douaniers, n'est-il pas vrai? Encore faut-il bien que tout le monde vive. Voilà le fin mot de la chose ; autrement il y a bien longtemps qu'on ne parlerait pas

plus de vous que du sorcier de Mignovillard, qui faisait danser malgré elles les filles sur les buissons.

— Écoute bien ce que je vais te dire, Fine-Oreille, répondit Ferréol, qui venait d'apercevoir un *coup* de contrebande à tenter. A t'en croire, pour une raison ou pour une autre, vous nous épargnez. Eh bien ! moi, Ferréol, je te porte un défi à toi et à tous les *loups* et *gabelous* de dix lieues à la ronde, et je dis que tel jour qu'il vous plaira, à telle heure que vous choisirez, en plein midi, si cela vous convient, j'entrerai dans Mouthe, en venant de Suisse par le Noirmont, à votre nez, à votre barbe, avec un ballot de belle et bonne contrebande. Allons, Fine-Oreille, acceptes-tu le défi ?

Les douaniers ayant accepté le défi avec empressement, l'exécution fut fixée au surlendemain, à trois heures de l'après-midi.

— Petit, je vais en Suisse, dit alors Ferréol à Tony; viens-tu avec moi ?

— En Suisse ! cria l'enfant avec enthousiasme, partons-nous tout de suite?

— Dans un instant, répondit le jeune homme, j'ai deux mots à dire dans le village.

— Il va chez la Rosalie, dit un des douaniers à son voisin.

Le douanier n'avait deviné qu'à demi. Ferréol alla

bien chez Rosalie ; mais son but en s'y rendant, était surtout de passer devant la scierie de Lupicin Jeantet, lequel à son industrie patentée joignait un commerce clandestin bien autrement lucratif. Sur la porte de l'usine étaient écrits à la craie ces mots : B. lambris 9, chevrons 17, *baudrillons* (1) 43 ; ce qui signifiait : prendre au Brassus *neuf* cachemires, *quarante-trois* robes et *dix-sept* écharpes. Après avoir jeté un coup d'œil en passant sur cette singulière lettre de chargement, Ferréol alla chez Rosalie, où il ne s'assit même pas, puis il revint tout de suite au cabaret de *la bonne gentiane* prendre Tony, pour se rendre au village du Brassus par le Noirmont.

Le Noirmont est cette partie de la grande chaîne du Jura qui sépare le val de Mouthe de la jolie et pittoresque vallée suisse de Joux. A part quelques clairières occupées par des chalets, la montagne est couverte de la base à la crête par une majestueuse forêt d'épicéas. Rien de plus intéressant à parcourir en été que ces sauvages et imposantes solitudes qu'égaient alors la chanson de cent variétés d'oiseaux et une riche et brillante floraison de spirées, d'anémones *des Alpes*, de cyclamens purpurins et de lis de Saint-Bruno aux pénétrantes senteurs. Au moment

(1) *Baudrillons*, pièces de menuiserie.

de l'année où nos deux compagnons se mirent en route pour gravir la montagne, les fleurs y dormaient encore pour bien des semaines sous le sol, mais déjà de chaque broussaille s'envolaient devant eux bouvreuils, merles, ramiers et gélinotes, tandis que de jolis écureuils noirs interrompaient à peine leurs ébats sur les grands arbres pour les regarder passer. Tony était émerveillé ; tout-à-coup l'espiègle garçon s'arrêta et se mit à crier de toutes ses forces : *au loup !* cri inventé, il y a bien des années déjà, par les contrebandiers, pour s'avertir les uns les autres des mouvements des *loups* ou *gabelous,* et retenu depuis ce temps-là par les bergers et autres polissons du pays. L'appel de Tony ne resta pas sans écho ; de toutes les parties du Noirmont, *bouèbes* (1), *armaillis,* coupeurs, se mirent à crier : au loup ! Une heure après, ce même cri retentissait encore, mais à plus de deux lieues du point de départ.

Les deux amis étaient arrivés à peu près à mi-côte, quand ils entendirent, derrière un épais hallier, un bruit semblable à celui que fait un animal en s'enfonçant dans un fourré. — Ne fais pas attention, dit Ferréol à Tony ; ce n'est que la mère Piroulaz, qui vient de chercher en Suisse ses dix livres de

(1) *Bouèbe*, berger ; de l'allemand *bube*, jeune garçon.

sucre et autant de café. Elle se cache pour nous espionner ; n'est-il pas vrai, la vieille ?

— Il paraît que tu as de la sciure de bois dans les yeux aujourd'hui, Ferréol ? dit un homme vieux et maigre en sortant du massif de buissons. Prendre Joachim Salambier pour cette vieille sorcière de Piroulaz ! Tu prendras bientôt les gélinotes pour des crapauds volants.

— Je crois que tu n'as guère eu la berlue moins que moi, père Joachim, répondit Ferréol. Autrement est-ce que tu te serais caché, comme un marcassin, en nous voyant venir ?

— C'est vrai tout de même ce que tu dis là ; je t'ai pris de loin pour un de ces satanés garde-chasses qui ne cherchent qu'à faire de la peine aux pauvres gens. Que veux-tu, mon garçon ? A soixante-cinq ans révolus, on n'y voit pas aussi bien qu'un petit tiercelet, et, pour ne pas dire de menteries, j'aime mieux me cacher trois fois de suite que d'être pris seulement une.

L'homme qui parlait ainsi n'était autre que le père de Rosalie, la rivale de Thérèse. Contrebandier dans sa jeunesse, il avait renoncé au ballot pour se faire chasseur de gélinottes. La gélinotte abonde au Noirmont. Joachim ne revenait jamais à Mouthe sans en rapporter au moins trois ou quatre qu'il

avait prises au moyen de lacets ; mais ce n'était là encore que sa moindre industrie. Rosalie était sans contredit la plus belle fille du pays, belle, il faut bien le dire, d'une beauté toute physique, car l'âme était des plus communes et la distinction manquait absolument à la physionomie. Telle qu'elle était, assez de *galans*, même riches cultivateurs, la recherchaient en mariage pour que son père eût pu asseoir sur leurs prétentions amoureuses une spéculation qui lui avait longtemps réussi. — Rosalie ne veut que toi, disait-il séparément à chacun d'eux ; elle me l'a encore déclaré hier. Comment diable t'y es-tu pris pour l'ensorceler aussi bien ! — L'heureux campagnard invitait son futur beau-père à diner à l'auberge des *Trois-Pigeons,* lui envoyait des jambons, du blé, des pommes de terre. Il s'en trouva un qui d'une seule fois alla jusqu'au *muid* de vin. Les cadeaux venaient-ils à se ralentir, le pauvre prétendant était bien vite évincé. Rosalie, qui était fort coquette, n'avait eu pendant longtemps aucune violence à se faire pour prêter la main à ces vilaines manœuvres ; mais, devenue un jour sérieusement éprise de Ferréol, elle se mit à traiter si mal tout ce monde de poursuivants, qu'à l'exception d'un seul, Piérin Sornay, moins susceptible ou plus opiniâtre que les autres, tous quittèrent bientôt la place.

Joachim fut d'abord fort mécontent, mais Ferréol lui *paya* avec tant de libéralité la gentiane et fit à Rosalie de si riches cadeaux d'objets de toilette, que le vieux braconnier ne tarda pas à prendre son parti de ce nouvel état de choses et finit même par s'attacher au jeune homme autant que sa nature peu dévouée le comportait.

— Combien de ces gélinottes aujourd'hui, vieux rôdeur de broussailles ? reprit Ferréol. Tu devrais bien avoir honte de détruire ces pauvres bêtes juste au moment des nids.

— Qu'est-ce que tu nous chantes là, l'oiseau de nuit ? répondit Joachim. Je viens seulement de voir où elles se tiennent, pour y poser mes lacets en saison permise... Prendre maintenant ces pauvres gélinottes, *Jeus-Maria !* ce serait trop mal faire. Peux-tu bien croire Joachim Salambier capable de manquements pareils ?

— Et celle-là ? dit Ferréol en tirant de dessous la blouse du braconnier un énorme et magnifique oiseau.

— Celle-là ? répondit Joachim avec un rire sournois qui lui était particulier, c'est un coq de bruyère. L'enfant que voilà m'est témoin que je n'ai parlé tout à l'heure que de gélinottes et pas de coqs.

L'enfant n'était plus là pour répondre à l'interpella-

tion du braconnier. Ayant aperçu un nid de ramiers à la cime d'un épicéa, il s'était mis, avec l'agilité d'un chat sauvage, à grimper sur l'arbre. Déjà de branches en branches il approchait du nid, quand son compagnon lui défendit d'y toucher. L'enfant obéit, quoique bien à regret. Pendant qu'il descendait de l'arbre, Ferréol conta à Joachim le pari qu'il avait fait à *la bonne gentiane*, et il termina en demandant au braconnier son concours que celui-ci lui promit plein et entier, mais non sans avoir stipulé divers cadeaux pour Rosalie et pour lui-même. Ferréol lui ayant assuré que tous deux seraient contents, il fut convenu qu'ils se reverraient le lendemain à Mouthe pour se concerter sur ce qu'ils auraient à faire, après quoi le braconnier quitta les deux jeunes gens ; mais à peine était-il à une demi-portée de fusil qu'il se retourna en appelant Ferréol.

— Eh bien ! qu'y a-t-il ? demanda le jeune homme.

— Tu sais les cadeaux que tu m'as promis ; ne va pas les oublier au moins.

— Sois tranquille, vieil enjôleur ; mais est-ce là tout ce que tu avais à me dire ? Tu pouvais bien me laisser continuer mon chemin.

— Vas-tu coucher ce soir au val de Joux ?

— A moins que le feu n'ait pris à toutes les paillasses ; encore y a-t-il des greniers à foin.

— Vivent les canards ! Il va en tomber de cette eau tout à l'heure. Tu n'auras pas besoin de brosse en arrivant, c'est moi qui te le dis.

Ferréol leva la tête. Les sapins ne lui permettaient de voir qu'un étroit espace du ciel. Aucun nuage ne s'y montrait, mais deux aigles tournoyaient sur la forêt en poussant cris sur cris, signe infaillible d'orage, au dire de nos montagnards. Presque au même instant d'ailleurs les épicéas commencèrent à s'agiter, et un sourd et sinistre concert de beuglements s'éleva de toutes les clairières de la montagne.

— Allons, petit, dit Ferréol à son camarade, en avant et lestement ; nous avons encore le temps d'arriver au chalet de Montoiseau.

Les deux voyageurs venaient d'entrer dans la clairière au fond de laquelle se trouve le chalet qui devait leur servir de refuge, quand un de ces *armaillis* de la Suisse allemande, qui sont si nombreux dans les fermes du Haut-Jura, leur cria de loin : N'approchez pas !

— Pourquoi n'approcherions-nous pas ? demanda Ferréol ; est-ce que le diable est en campagne par ici ?

— Derrière ces buissons; il a presque éventré hier Simonet d'un coup de cornes.

Ferréol connaissait parfaitement la vie des chalets: il devina tout de suite la nature du péril qui lui était signalé ; Tony, plus inexpérimenté, ne comprit rien à l'avertissement de l'armailli, dont le langage moitié allemand, moitié patois du Jura, était du reste presque inintelligible.

— Ah çà, l'Allemand ! dit le jeune garçon en contrefaisant l'accent de l'étranger, qu'est-ce que tu baragouines là ? Le diable a éventré hier Simonet d'un coup de cornes ?

— Qu'est-ce qui te parle du diable, mauvais *bouèbe* que tu es ? répondit l'armailli tout-à-fait en colère ; je te parle de Fritz, moi.

Tony allait répliquer à son tour quand un premier coup de tonnerre, dont toute la montagne fut ébranlée, éclata sur leurs têtes. A ce bruit, un puissant taureau, court, ramassé, presque entièrement noir et qui n'était autre que le *Fritz* de l'armailli, sortit d'un massif de coudriers, à quelques pas des deux jeunes gens. L'animal marchait lentement, la tête basse, flairant l'herbe déjà arrosée par quelques gouttes de pluie ; de temps en temps il relevait ses larges naseaux et semblait prendre plaisir à humer la tempête. A peine eut-il aperçu les deux compa-

gnons que, poussant un bref mugissement, il les chargea avec fureur. Ferréol n'ignorait pas combien sont périlleuses, surtout aux heures d'orage, les rencontres avec ces terribles animaux qui, vivant presque à l'état sauvage, acquièrent une force et une agilité bien supérieures à celles du taureau domestique déjà si redoutable cependant; il regagna prudemment le bois, sans toutefois trop hâter le pas. Le taureau se tourna alors contre Tony, qui fit mine de vouloir l'attendre de pied ferme en agitant son mouchoir pour l'exciter encore; puis, au moment où l'animal furieux baissait déjà la tête pour lancer son coup de cornes, le jeune garçon se jeta vivement de côté en faisant à son adversaire un de ces gestes de mépris dont n'ont pas seuls le secret les gamins des villes. Ferréol s'était bien promis de tancer vertement le téméraire enfant dès que celui-ci l'aurait rejoint, mais l'heure était assez peu propice aux remontrances. La tempête était dans toute sa fureur; les épicéas gigantesques oscillaient comme des joncs battus par le vent. Le tonnerre grondait sans relâche; des éclats de bois hachés par la foudre tombaient de tous côtés autour d'eux. Heureusement Ferréol connaissait à peu de distance une grotte, où se cachaient quelquefois les contrebandiers; les deux jeunes gens y arrivèrent sains

et saufs, mais non moins mouillés que le jour où Ferréol s'était jeté dans l'Ain pour en retirer Tony.

Nos voyageurs étaient à l'abri depuis quelques instants, lorsque Ferréol crut entendre un léger bruit vers le fond de la grotte. Tout en continuant de parler à Tony, il dirigea de ce côté ses yeux perçants, et malgré l'obscurité, qui était grande dans l'enfoncement, il finit par apercevoir le bout d'un soulier et un panier posé à côté. — Pour le coup, se dit-il, je ne me trompe pas, c'est bien cette vieille sorcière de Piroulaz. — Il acheva tranquillement ce qu'il avait commencé de dire, puis, s'adressant à Tony : — Voyons, petit, dit-il, tu sais mon affaire avec les *gabelous* ; puisque tu veux te faire contrebandier, comment t'y prendrais-tu à ma place ? dis-moi un peu ça.

— Est-ce que je sais, moi ? répondit l'enfant. Je ferais comme à ce jeu que tu nous a appris à Gillois, tu te rappelles bien ? Il y en a un qui se fait courir après et pendant ce temps là tous les autres passent.

Un mouvement de dépit échappa à Ferréol. Son plan était précisément de faire passer un riche convoi à une lieue ou deux de Mouthe, pendant que les douaniers seraient à leurs embuscades autour du village, et ce n'était même que comme moyen de diversion qu'il avait jeté aux douaniers son défi en

apparence si téméraire. Pris lui-même par eux, il en serait quitte pour une légère amende bien compensée par le succès presque assuré de son autre entreprise. L'affaire était donc des meilleures ; malheureusement Tony venait, sans le vouloir, d'en faire connaître les bases, et cela à l'espionne même des douaniers. Sans se décourager cependant, Ferréol essaya de faire prendre le change à la vieille femme.

— Tu aurais bien raison sans un petit malheur, dit-il ; croirais-tu que les magasins sont absolument vides en Suisse ? Rien chez Olivier, rien chez Blondeau, ni chez les autres assureurs (1) ; les contrebandiers des Rousses ont tout enlevé avant-hier. *La Fouine* est revenu ce matin du val de Joux ; on n'a pu lui offrir que de l'horlogerie; il a préféré s'en retourner à vide. C'est qu'aussi le gouvernement a mis trop bas les tarifs d'horlogerie ; avec leurs montres, il n'y a pas seulement de quoi gagner la toile de ses chaussons. Si j'avais une semaine devant moi, Blondeau ferait venir des marchandises de Genève ; mais, d'ici à deux jours, impossible de réunir le moindre chargement. Je ne sais même pas

(1) *L'assureur* est celui qui se charge, moyennant un droit de commission, de faire passer de Suisse en France des marchandises par voie de contrebande.

avec quoi je pourrai faire mon ballot. Entre nous, je me suis lancé là dans une mauvaise affaire : *Fine-Oreille* est malin, j'aurai bien de la peine à passer ; mais le vin est tiré, il faut le boire. Tiens, voici comme je compte m'y prendre. Il y a plusieurs sentiers qui descendent sur Mouthe ; je prends celui des Petites-Loges ou celui de la Rillette : ce sont les meilleurs de tous et les plus en vue; les *gabelous* ne soupçonneront jamais que je puisse choisir ceux-là ; mais, tu entends bien, pas un mot de tout ceci, bouche cousue. Les *gabelous* te feront peut-être questionner ; chante-leur la chanson : *La gesse* (1) *est un oiseau bavard.* Défie-toi surtout d'une vieille *mouche* qu'on appelle la mère Piroulaz. Voilà que l'orage est passé. Allons, petit : nous avons encore près de deux heures de chemin.

III

Laissons les deux voyageurs continuer leur route vers le val de Joux, et revenons à Mouthe, où nous avons encore de nouvelles connaissances à faire. A l'une des extrémités du village est une maison basse, étroite, couverte en bardeaux. C'était là que demeuraient Joachim Salambier et sa fille. Bien que construite depuis peu d'années, cette maison

(1) *Gesse*, pie ; en italien, *gazza*.

était déjà, faute d'entretien, fort délabrée dans ses murs et sa toiture, et l'intérieur ne valait pas mieux. Une table de bois de sapin, un buffet à moitié rongé par les cirons, un lit que Rosalie n'apprêtait jamais qu'au moment de s'y coucher, composaient, avec un fragment de miroir et deux ou trois chaises vieilles et massives, l'ameublement du *poêle*. Meubles, plancher, plafond, tout était couvert de poussière, sale, enfumé ; le *cafar* s'y promenait effrontément en plein jour, et l'araignée tissait sa toile, sans crainte du balai, à chaque coin du plafond et de la cheminée.

A l'heure où Ferréol rencontra Joachim au Noirmont, la belle Rosalie était seule dans ce charmant logis avec le plus obstiné de ses adorateurs, Piérin Sornay, épais campagnard de vingt-cinq ou trente ans, mais qui, disait-on dans le pays, possédait autant de journaux de terre qu'il y a de dimanches dans l'almanach. Leur tête-à-tête, qui durait depuis une heure au moins, paraissait avoir avancé assez peu les affaires du patient villageois, car Rosalie était occupée, sans faire aucunement attention à lui, à interroger sur certaines choses de l'avenir un jeu de cartes peu neuf et dont les *armaillis* n'eussent pas voulu. La première réponse de l'oracle n'ayant pas été des plus favorables, la belle villageoise

recommença l'expérience, mais avec aussi peu de succès. Une troisième épreuve s'annonçait comme ne devant pas mieux réussir, quand Rosalie, trichant contre le sort, changea la place d'une des cartes.

— Oh ! oh ! de la contrebande ! dit le campagnard, qui avait suivi le jeu de loin et n'ignorait pas que le valet de cœur s'y nommait Ferréol.

— Qu'est-ce qui vous parle, à vous ? répondit sèchement Rosalie, sans seulement faire au villageois l'honneur de lever les yeux vers lui.

— Personne, répondit Piérin ; je me parlais à moi-même, et je me disais que la dame de trèfle n'était pas à sa place, et qu'il y avait de la contrebande là-dedans.

— De la contrebande ! Vous ne savez parler que de contrebande. Qu'est-ce que les contrebandiers vous ont donc fait ? Est-ce que ce ne sont pas de braves gens par hasard ?

— Du moins ils ne passent pas tout à fait pour ça.

— Et moi je dis qu'ils en valent bien d'autres, et même qu'ils rendent des services. Est-ce que sans eux les pauvres gens pourraient se passer les petites douceurs du sucre et du café ? N'est-ce pas grâce à eux que les fumeurs ont du tabac à bon marché ?

— Et les filles, des mouchoirs de cou pour rien,

dit le villageois en affectant de tourner ses yeux vers le fichu de la belle paysanne.

Rosalie lui lança un regard furieux. — Oui, oui, dit-elle, c'est Ferréol qui me l'a donné ; est-ce que j'ai jamais cherché à le cacher ? Il m'a donné aussi ce peigne. C'est encore lui qui m'a donné le châle que j'avais mis dimanche, et bien d'autres choses... Il est si bon, Ferréol ! Il est aussi bon que courageux. C'est un homme, celui-là ; personne ne peut se vanter de lui avoir jamais fait peur. Et vous me demandez si je l'aime ? C'est vraiment risible ! Je l'aime de tout mon cœur ; je n'aime que lui, je ne me marierai jamais qu'avec lui. Me croyez-vous faite par hasard pour devenir la femme de quelque gros pataud de paysan ? — Rosalie, va donc traire les vaches ; Rosalie, as-tu fait la soupe pour les veaux ? Rosalie, as-tu arrosé le fumier? — Allons donc !

La jeune fille était arrivée au plus haut point d'exaltation. Piérin se tint pour averti.

— Qu'est-ce qui vous parle de traire les vaches ? répondit-il du ton le plus humble. Écoutez-moi sans vous fâcher, Rosalie ; c'est la dernière fois que je vous parle de ces choses-là. J'ai plus de cinquante journaux de terre (1) à moi appartenant. Dix ne valent pas grand'chose ; mon père les a eus du par-

(1) Le journal vaut environ trente-six ares.

tage des communaux, mais le reste est le *rognon* du pays. Est-ce qu'il n'y a pas là bien de quoi payer un domestique et une servante pour soigner le fumier et traire les vaches ? Ah ! si vous vouliez, Rosalie ! Je ferais remettre à neuf tout notre logement ; j'achèterais cheval et voiture pour vous mener à la ville les jours de foire et de marché. Quand nous passerions dans la rue, les gens diraient : « Quelle est donc cette belle dame, qui a ces beaux rubans ? — Eh mon Dieu ! c'est la femme du maire de Fraroz. » Je ne suis pas maire encore ; mais Louis Godard, qui a l'écharpe présentement, veut absolument se retirer, et le diable s'en mêlerait, si je n'étais pas nommé à sa place. Voyons, Rosalie, est-ce que tout ça ne vous tente pas un peu ?

Rosalie n'avait pu entendre, sans y prendre un certain intérêt, le programme séduisant que Piérin venait de dérouler avec tant de complaisance devant elle, car si elle était réellement éprise de Ferréol, elle ne l'était guère moins de la toilette et du bien-être. Malheureusement l'amoureux campagnard ne sut pas s'en tenir à ce premier succès, et, en voulant achever sa victoire, il gâta tout.

— Supposons, au contraire, reprit-il, que vous épousiez Ferréol. C'est un adroit garçon, je ne dis

pas non ; mais, avec toute son adresse, il sera pris tôt ou tard. Vous savez ce qu'on dit ?

Contrebande n'a qu'une saison ;
Aujourd'hui *riôle* (1) à foison,
Demain le mari en prison
Et la misère à la maison.

La misère ! entendez-vous, Rosalie ? Je veux bien encore que Ferréol ne se laisse pas prendre. Est-ce un état pour une femme que d'être mariée à un contrebandier ? Vous disiez tout à l'heure que les contrebandiers étaient de braves gens ; c'est donc un brave homme que ce *la Fouine*, qui est toujours avec Ferréol ? Il n'y a pas plus de trois ans cependant que le tribunal l'a condamné à sept ou huit mois de prison pour avoir vendu comme tabac à priser de la *tannée* avec je ne sais quels autres ingrédients. Je m'en souviens bien ; j'étais à Pontarlier ce jour-là. Et Sauvageot avec ses sacs de café où il n'y avait que quelques grains de café au-dessus, et tout le reste était du *turquie !* Voilà les amis de Ferréol : il n'en est pas encore à faire de ces choses-là ; mais il y viendra, il y viendra, aussi sûr que nous voici tous les deux.

Rosalie tenait encore le jeu de cartes ; elle le lança presque à la face du villageois. — C'est une

(1) *Riôle*, vieux mot, vie joyeuse.

indignité ! s'écria-t-elle avec fureur, c'est une indignité !

—Mon Dieu, reprit le campagnard du ton le plus tranquille, ne vous fâchez pas si fort, Rosalie. Vous aimez Ferréol, vous le croyez incapable de jamais tromper personne ; que diriez-vous donc si on vous apprenait que dans ce moment-ci il vous trompe vous-même? Dieu m'est témoin que je ne voulais pas vous parler de ces choses-là, mais vous m'y forcez. Eh bien ! oui, votre Ferréol si honnête, si brave, ce n'est pas vous qu'il aime, Rosalie ; il en aime une autre et il lui a promis le mariage.

— Promis le mariage ! répéta machinalement la jeune fille, dont cette foudroyante révélation semblait avoir anéanti toutes les facultés.

— Il le lui a promis, aussi vrai que je vous parle, reprit Piérin ; il y a des mois et des années qu'il lui fait la cour.

— D'où est-elle ? Son nom ? Qui vous a dit cela ? demanda Rosalie promptement revenue à elle-même. Me répondrez-vous ? Parlez, parlez donc.

— Encore patience, répondit Piérin toujours avec le même flegme ; vous voulez que le curé chante vêpres avant que le premier coup soit sonné. Vous me demandez d'où elle est ? De Gillois. Son nom ? Thérèse Lamy. Elle a de dix-huit à vingt ans. Je me

la suis fait montrer à la dernière foire de Nozeroy : elle n'est peut-être pas aussi belle que vous ; mais je ne sais pourquoi on ne peut pas s'empêcher de l'aimer rien qu'à la voir, sans compter que les gens du pays en disent tout le bien possible. Intelligente, douce, sage surtout...

— Assez, assez, j'ai compris. Ne disiez-vous pas, il n'y a qu'un instant, que vous aviez l'intention de rentrer de bonne heure à Fraroz? La nuit est bientôt venue dans cette saison-ci, et les chemins ne sont pas bons. Adieu, adieu ; si jamais vous passez par Mouthe, ne vous dérangez pas pour venir ici.

Rosalie avait pris le pauvre campagnard par le bras ; elle le poussa vivement vers la porte. Piérin, décontenancé et tout confus, se laissa congédier sans mot dire. Rosalie tourna alors la clé dans la serrure, et, restée seule, elle se livra à toute la violence de sa jalousie. D'abord elle ne fit que marcher à grands pas d'un bout de la chambre à l'autre en maudissant cent fois et Thérèse et Ferréol ; puis la pensée lui vint de détruire tout ce qu'elle avait reçu du jeune homme. Un bonnet orné de flots de rubans de toutes couleurs fut le premier objet qui tomba sous sa main ; elle le jeta au feu sans hésitation. Il est vrai qu'il commençait à passer de mode et que les rubans en étaient assez fanés.

Un tour de cou et cinq ou six autres colifichets de peu de valeur eurent le même sort ; mais quand elle en vint au châle, qui avait fait l'admiration de tout le village le dimanche précédent à la sortie de la messe, elle voulut du moins, avant de le détruire, le jeter encore une fois sur ses épaules. Ainsi parée, elle s'approcha du miroir, et trouva le châle si beau, elle-même si belle, qu'elle ne put s'empêcher de se sourire à elle-même et de faire grâce au châle, qu'elle replaça dans l'armoire après l'avoir enveloppé soigneusement dans un linge fermé à trois ou quatre épingles. — Après tout, se dit-elle, Piérin est jaloux de Ferréol ; peut-être n'y a-t-il pas un mot de vrai dans tout ce qu'il m'a raconté. Il est tard, essayons de dormir ; il sera assez tôt demain pour éclaircir la chose ; mais malheur à Ferréol, s'il m'a trompée !

IV

En rentrant à la ferme après avoir quitté la vieille Piroulaz, Thérèse était fort abattue. Sa mère ne put manquer de s'en apercevoir, mais elle n'osa pas la questionner. — Couche-toi, Thérèse, lui dit-elle seulement, tu es fatiguée ; cela te fera du bien. — Les gens des campagnes voient dans le sommeil le suprême remède à tous les maux, et certes ils

n'auraient pas tort, si ce remède était toujours à la disposition de ceux qui souffrent. Thérèse obéit tout de suite, non qu'elle espérât le sommeil, mais au moins elle serait seule et n'aurait plus besoin de faire des efforts pour cacher sa peine dans la crainte d'affliger l'excellente femme. Le lendemain, elle se leva avant le point du jour ; elle aurait voulu aller à l'église, mais l'abbé Nicod ne disant sa messe que vers sept heures, l'église était fermée pour longtemps encore. A dix minutes de Gillois, au sommet d'une vaste pelouse solitaire, est un de ces oratoires agrestes si nombreux dans la montagne du Jura, oratoires qui ne consistent pour la plupart qu'en une croix de bois, surmontant une image plus ou moins grossière de la Vierge, avec quelques pieuses inscriptions. Alors que dans son enfance elle gardait aux champs le bétail de leur petite ferme, Thérèse ne manquait jamais de conduire ses bêtes dans cette partie du communal pour faire sa prière devant la sainte image, qu'elle se plaisait à entourer de guirlandes de feuillage et de fleurs renouvelées par elle au moins une fois chaque jour. Instinctivement elle prit ce même chemin. Agenouillée au pied de la croix, elle pria longuement et ardemment ; elle pria pour Tony, pour Ferréol, pour elle-même. Elle conjura la Vierge de retirer Tony de cette voie

malheureuse où il venait de se précipiter et, bien que regardant ou croyant regarder Ferréol comme étranger désormais à sa destinée et à son cœur, elle se surprit à adresser au ciel la même prière pour lui. Ce qu'elle demanda avec le plus de ferveur, ce fut pour elle-même la force de demeurer calme et ferme au milieu de ces épreuves et d'en épargner à sa mère le contre-coup. Elle était encore à prier quand le bruit des *campènes* (1) du bétail, qui montait au communal, vint lui rappeler qu'il était temps de retourner à la ferme, où elle avait les vaches à traire et le lait à porter à la fromagerie. Elle se leva aussitôt et regagna le logis. De retour au chalet, comme elle cherchait dans son armoire un linge dont elle avait besoin pour essuyer ses vases à lait, le hasard fit qu'elle mit la main sur un chiffon de papier caché depuis deux ou trois jours entre deux de ses robes, et dans lequel elle lut ce qui suit :

« Ma bonne Thérèse,

« Tu m'en voudras, mais pas longtemps, j'en suis bien sûr, à cause de ton bon cœur. Je me fais contrebandier ; on dit qu'il n'y a point d'état comme celui-là pour s'amuser et gagner de l'argent. Ça te fait faire la grimace ? Quand tu auras vu les belles

(1) *Campène,* clochette de bétail.

choses que je veux te donner, bien sûr, tu ne la feras plus. On m'a dit que M. Riduet, qui est si riche, a gagné tout ce qu'il a par la contrebande. Quand j'aurai bien de l'argent comme lui, nous partagerons ensemble et tu te marieras avec Ferréol. Allons, voilà que tu vas recommencer à te fâcher ; est-ce que tu crois que je ne sais pas bien que tu l'aimes ? Tout le village me l'a dit, et je le savais déjà. Ferréol était à Nozeroy ces jours derniers ; j'y suis allé pour le voir. Croirais-tu qu'il ne voulait pas me laisser aller le rejoindre ? Je l'ai tant tourmenté qu'il a fini par dire oui ; je pars pour Mouthe demain matin ; vive la joie ! J'espère aller bientôt en Suisse. Soigne bien notre vache, qui est malade ; tu me feras savoir aussi ce que je pourrai envoyer à notre bonne vieille mère pour lui faire bien plaisir. Adieu, ma bonne Thérèse. Que vas-tu devenir quand je ne serai plus là pour te faire endiabler ?

« Tony. »

La lecture de cette lettre affligea vivement Thérèse, mais elle y gagna du moins de ne plus rien ignorer de ce qu'elle avait un si grand intérêt à connaître ; son parti fut pris à l'instant même. Elle annonça à sa mère qu'elle allait à la recherche de

Tony, fit lestement sa toilette de voyage et prit le chemin de Mouthe où elle arriva juste au moment où son frère venait d'en partir pour le Noirmont. Après avoir bien hésité, à cause de la présence de Ferréol, elle se décida à se mettre à la poursuite des deux jeunes gens. Une baraque de pierres à l'usage des bergers lui offrit un asile pendant l'orage qui éclata sur la montagne, puis la tempête une fois apaisée, elle se remit vivement en route. Les gouttes de pluie scintillaient comme autant de perles sur les buissons et aux branches des épicéas; jamais les oiseaux n'avaient chanté avec plus d'entrain ; jamais les écureuils n'avaient fait de plus joyeuses gambades, mais Thérèse avait trop de préoccupation dans l'esprit et trop de chagrin dans le cœur pour prendre sa part de cette fête de la nature après les épouvantements de la tempête. Elle marchait contre la rude montagne à pas drus et pressés sans regarder autour d'elle et sans perdre un instant.

Le Noirmont n'a que des sentiers et pas de routes, mais ces sentiers sont nombreux et ils se croisent et s'enchevêtrent en tous sens. Arrivée à une bifurcation, la jeune paysanne quitta par malencontre le bon chemin pour en prendre un qui la conduisit à un chalet consumé quelque temps auparavant par

le feu du ciel et depuis ce moment entièrement abandonné ; le sentier n'allait pas plus loin. Personne pour la renseigner sur la direction à prendre, et le soleil baissait déjà sensiblement. Toute autre qu'une fille des champs eût été effrayée de se trouver seule aux approches de la nuit sous l'interminable voûte de ces grands arbres lugubres, mais habituées dès l'enfance à conduire avant jour leurs bêtes à des communaux souvent fort éloignés et à ne les ramener qu'à la nuit close, nos montagnardes ne se laissent pas aisément épouvanter. En quittant le chalet incendié, Thérèse prit tranquillement à travers le bois sans autre souci que de suivre toujours la même direction et d'aller lestement. Elle marchait depuis une heure, quand tout-à-coup, ô spectacle magnifique ! à une immense profondeur au-dessous d'elle une prairie longue de sept à huit lieues encaissée de toutes parts dans l'immense forêt de sapins, des chalets par milliers, des troupeaux sans nombre, l'Orbe déroulant à travers les prés le long ruban de ses eaux écumeuses, les trois lacs des Rousses, de Joux et des Charbonnières étincelant à l'envi sous les derniers rayons du soleil ! Encore affolées par l'orage de l'après-midi, les vaches qui couvraient la prairie, beuglaient toutes à la fois, s'élançaient en se jouant les unes

contre les autres, bondissaient comme des chevreaux dont, vues de cette hauteur, elles avaient à peine la taille. Armaillis et bergers remplissaient l'air de joyeuses tyroliennes qui, mêlées aux sons des *campènes* et aux mugissements du bétail adoucis par la distance, formaient un touchant concert rustique auquel l'heure du soir communiquait encore un charme de plus.

Cette fois Thérèse ne parvint pas à fermer son âme à toutes ces douces impressions. Emue jusqu'aux larmes, elle eût voulu demeurer là, écoutant et regardant, des heures et des heures, mais elle sentit qu'elle n'avait pas de temps à perdre, si elle voulait arriver au val de Joux avant la nuit. Elle se mit donc à descendre rapidement la pente, mais bientôt un obstacle imprévu l'arrêta court. Sur le versant suisse du Noirmont et peu au-dessous de la ligne de faîte, court sur une étendue de plus d'une lieue une formidable muraille de rochers à pic. Thérèse se trouva tout à coup au sommet de cette gigantesque falaise sans pouvoir faire un pas de plus en avant. Elle ne vit là encore qu'une simple contrariété, et bien convaincue qu'elle ne pourrait tarder à découvrir un passage, elle se mit à parcourir à grands pas la crête de la falaise, mais elle eut beau marcher et marcher, pas la moindre

cassure de l'énorme bloc calcaire, pas le moindre sentier à contrebandier, mais partout la roche abrupte et toujours l'abîme devant elle. Déjà le vallon était tout entier plongé dans l'ombre, et çà et là des lumières commençaient à y briller. Moins rassurée maintenant ou plutôt déjà inquiète, la jeune villageoise rentra dans le bois avec l'intention d'y chercher, à la faveur du peu de clarté qui restait sur les hauteurs, un chalet où passer la nuit. Des mugissements, qui se faisaient entendre à une certaine distance, annonçaient une clairière et une habitation ; elle se dirigea de ce côté courant plutôt que marchant, malgré sa fatigue déjà grande et malgré ses pieds qui commençaient à se meurtrir. Les ténèbres s'épaississaient d'instants en instants et bientôt elle eut peine à voir à deux pas devant elle. Comme elle s'avançait presque au hasard dans l'obscurité, son pied se heurta contre une masse plus noire encore que le terrain et qui lui sembla être le corps d'un animal. Elle recula en poussant un cri d'effroi auquel l'être, sur lequel elle avait marché, répondit par un grognement à la fois menaçant et plaintif, puis cette masse se leva lentement de terre et Thérèse put reconnaître que c'était une femme qu'elle avait devant elle, ce qui la rassura un peu.

— Que faites-vous là ? demanda la voyageuse ; avez-vous besoin de secours ? Je ne suis guère en état de vous en donner, mais je ferai mon possible et Dieu nous viendra en aide. Répondez-moi, vous est-il arrivé quelque accident ?

— Là Rosette est morte, balbutia l'inconnue d'un ton de profonde douleur.

Il y avait alors dans le pays de Mouthe une pauvre fille de quinze à seize ans, dont les parents avaient été longtemps bûcherons au Noirmont. Rosette, l'unique vache de ceux-ci étant venue à mourir, Mignotte, qui l'aimait par dessus tout, avait été tellement frappée de cette perte que son intelligence déjà bien faible s'était éteinte tout-à-fait. La pauvre enfant était partie un jour pour la montagne où elle avait passé ses premières années, et depuis ce temps, sauf la saison des neiges, elle y avait toujours vécu, couchant à la belle étoile et se nourrissant presque exclusivement de fruits de la forêt, d'œufs d'oiseaux et de gibier dérobé dans les lacets des braconniers. De temps en temps cependant elle descendait vers ses parents et leur portait, selon la saison, des morilles, des baies d'airelle myrtil ou de ces fraises exquises du Noirmont qui, pour la saveur et le parfum, n'ont pas leurs rivales. Sa mère lui donnait en échange une miche de pain

noir et Mignotte ne sentait pas plutôt cette miche dans ses mains qu'elle regagnait en courant sa chère montagne. C'était contre cette malheureuse créature que Thérèse s'était heurtée dans l'obscurité.

— Qu'était-ce que cette Rosette que vous regrettez tant? lui demanda la jeune paysanne. Quand est-elle morte? Y a-t-il longtemps?

Pour toute réponse, Mignotte se mit à imiter le beuglement des vaches. Thérèse comprit alors à qui elle avait à faire et elle ne songea plus qu'à tirer de la pauvre idiote les renseignements dont elle avait besoin pour se procurer un asile.

— Ecoute, dit-elle; je me suis égarée dans le bois et je cherche un endroit où passer la nuit. N'y a-t-il pas par ici quelque habitation? Si tu m'aides à en trouver une, je te récompenserai bien et tu n'auras pas à te plaindre de moi.

Elle avait tiré sa bourse. En voyant briller un certain nombre de pièces blanches, Mignotte se jeta dessus pour s'en emparer, mais Thérèse retira assez tôt la main.

— Tu as grande envie de ces pièces, reprit la voyageuse. Tu les auras, je te le promets, mais conduis-moi d'abord; voyons, le veux-tu?

— La Rosette est morte, répondit l'idiote du

même ton de douleur que la première fois et elle se recoucha à terre. Thérèse eut beau prier et supplier, elle ne put obtenir une parole de plus. La pauvre villageoise recommença alors à errer au hasard dans la forêt, mais cette étrange rencontre était bien loin de lui avoir rendu le calme et le courage dont elle avait si grand besoin. Tout ce qu'elle avait lu de sombres récits dans les almanachs, tout ce qu'elle avait entendu d'histoires lugubres dans les veillées, lui revint à la mémoire ; chaque buisson, chaque arbre prit à ses yeux des formes effrayantes. Elle venait de s'arrêter un instant pour chercher à se remettre un peu, quand tout-à-coup voilà que près d'elle et presque sur sa tête, s'allument de grands yeux tout phosphorescents et en même temps des voix épouvantables se mettent à gronder avec fureur. C'étaient deux énormes chats sauvages qui, sur les basses branches d'un épicéa, s'observaient et se menaçaient avant d'en venir à un des combats furibonds que se livrent souvent ces animaux. Ils se jettent enfin l'un sur l'autre, se mordent avec rage et sans lâcher prise tombent aux pieds même de la villageoise que ces yeux, ces hurlements, cette chûte rendent folle de frayeur. Elle veut fuir, trébuche contre un tronc d'arbre, se relève et

cherche à fuir encore, mais les forces lui manquent et elle tombe à terre entièrement évanouie.

V.

Ferréol cependant ne demeurait pas inactif. Il n'avait que deux jours pour organiser son expédition ; ces deux jours lui suffirent. Son but principal était, on le sait, de faire passer un riche convoi, pendant que les douaniers seraient occupés à le surveiller lui-même. Il savait que ceux-ci n'étaient pas assez nombreux pour garder tous les sentiers qui du Noirmont descendent à Mouthe ; il s'attacha surtout à les éloigner de celui par lequel il se proposait de passer. Devant leur vieille espionne, il avait déroulé un faux plan de campagne ; plus tard il envoya Joachim Salambier leur dévoiler son itinéraire véritable, bien convaincu que les douaniers, connaissant leurs relations, prendraient précisément le contre-pied de tout ce que leur dirait le prétendu dénonciateur, avec lequel d'ailleurs le jeune homme avait eu soin de se montrer quelques instants auparavant dans le village.

A l'heure convenue, Ferréol franchit le *murgé* (1) qui, vers le sommet du Noirmont, sépare les terri-

(1) *Murgé*, mur en pierre sèche qui sert à enclore et séparer les propriétés.

toires français et suisse et il se mit à descendre la montagne, chargé d'un ballot de marchandises prohibées de très-faible valeur. Joachim et Tony éclairaient devant lui la marche, porteurs, l'un d'une *campène* qu'il avait ordre d'agiter doucement, tant que les chemins seraient libres, le second d'un cornet à bouquin qui devait, le cas échéant, avertir de la présence de l'ennemi. La *campène* ne sonna pas longtemps dans les mains du braconnier; le sentier que suivait la petite troupe était gardé par plusieurs douaniers couchés à terre au pied des rochers ou derrière d'épais buissons. Les premiers laissèrent à dessein passer Joachim avec sa clochette; les derniers l'arrêtèrent et l'un d'eux, saisissant l'instrument, se mit à son tour à le faire résonner. Tony suivait à quelques pas; trompé par le bruit de la *campène*, il continua d'avancer et se trouva bientôt face à face avec deux douaniers qui s'élancèrent sur lui. L'alerte garçon leur échappa et courant à Ferréol: — N'aie pas peur, cria-t-il de toutes ses forces, ils ne sont que deux ; hardi ! au loup ! — Et saisissant une pierre, il la lança à un de ses adversaires qui, atteint au bras, se jeta sur lui et se mit à le frapper à grands coups. — Lâcheras-tu cet enfant, mauvais *gabelou!* s'écria avec fureur Ferréol, le lâcheras-tu ! — En un clin-d'œil il eût jeté son ballot ; le douanier, qui

était armé, se vit attaqué et renversé avant d'avoir pu se mettre en défense, mais de toutes parts les *habits verts* arrivaient. Seul contre huit ou dix, Ferréol jugea la résistance inutile.

— Tu as le dessus, Fine-Oreille, dit-il au chef de la troupe, mais la journée ne sera peut-être pas encore trop mauvaise.

— C'est ce que nous saurons tout-à-l'heure, répondit Fine-Oreille avec un sourire qui parut au contrebandier de fort mauvais augure.

La maison de douane est située au milieu même du village de Mouthe ; les trois prisonniers y furent conduits sous bonne escorte. Bien que fort humilié intérieurement, Ferréol fit bonne contenance durant tout le trajet. La nouvelle de son arrestation s'était répandue bien vite dans le village et tous, hommes et femmes, accouraient pour le voir. Les uns cherchaient à lui serrer la main ; d'autres maudissaient tout haut les *gabelous*; il y en eut même qui parlèrent de l'enlever à son escorte. Fier de ces sympathies, Ferréol portait la tête haute et plaisantait sur sa mésaventure, dont il se vantait de prendre bientôt dix revanches plutôt qu'une, mais cette gaieté affectée ne l'accompagna pas plus loin que le seuil de la salle à fenêtres garnies de barreaux où les douaniers l'enfermèrent avec ses deux compagnons.

Son convoi avait-il échappé aux *gabelous* ? Etait-il tombé aussi dans leurs mains ? Question de vie ou de mort pour lui. Dans le cas d'un désastre, qui voudrait encore lui confier des marchandises ? De de quel front oserait-il même se présenter devant les *assureurs* ? Le sourire ironique de Fine-Oreille, les mouvements des *gabelous* qui, après avoir incarcéré leurs prisonniers, étaient repartis presque aussitôt, tout lui disait qu'il avait été trahi et que l'itinéraire de ses porte-ballots avait été livré en même temps que le sien. L'œil collé aux barreaux de la fenêtre, l'oreille tendue, le cœur tout palpitant, il plongeait avec inquiétude ses regards du côté par où son convoi avait dû franchir la montagne et écoutait avec anxiété les bruits du village. Tony, qui n'avait rien perdu de sa gaieté enfantine, ayant cherché en ce moment à le dérider un peu, le contrebandier ne lui répondit pas, et il le repoussa même durement.

Deux heures se passèrent dans ces angoisses. Au bout de ce temps le visage du jeune homme commença peu-à-peu à se rasséréner. Les *gabelous* ne revenaient pas ; donc ils n'avaient rien pris ; donc ses hommes avaient passé sains et saufs ; selon ses calculs, ils devaient déjà être hors d'atteinte. Sa joie fut de courte durée. Un bruit confus de voix

s'éleva tout à coup à l'extrémité du village, grandit d'instants en instants, se rapprocha de plus en plus et bientôt le contrebandier vit déboucher non loin de lui une trentaine de porte-ballots au milieu d'une double haie de *gabelous* et suivis de plusieurs chariots à bœufs lourdement chargés. Malgré tous ses efforts pour rester maître de son émotion, il sentit faiblir ses genoux et eut besoin de s'accrocher aux barreaux de la fenêtre pour ne pas tomber. — Trahi ! s'écria-t-il avec rage, trahi ! mais si jamais je viens à le connaître, malheur à l'infâme qui m'a dénoncé ! — Pour découvrir le traître il se mit à passer en revue dans son esprit tous ses compagnons. Trois ou quatre avaient déjà été soupçonnés de perfidies pareilles ; le reste ne valait guère mieux. A l'exception de Tony et d'un jeune paysan qui n'avait consenti que sur ses instances réitérées à faire partie de la bande, tous, y compris le vieux braconnier lui-même, lui parurent dix fois capables d'avoir cédé à l'appât de la *part de prise*. Quels misérables compagnons s'était-il donc choisis ! Comment avait-il pu descendre à s'associer de telles gens ? Ce retour sur lui-même, le premier qu'il eut fait depuis son entrée dans la vie de contrebande, le remplit de honte et de découragement.

Le convoi ne tarda pas à arriver devant la maison

de douane. Quelques-uns des prisonniers paraissaient abattus ; la plupart conservaient toute leur gaieté cynique. Ces derniers parlaient bruyamment et riaient de tout, même de leur mésaventure.

— Dis donc, Grandjacquet, disait l'un, est-ce que ça t'amuse d'aller encore une fois à Pontarlier manger la soupe de Garnerin, tu sais bien, celui qui a toujours un gros trousseau de clefs et qui ne dort que d'un œil ?

— Autant cette soupe-là qu'une autre, répondit Grandjacquet, mais ce qui ne me va pas, à moi, quand je suis sous clef, c'est de me passer de tabac faute de *ronds* pour en acheter, et de n'avoir pas tous les matins une petite goutte de gentiane pour me rincer la bouche.

— A ta place j'en demanderais à Ferréol, répliqua un autre ; n'est-ce pas lui qui est cause que nous allons être à l'ombre je ne sais combien de temps ?

— Sans compter que son plan était assez stupide, ajouta un quatrième individu. Passer la frontière en plein midi, a-t-on jamais vu ça ? On dirait qu'il l'a fait exprès pour nous faire gober tous.

Ferréol entendait tout cela et on devine aisément l'effet produit sur lui par ces accusations. Lui, que ces mêmes individus proclamaient la veille encore le roi de la contrebande ! Mais que pouvait-il leur

répondre ? L'évènement lui avait donné tort et il ne lui restait plus qu'à courber la tête en maudissant toute cette race de gens indignes, dont sa mauvaise étoile avait voulu qu'il devînt le chef. Son supplice ne faisait que commencer. A peine le dernier porte-ballot avait-il été incarcéré que les douaniers se mirent à décharger les marchandises saisies. Le jeune homme ne put, sans un violent serrement de cœur, voir dans les mains de ses ennemis ces riches ballots qu'il s'était engagé à conduire à bon port. Chaque douanier a aussi sa part des prises, part proportionnée au grade ; la journée avait donc été bonne pour eux, même sous le rapport du profit. Aussi étaient-ils tous joyeux ; les plaisanteries au sujet des contrebandiers ne tarissaient pas. Un de ceux qui avaient assisté à la scène de la *Bonne Gentiane* s'étant mis à fredonner ironiquement quelques vers de la chanson de Ferréol qu'il avait retenus, un autre répondit par un passage de celle de Fine-Oreille : « Il devrait cependant bien connaître les rats, le vaillant contrebandier ; dans la prison de Pontarlier, on en entend plus que de rossignols des bois. » A la *Bonne Gentiane*, Ferréol n'avait pas été le dernier à rire de cette chanson ; il ne put l'entendre maintenant de sang-froid. Le visage enflammé de colère, il court à la

fenêtre pour rendre aux douaniers, faute de mieux, insulte pour insulte. Le premier objet qui s'offre à ses yeux, c'est sous la fenêtre même, et paraissant chercher à être vue plutôt qu'à éviter ses regards, Rosalie au bras de Piérin Sornay. La vieille Piroulaz, qui accompagnait les nouveaux amoureux, les quitta en ce moment et demanda aux douaniers la permission de visiter Joachim. Le braconnier n'était pour elle qu'un prétexte ; c'était Ferréol qu'elle cherchait, Ferréol qui l'avait jouée dans la grotte du Noirmont et à qui elle avait gardé, depuis qu'elle avait été plaisantée à ce sujet par les douaniers, une profonde rancune.

— Jésus-Maria ! dit-elle de son ton le plus hypocrite en entrant dans la prison, je croyais ne trouver ici que ce vieux loup et voilà aussi ce beau jeune homme avec le petit *saute-buissons !* Comment ces pauvres cabris ont-ils fait pour se laisser prendre ? Mais il n'y a pas de déshonneur. Quelques mois de prison sont bientôt passés et on n'use pas pendant tout ce temps-là la plante de ses pieds. Ah çà, compère, qui est-ce qui visitera vos lacets pendant que vous serez à l'abri des coups de soleil ? Enfin, n'en parlons plus, je vois que ça vous fait de la peine. Savez-vous ce que je viens faire ici ? Vous ne devineriez jamais. Je viens de la part de

la Rosalie demander votre consentement à son mariage.

— Et avec qui donc ? fit Joachim, tremblant que le choix de sa fille ne fût tombé sur Ferréol qu'il voyait en prison pour longtemps et ruiné à jamais.

— Avec des champs, des chenevières, des prés, des bois, des jardins, deux belles et grosses fermes, sans compter ce qui sonne en sortant du sac.

— Sainte-Vierge Marie ! s'écria le vieillard, dont les yeux étincelèrent de joie, est-ce bien possible ? Elle se décide donc à épouser Piérin ! Mais dis-tu vrai, dis-tu au moins vrai ?

— Si je dis vrai, Jésus-Maria ! J'ai souhaité bien des fois de savoir mentir ; je ne serais pas réduite à peiner toute la journée pour gagner ma pauvre vie, mais j'ai toujours été trop brave femme ; c'est ce qui a fait mon malheur. Oui, père Joachim, cette pauvre poulette s'est décidée ; elle prend Piérin ; il ne manque plus que votre consentement.

Ferréol n'était que faiblement épris de Rosalie. Il l'eût quittée sans beaucoup de peine ; il trouva mauvais qu'elle prît les devants. Son dépit n'échappa point à l'œil exercé de l'espionne qui, voyant le fer déjà dans la plaie, ne se refusa pas le plaisir de l'y tourner en l'enfonçant encore un peu plus.

— Quel dommage que ce beau jeune homme se

soit laissé prendre ! continua la vieille en s'adressant directement au contrebandier. Bien sûr, il aurait été de la noce ; un ami de la maison ! Savez-vous ce que je ferais à votre place ? Je demanderais la permission à Garnerin pour ce jour-là. Piérin a dit qu'il voulait faire grandement les choses ; tout le village sera invité ; on dansera toute la nuit...

— Tais-toi, vipère ! s'écria Ferréol exaspéré; tais-toi, ma patience est à bout.

— Jésus-Maria ! ce que c'est que les gens d'aujourd'hui ! répondit la vieille femme sans s'émouvoir le moins du monde. J'invite ce jeune homme à la noce et le voilà qui se met en colère. Voyons, est-ce ma faute, à moi, si Rosalie ne veut plus de vous ? Elle en a pris un autre ; vous en aviez bien deux à la fois. Je ne sais qui le lui a dit, mais pas plus loin qu'hier, elle est venue me demander ce qui en était. Elle n'était pas contente, allez; elle sifflait comme un serpent. Que devais-je lui répondre ? des mensonges comme j'en ai entendu dans certaine grotte ? La mère Piroulaz n'est pas de ces gens-là. J'ai eu pitié de cette pauvre biche et je lui ai raconté tout ce que je savais, mais qui aurait pu croire qu'elle serait allée trouver Fine-Oreille pour vous dénoncer ?

— Me dénoncer ! c'est donc elle qui m'a dé-

noncé ! s'écria le contrebandier pâle de colère. Alors malheur, malheur à elle ! Malheur à son Piérin ! Il ne mourra que par ma main et le jour même de ma sortie de ma prison; il peut y compter. Et toi, vieille sorcière, hors d'ici ; je ne réponds plus de moi ; hors d'ici, si tu ne veux pas que je t'étrangle !

Effrayée cette fois, la vieille Piroulaz ne se fit pas réitérer la sommation. Malgré le douanier en faction à la porte, Ferréol chassa également Joachim en déclarant qu'un malheur était inévitable, si on persistait à le lui donner pour compagnon. Une fois hors d'atteinte, les deux vieux bohémiens se mirent à rire tout haut de la scène qui venait d'avoir lieu, ce qui fut bien loin de calmer la colère du jeune homme. On eût pu le voir marcher à pas furibonds dans la salle, accablant de malédictions et de menaces contrebandiers, *gabelous*, et Joachim et Rosalie et sa messagère non moins odieuse. Sa fureur n'était pas encore apaisée, quand un dernier incident vint le soumettre à une nouvelle torture.

La nuit approchait ; les laboureurs revenaient des champs. A peine instruits de l'évènement de la journée, ils couraient à la douane, demandant à voir les prisonniers parmi lesquels la plupart

comptaient des parents ou des amis. L'entrée leur était refusée ; ils s'arrêtaient alors devant la caserne en formant des groupes qui grossissaient à chaque minute. Les sentiments de la population envers Ferréol étaient bien changés depuis l'arrivée de la seconde bande de prisonniers. On l'avait plaint, tant qu'on l'avait cru seul victime ; maintenant que chacun avait à lui redemander un frère, un fils, un mari, la pitié et l'enthousiasme étaient bien diminués.

— Où est-il ? où l'a-t-on enfermé ? se demandaient les gens les uns aux autres. — La vieille Piroulaz indiqua la fenêtre garnie de barreaux.

— C'est cependant lui qui est cause de tout ! dit, en traduisant la pensée de la foule, une femme dont le fils était parmi les prisonniers.

— La Jeanne-Claude a bien raison, répondit un paysan ; c'est lui qui a tout organisé. Avant son arrivée, on ne parlait presque plus de contrebande à Mouthe. Qu'est-il venu faire ici ? J'ai toujours dit qu'on n'aurait pas dû le recevoir dans le pays.

En ce moment arriva une jeune femme tenant un enfant sur son bras et en conduisant un autre par la main. Après avoir demandé en vain, elle aussi, à voir son mari, elle s'avança sous

la fenêtre du prisonnier, et d'une voix déchirante : — Où est-il, ce brigand ? s'écria-t-elle. Je veux le voir, il faut que je le voie ; il faut que je lui dise tout ce que j'ai sur le cœur. Tu n'oses pas te montrer, lâche que tu es ; tu as bien raison : dis-moi, ne pouvais-tu pas laisser mon mari tranquille ? Il ne voulait pas aller avec toi ; avais-tu besoin de tant le tourmenter ? Ce vaurien-là est venu jusqu'a trois fois chez nous, mais il a eu bien soin de choisir les moments où je n'y étais pas ; il aurait été bien reçu ! Est-ce toi qui nous donneras du pain, pendant que mon pauvre homme sera en prison ? Est-ce toi qui nourriras mes enfants ? Ah ! scélérat ! ah ! monstre !...

Elle s'arrêta, suffoquée par l'émotion, émotion qui gagna tous les assistants. Quelques amis de Ferréol essayèrent de le défendre ; devant l'indignation générale ils durent y renoncer. La foule s'écoula enfin, mais lentement et en accablant de malédictions son idole de la veille. L'*Angelus* du soir était sonné depuis longtemps, quand tout bruit cessa enfin devant la prison. Resté seul avec son jeune camarade, Ferréol put alors repasser dans son esprit tout ce qu'il avait éprouvé ce jour-là de déboires et d'humiliations. Les *gabelous* l'avaient pris ; ils

avaient pris son convoi et avaient pu impunément l'accabler de railleries. Non contente de le dénoncer et de le trahir dans son amour, Rosalie avait poussé l'audace jusqu'à le faire insulter par la vieille Piroulaz. Dépopularisé près des gens de Mouthe et maintenant haï d'eux, il se voyait en outre ruiné de fond en comble dans ce qu'il appelait son industrie. Tout ce qu'il avait d'énergie succomba sous ces chocs redoublés et il demeura abattu, anéanti. Il était dans cet état depuis plus d'une heure, refusant de répondre à Tony, refusant de toucher au repas que le cantinier de la douane lui avait apporté, quand il fut tiré de sa torpeur par un grand bruit de pas dans le corridor. Il s'élança vers la porte et se mit à écouter.

— Encore une fois, monsieur le curé, disait une voix bien connue de lui, ne les grondez pas, je vous en prie ; ne leur faites point de reproches ; ils sont déjà assez à plaindre. Vous me le promettez, n'est-ce pas, monsieur le curé ?

— Sois tranquille, Thérèse, répondit le compagnon de la jeune fille. J'ai fait provision de patience et tu seras contente de moi, mais s'il refuse de se corriger, c'est fini à tout jamais, entends-tu bien, et je te défends dès ce moment de prononcer son nom en ma présence.

Thérèse avait été ramenée plus morte que vive du Noirmont à Gillois sur une voiture à bœufs. A peine instruite de l'arrestation de Ferréol et de Tony, elle s'était élancée de son lit, avait couru tout en larmes au presbytère et entraînant avec elle l'abbé Nicod, était partie aussitôt pour Mouthe. Plus d'une fois ses forces avaient failli l'abandonner en route ; son courage l'avait soutenue. En les voyant entrer dans la prison, Ferréol eût voulu pouvoir s'enfoncer sous terre pour cacher sa honte. Malgré sa promesse à Thérèse, l'abbé Nicod allait probablement débuter par sermonner son neveu ; celui-ci prit les devants.

— Epargnez-moi les reproches, mon oncle, dit-il en osant à peine lever les yeux. Je vous ai souvent désobéi, j'ai été bien ingrat envers vous, je le sais, j'en conviens, mais j'ai été cruellement puni aujourd'hui, vous pouvez le croire. Je ne souhaiterais pas un pareil supplice même aux infâmes qui m'ont dénoncé. Je suis déshonoré, ruiné ; je n'oserai plus me montrer nulle part. Vous avez toujours été trop bonne pour moi, Thérèse; accordez-moi une dernière grâce, mais d'abord laissez-moi vous dire que ce n'est pas moi qui ai attiré ici Tony; j'ai tout fait au contraire, il vous le dira lui-même, pour l'empêcher de vous quitter. Emmenez mon oncle, je

vous en conjure ; je ne mérite pas que ni vous ni lui, vous vous occupiez de moi. Tony retournera à Gillois, dès qu'il sera libre et quant à moi, j'ai fait mon dernier voyage en Suisse. Je quitterai le pays, j'irai je ne sais où, le plus loin possible. Vous n'entendrez plus parler de moi ; vous n'aurez plus à rougir de moi, mais au nom du ciel, retirez-vous, laissez-moi seul, je suis déjà bien assez malheureux...

En prononçant ces dernières paroles, le jeune homme se mit à fondre en larmes. Son émotion fut contagieuse ; Thérèse ne put s'empêcher de pleurer à son tour ; l'abbé Nicod, qui ne péchait cependant pas par excès de sensibilité, se détourna lui-même pour essuyer une larme. Il s'était attendu à une longue lutte contre son neveu pour l'amener à résipiscence et tout en arrivant, il trouvait la chose faite. Restait à consoler Ferréol, à le détourner de son projet de quitter le pays ; ce fut l'affaire d'un cordial pardon de l'oncle et de quelques douces et affectueuses paroles de Thérèse. Tony seul paraissait peu content de ce dénouement ; le vif et pétulant garçon ne pouvait se résoudre à renoncer si tôt à la vie d'aventures pour rentrer dans l'existence monotone du foyer maternel, mais sa sœur lui ayant appris que les contrebandiers avaient tué

leur père, il s'écria qu'il aimerait mieux mourir mille fois que de rester contrebandier un instant de plus. Le tribunal correctionnel tint sans doute compte aux deux jeunes gens de leur repentir, car il acquitta l'enfant et ne prononça contre son compagnon qu'une condamnation sans gravité. Dès le lendemain de sa sortie de prison, Ferréol épousa son amie, se mit sérieusement aux travaux des champs et devint bientôt un des meilleurs cultivateurs du pays. Le patrimoine de Thérèse n'est que de quelques arpents, mais ce petit domaine cultivé avec intelligence et en quelque sorte avec amour, suffit et au-delà aux besoins de l'heureux ménage villageois. Quant à Tony, il se fit soldat dès qu'il eut l'âge requis, se battit comme un lion en Kabylie et en Crimée, mais au moment même où sa nomination au grade d'officier était attendue, de jour en jour, il prit chevaleresquement fait et cause pour un de ses amis engagé dans une querelle et se fit tuer en duel.

MARIETTE

Par une chaude après-midi du mois de juillet 186..., une femme conduisant deux ânes gravissait la route de St-Claude aux Moussières. C'était une de ces *mercandières* ou marchandes de fruits qui sillonnaient autrefois toutes les routes de Franche-Comté, mais qu'on ne retrouve plus guère aujourd'hui que dans le haut pays où elles sont même devenues assez rares. Agathe était veuve depuis douze ou quinze ans. Bûcheron en son vivant, son mari s'était tué, comme tant d'autres de son état, en tombant d'un sapin qu'il ébranchait. Restée seule, la pauvre femme avait pu, en y employant

jusqu'à son dernier sou, acheter deux ânes qu'elle nomma *Bébé* et *Ministre* et avec lesquels elle se mit à parcourir la campagne, vendant et achetant pains d'épices, jouets d'enfants, légumes, fruits, prunelles pour liqueur, poules et poulets qu'elle déplumait chemin faisant, brochets du lac de l'Abbaye, truites de la Valserine, gélinottes, coqs de bruyère et même au besoin quelques-uns de ces livres de magie blanche ou noire, si fort recherchés de la jeunesse villageoise. En dépit de ses cinquante-cinq ans, Agathe avait encore les allures lestes et l'œil vif et malgré la bassesse de sa profession, sa physionomie avait conservé je ne sais quoi d'honnête et d'ouvert qui prévenait en sa faveur.

Connaissez-vous la route de St-Claude aux Moussières ? Taillée dans le roc, elle surplombe à une grande hauteur une charmante petite rivière dont les eaux, comme du reste toutes celles de cette partie du Jura, sont d'une rare limpidité. Un étranger se fût arrêté à chaque pas pour admirer ces beaux rochers bronzés, fauves, zébrés que couronne une vigoureuse forêt de sapins et de hêtres, et il eût regardé avec non moins d'étonnement, tout au fond du gigantesque entonnoir où la *Bienne*, le *Tacon* et le ruisseau de *Flumen* se donnent rendez-vous, la ville de St-Claude avec ses toits de zinc,

ses hautes terrasses et ses coteaux pittoresques reliés entre eux par des ponts audacieux. Sans se soucier de toutes ces belles choses qu'elle connaissait depuis l'enfance, Agathe s'en allait poussant devant elle Bébé et Ministre, les excitant de la voix et du fouet, jurant après eux comme un *Grand-Vallier*, dès qu'ils faisaient mine de s'arrêter ou seulement de ralentir le pas, chantant des lambeaux de cantiques et un instant après, se mettant à siffler des airs de chansons populaires qui n'étaient pas toutes édifiantes. Approchait-elle d'une croix ou d'une madone placée au bord de la route, elle se signait avec une dévotion qu'eût enviée la sacristaine la plus pieuse de toutes les sacristies du Jura.

Il y avait eu ce jour-là foire à Septmoncel et déjà les marchands forains commençaient à redescendre vers St-Claude. Hercules du nord, nains, géants, femmes sauvages, colporteurs d'étoffes, colporteurs de livres, marchands de *figures* en plâtre, boutiques à quatre sous, loteries et tourniquets, tous cheminaient pêle-mêle et cherchaient à se dépasser ; la route était littéralement encombrée.

— Place à mes ânes ! criait la mercandière ; vous ne savez pas ce que vous pouvez devenir.

Tous connaissaient Agathe qu'ils avaient rencon-

trée cent fois sur les marchés et les foires et à leur tour ils ne lui épargnaient pas les plaisanteries.

— Oh ! oh ! disait l'un, le matin est d'or, mère Agathe, mais il parait que tu as fait comme Saint-Lambin ; tu es restée trop longtemps à mettre tes chausses. Tu vas à la messe quand tout le monde sort des vêpres.

— Tu n'y es pas, répliquait un second. Elle va à la foire de demain ; c'est son almanach qui retarde d'un jour. Dis donc, la vieille, tu n'auras pas besoin de te battre pour avoir de la place sur le champ de foire.

Et les rires d'éclater, mais la mercandière n'était pas femme à se laisser intimider par de pareils propos. Elle avait réponse à tous et à tout.

— Toi qui te lèves si matin, répondit-elle au premier, tu ne me fais cependant pas l'effet d'avoir pris la mère et les petits. Tu ne serais pas réduit à voler, comme tu le fais, les gens avec ta loterie où on dit que personne n'a jamais gagné seulement de quoi faire chanter un aveugle.

Et au second : Mon almanach vaut mieux que le tien ; il porte moins de jours de carême et ça se voit bien sur nos deux figures. Veux-tu un sou pour acheter du *cérat* et du petit lait ? Tu as si

mauvaise mine que j'ai peur que tu ne puisses pas arriver jusqu'à St-Claude.

Les rires redoublaient. Agathe, on le voit, savait parler dans l'occasion la langue de ces industriels de bas étage que le Jurassien nomme des *camps-volants,* mais là s'arrêtait la ressemblance avec eux et la vie d'aventures, qu'elle n'avait embrassée que fort tard, avait laissé entièrement intacts son fonds de bons sentiments et son honnêteté.

Entre la cascade de *Flumen* et le hameau de Montépyle jaillit à quelques pas de la route, une source qui, après s'être épanouie un instant dans un limpide bassin tout entouré de gazon, s'en va gaiement à la rivière en sautant de rochers en rochers. Cet endroit est charmant ; des buissons de clématites, d'épines-vinette et de sureaux à grappes rouges, du milieu desquels s'élancent cinq à six vigoureux sapins, forment autour de la fontaine une riante enceinte de feuillage et quand tout est desséché et brûlé alentour, l'ombre des sapins continue à y entretenir une fraîcheur délicieuse. Agathe ne passait jamais près de *Fontaine-Blanche* sans s'arrêter quelques instants pour laisser ses ânes se rafraîchir et reprendre haleine ; aussi connaissaient-ils parfaitement le chemin du frais enclos. Ils y entrèrent d'eux-mêmes et selon la coutume des marchands

forains, la mercandière leur banda les yeux pour les empêcher de s'écarter. La chose était à peine faite, quand voilà tout-à-coup les deux bêtes qui se mettent à sauter, à s'agiter convulsivement, à secouer de toutes leurs forces leurs bâts, et prunes de sauter aussi et poires de tomber à terre par centaines. En même temps des éclats de rire partent de derrière les halliers et toute une bande de polissons se précipite sur les fruits, les croque à belles dents et en fait provision. Les bergers du Haut-Jura ont un moyen ingénieux pour se procurer à bon marché fruits et friandises. Ils enferment dans des cornets de papier des taons et des cousins qu'ils lâchent ensuite sur les ânes des mercandières.

— Ah ! brigands ! ah ! mauvais *bouèbes !* s'écria Agathe ; à moi le tour des *grevolons !* Tas de mandrins, vous allez me le payer !

Elle s'élança contre eux, mais les petits marauds se mirent à tourner insolemment autour des buissons, fuyant devant le fouet et revenant à la curée dès que les coups ne pouvaient plus les atteindre. Excités par leurs cris, par le bruit du fouet, par les piqûres des mouches, Bébé et Ministre caracolaient de plus en plus et faute d'y voir, ils finirent par se jeter à corps perdu dans les épines-vinette aux dards non moins cuisants que ceux de l'en-

geance culicide. Agathe courait de ses ânes aux bergers, criant après les uns et accablant les autres de malédictions. A bout de forces elle allait renoncer à la partie, quand un vigoureux garçon qui de St-Claude allait aux Moussières et avait entendu de loin ses cris, entra à son tour dans l'enceinte de *Fontaine-Blanche* en brandissant un énorme bâton de houx et aussitôt polissons de s'enfuir dans toutes les directions et cette fois pour ne plus revenir à la maraude. Chasser ou tuer les *grevolons*, ôter aux ânes leurs bandeaux, ramasser les fruits échappés à la troupe pillarde, tout cela fut pour le jeune homme l'affaire d'un instant. Agathe le remercia chaleureusement, puis ce sujet une fois épuisé :

— A propos, dit-elle, que fais-tu de Mariette, mon brave Eloi ?

Ces sortes de questions sont souvent fort délicates, mais celle-ci ne parut pas trop déplaire au jeune villageois.

— Ah çà, mère Agathe, répondit-il en souriant, c'est donc bien vrai ce qu'on dit de vous, qu'il n'y a pas un roitelet dans les buissons dont vous ne connaissiez le nid et pas une fourmi dans l'herbe dont vous ne sachiez toutes les allées et les venues ?

— Belle malice ! Mariette m'a tout raconté elle-même. As-tu de la chance, mauvais sujet ! Une fille

belle comme pas une et si sage, si douce ! Un vrai cœur d'or. Te rappelles-tu le jour où ils m'ont ramenée si morte chez eux ? Il y aura bientôt trois ans ; c'était la veille de Noël ; j'allais aux Moussières avec des pommes, des figues, des noix, des craquelins, toutes sortes de bonnes choses pour la tronche du Petit Jésus. Tout-à-coup ne voilà-t-il pas que la *fringale* me prend ; je tombe dans la neige sans avoir même le temps de faire la recommandation de l'âme. Heureusement le père Thevenin est venu à passer, et une demi-heure après j'étais chez eux dans un bon lit. Mariette n'avait pas encore quinze ans et cependant c'est elle qui est allée malgré la neige chercher le médecin à Septmoncel et pendant toute ma maladie elle ne m'a pas quittée un seul instant. Ah ! mon garçon, tu auras là une bonne petite femme, c'est moi qui te le dis, mais n'attends pas trop longtemps. Il y en a plus d'un qui la guette et tiens, si je m'y connais, Félicien Regad, qui est si riche, ne serait pas fâché d'aller faire avec elle un petit tour à l'église sans compter que la mère de Mariette serait bien dans le cas de ne pas se mettre en travers ; suffit, nous en reparlerons. Voilà le soleil qui a déjà l'air de vouloir faire le plongeon et Bébé et Ministre qui me disent qu'ils ont encore pas mal de chemin à faire aujourd'hui.

Merci encore une fois, mon brave Eloi, et à ce soir aux Moussières, mais ne va pas dire à Mariette que je t'ai parlé d'elle ; ça lui ferait trop de peine et je crois qu'elle ne me le pardonnerait jamais.

Adorable pays que celui des Moussières ! Lasse d'enfanter sur tant d'autres points du Haut-Jura le sauvage et le grandiose, la nature s'est complue ici dans le doux et le gracieux. De l'herbe, de la mousse, des sapins, voilà toute la décoration de ce paysage privé de tout ce qui fait le charme des autres : eaux courantes, lacs, riches cultures, accidents pittoresques du terrain, mais cette herbe courte, fine, luisante, est aussi drue qu'herbe puisse l'être et grâce à l'altitude du plateau, à la fraîcheur des nuits et à l'abondance des rosées, elle demeure verte tout l'été et se rit des sécheresses qui un peu plus bas brûlent et jaunissent tout. A son tour la mousse conserve une inaltérable fraîcheur et c'est plaisir de la voir s'accrocher aux roches, qui çà et là bossèlent légèrement le sol, grimper après elles et les couvrir de son tapis virginal et coquet. Quant aux sapins, tous jeunes à cause des orages d'automne qui ne leur permettent guère de vieillir, ils ont je ne sais quoi de joyeux et de riant qui semble n'être pas de cet arbre partout ailleurs

solennel et sombre. Ici groupés en épais massifs, ils s'éparpillent un peu plus loin en de légères touffes, d'où se détachent encore des tiges isolées au milieu de la prairie ; on dirait un corps d'armée avec ses grand'gardes et ses sentinelles perdues. Sur ces arbres et à leur pied chante et roucoule, peu sauvage en raison de l'absence presque complète de chasseurs, tout un monde d'oiseaux : becs-figues, grives, merles, ramiers, faisans, gélinottes et coqs de bruyère. Pas d'autres bruits que leurs chansons et les bruissements de leurs ailes, sinon de temps en temps la grosse voix sourde de quelque vache endormie à l'ombre d'un bouquet de sapins et qui à votre approche se lève lentement, vous regarde d'un air sournois, pousse un ou deux beuglements et une fois que vous avez passé, broute un instant l'herbe et se rendort. La Flore tout alpestre est des plus riches ; les nuits d'été y sont délicieuses avec leur beau ciel étincelant ; l'air y possède une pureté et une limpidité sans pareilles et au moment de la floraison de la prairie, le plateau tout entier embaume.

Au milieu de ce suave paysage se cache dans un repli du terrain le village des Moussières. Voulez-vous nous y suivre ? Voici d'abord la *maison commune* avec un maire, un adjoint, des conseillers

municipaux, mais hélas! pas de garde champêtre. Un garde champêtre coûte peu en général et il y en a même de tous les prix, mais encore faut-il avoir de quoi le payer et malheureusement la commune, unique peut-être en France sous ce rapport, n'a pas un centime de revenus. Faute d'agents verbalisateurs, le procès-verbal est entièrement inconnu aux Moussières; on ne dit pas que les habitants s'en plaignent. Voici l'auberge; ni bouchon ni enseigne, ce qui ne l'empêche pas d'être pleine chaque dimanche depuis la sortie de la messe et même jusqu'au point du jour du lendemain, mais tout ce temps n'est pas employé par les clients à manger et à boire. Les Mosserans font leurs délices du chant et il n'est pas au monde de plus intrépides chanteurs. Six ou sept jeunes gens réunis autour d'une table entonnent à l'unisson une chanson villageoise et disons-le en passant, toutes ces chansons, même celles dont les paroles sont les plus gaies, se disent sur des airs graves et mélancoliques. Un second groupe attaque le second couplet et les autres tables chantent chacune à leur tour; les dernières notes de chaque strophe viennent expirer doucement dans le flot montant de la strophe suivante. Point de fausset comme chez les Tyroliens, point de sons nasillards comme chez les Corses, les Espagnols et

les Arabes, mais des voix pleines et sonores, des notes pures et vibrantes, comme peuvent seuls en donner les saines et vastes poitrines de ces robustes montagnards, les plus beaux hommes du canton des Bouchoux, qui, à en croire la statistique, fournit les plus beaux conscrits de France.

Un mot maintenant d'Eloi et de Mariette. Elle avait dix-sept ans et lui, dix-neuf. Ils avaient passé leur enfance sous le même toit, mais devenu de bonne heure orphelin, Eloi avait dû à son grand regret se retirer chez un sien oncle qui était en même temps parrain de sa jeune amie. Parmi les Mosserans, les uns se sont faits depuis quelques années lapidaires à l'exemple de leurs voisins de Septmoncel ; les autres sont peigneurs de chanvre et s'en vont chaque automne jusqu'au fond de la Champagne et de la Lorraine, travaillant partout où de l'ouvrage s'offre à eux. Ces derniers ont une langue à part ou plutôt un argot de métier, dont ils sont très jaloux et qu'ils nomment le *Bellau*. L'oncle d'Eloi avait depuis longtemps l'intention de le marier avec sa filleule, et pour cela il souhaitait lui voir embrasser la profession sédentaire de lapidaire plutôt que l'état presque nomade de peigneur de chanvre, mais tout en aimant vivement et sincèrement Mariette, le jeune homme brûlait d'envie de

courir le monde et de voir du pays. Il parlait déjà couramment le *bellau*, fréquentait sans cesse les peigneurs et ne rêvait que voyages avec eux. S'il est un âge où le bâton de voyage sied bien à la main et les émotions au cœur, n'est-ce pas à dix-neuf ans ?

Mariette avait encore son père et sa mère. Antoine son père était un brave villageois plein de droiture qui adorait sa fille et n'aimait guère moins le fiancé qu'elle s'était choisi. Quant à sa mère, nature sèche, vulgaire et entièrement étrangère aux délicatesses du cœur, elle estimait l'argent par-dessus tout et ne voyait dans le mariage qu'une spéculation. Elle aimait cependant, elle aussi, son enfant, mais à sa manière et la plus grande partie de sa tendresse maternelle se dépensait à rêver pour elle un mariage avantageux. Eloi étant fort pauvre, elle le voyait de mauvais œil, mais soit crainte de se priver des services qu'il rendait à chaque instant à la maison, soit désir de le réserver comme un pis-aller pour le cas où de plus riches partis ne viendraient pas à se présenter, elle avait jusque-là toléré ses visites en se contentant de lui faire froid accueil. Elle savait Mariette incapable de faillir et sans doute elle se flattait aussi d'être obéie sur le champ le jour où faisant usage

de l'autorité maternelle, elle commanderait à sa fille si soumise jusqu'alors de faire un autre choix.

Le mois de septembre arriva. Eloi venait de donner avec son oncle le dernier coup de fléau à la dernière gerbe.

— Ah çà, oncle Christophe, dit-il tout-à-coup, voilà l'ouvrage fini et bien fini, n'est-ce pas ? Les camarades s'apprêtent à partir pour le *peigne*; j'espère que cette année-ci vous ne me refuserez pas d'aller avec eux.

— Va tant que tu voudras ; qu'est-ce qui t'en empêche? répondit l'oncle avec colère en jetant son fléau à vingt pas.

— Vous vous fâchez, oncle Christophe. Pourquoi ne voulez-vous pas que je me fasse *fardaï,* (1) comme tant d'autres garçons du village? Est-ce que ça ne vaudrait pas mieux pour moi que de rester tout l'hiver à me rôtir les jambes au coin du poêle en allant de temps en temps sur la porte voir si la neige se décide enfin à s'arrêter? Vous-même, oncle Christophe, n'êtes-vous pas allé au *peigne* pendant bien des années?

— C'est vrai et j'ai même fait quinze campagnes, mais vas-tu comparer ce temps-là avec celui d'aujourd'hui? Les fromages bleus ne se vendaient pas

(1) Nom du peigneur de chanvre en *bellau.*

du tout et on ne parlait pas plus dans le pays de rubis et de topazes que les vaches ne parlent de monter sur les sapins. Dans ce temps-là les Moussières étaient un pays perdu ; quand j'y pense ! On ne pouvait pas faire cent pas dans le bois sans rencontrer des ours et moi qui te parle, j'en ai vu encore tuer trois aux portes du village. Il fallait manger cependant ; voilà pourquoi nous allions au peigne, mais toi, qu'est-ce qui t'y force ? Est-ce que le pays est pauvre comme dans ce temps-là ? On fabriquerait quinze fois plus de fromage que les Lyonnais enlèveraient tout et quant aux lapidaires, ils remuent l'or à la pelle. Veux-tu que je t'achète une roue de plomb ? Tu commenceras par les *châtons*, comme Guillaume, comme Groslambert, comme Bavoux qui gagne maintenant sept francs par jour. Huit facettes, ne voilà-t-il pas une belle affaire ! Un aveugle les ferait. Dès que tu seras à même de travailler les pierres fines, je t'achète une *roue de cuivre* avec tout l'émeri et le tripoli qu'il te faudra. Allons, est-ce entendu? Tu n'as qu'à dire oui et demain nous allons à Saint-Claude faire les emplettes.

— Merci, oncle Christophe et croyez bien que je suis vraiment fâché de ne pouvoir vous complaire, mais franchement est-ce une vie pour un

homme que de tourner une roue depuis le premier janvier jusqu'à la St-Silvestre? Autant vaudrait être chien de cloutier à *la Mouille !* Tenez, oncle, vous savez combien tout le monde aime à vous entendre raconter vos histoires du temps où vous couriez le monde ; est-ce que vous feriez autant de plaisir aux gens, si vous aviez passé toute votre vie à gratter des petits cailloux ?

Voyant qu'il ne gagnait rien sur ce terrain et qu'Eloi avait réponse à tout, le bonhomme Christophe changea son attaque.

— Je croyais que tu aimais Mariette, dit-il et je n'y voyais point de mal, mais il paraît que tu l'as déjà oubliée.

— Je ne l'ai pas oubliée, oncle Christophe et j'espère bien ne l'oublier jamais, mais est-ce qu'on ne peut pas se quitter pour trois mois? J'aurai dix-neuf ans à la Toussaint; vous, mon oncle, vous ne vous êtes marié qu'à vingt-trois ans et combien de fois ne vous ai-je pas entendu dire que c'était encore trop tôt ! Voilà Michoulier et Cartaud, qui ont deux ans de moins que moi et ils sont déjà allés tous les deux au *peigne.* J'enrage quand je les entends raconter leurs histoires et il me semble qu'ils le font exprès pour me vexer. Il n'y a pas dans notre écurie une seule vache qui n'ait vu

plus de pays que moi, car enfin Olive vient de Viry, Finette vient de Gex, Tulipe et Césarine, de la Rixouse et de St-Laurent et moi je ne connais tous ces endroits-là que parce que j'en ai entendu dire dans les veillées. Allons, mon oncle, décidez-vous à votre tour et laissez-moi partir avec les camarades. Si je reste ici, je ne ferai que fainéantiser tout l'hiver ; ne vaut-il pas mieux que je m'occupe et que je cherche à gagner quelques sous ?

Devant tant d'insistance, Christophe finit par céder. Cinq minutes après Eloi arrivait chez le *Thoir* (1) des peigneurs, Antoine Bussod, qui avait déjà conduit plus de dix fois la bande des *Fardaï* du village.

— Eh bien, père Antoine, quand part-on ? demanda-t-il du seuil de la porte.

— Es-tu des nôtres ? L'oncle Christophe a donc fini par consentir ?

Eloi répondit en *bellau* qu'il avait la permission.

— Oh ! oh ! reprit le *Thoir,* tu n'as pas encore fait campagne et tu parles déjà la *bonne langue.* Tu feras, j'espère, un bon *fardaï.* Nous partons lundi

(1) Maître, chef.

à la pointe du jour; tiens-toi prêt, mon garçon.

Eloï revint joyeux chez son oncle et se mit aussitôt à préparer tout pour son départ. Une seule chose le tourmentait; comment annoncer sa résolution à Mariette? Il attendit presque jusqu'au dernier moment pour donner à la nouvelle le temps de lui arriver par voie indirecte. Mariette, on le pense bien, fut fort affligée, mais elle n'en laissa rien voir et ne chercha nullement à faire revenir son ami sur sa détermination. Cinq ou six jours après le départ de la troupe, la jeune fille reçut la lettre suivante :

Ma chère Mariette,

Enfin je peux t'écrire. Nous faisons halte à Salins pour ne pas voyager le dimanche; c'est une des choses que tu m'as le plus recommandées. Penses-tu un peu à moi? Moi, je pleure, je ris, je suis triste, je chante, je ne sais ni ce que je dis ni ce que je fais. Est-il bien vrai qu'il n'y a que quatre jours que je t'ai quittée! Ah! Mariette, je ne croyais pas qu'il était si difficile de te perdre, même seulement pour deux ou trois mois!

Nous sommes partis, comme tu sais, tout au point du jour. Quand je n'ai plus vu ta maison,

mon cœur a commencé à se serrer, à se serrer ; je n'y tenais plus. Le petit Hugues avait, lui aussi, le cœur bien gonflé par rapport à Judith Melin. Le *Thoir* s'en est aperçu et il s'est mis à chanter les *Trois Commères de Longchaumois,* mais à chanter à tue-tête et les autres ont chanté avec lui. Le petit Hugues et moi, nous avons fini par nous mettre aussi de la partie. Le tonnerre aurait grondé que c'est à peine si on l'aurait entendu.

Entre St-Claude et St-Laurent, voilà tout-à-coup que le *Thoir* se met à me dire en me tapant sur l'épaule : Regarde un peu ça, mon garçon ; une belle goutte d'eau, qu'en dis-tu?—Un lac, Mariette! c'était un lac et de près de deux lieues de tour, entends-tu bien ? Moi qui n'avais encore vu que la Valserine et les rivières de St-Claude, imagine si j'ouvrais de grands yeux. On dit que rien que dans le Jura il y en a une quinzaine qui sont tout aussi grands. Que le bon Dieu a donc fait de belles choses !

Nous avons mis deux jours pour arriver jusqu'à Champagnole. Jusques-là à droite, à gauche, sur notre tête, sous nos pieds, partout des sapins ; c'est à se croire encore chez nous, mais à partir de Champagnole, le pays a un tout autre air et il me semble aussi qu'il n'a pas la même odeur, surtout

quand on approche de Salins. Moi, vois-tu, je reconnaîtrais les Moussières les yeux bandés et il y a surtout une certaine petite maison où mon cœur me conduirait bien tout seul. Ah ! Mariette, encore une fois, comment ai-je pu te quitter, quand rien ne m'y forçait ? Il y a des moments où il ne tient à rien que je ne m'en retourne, mais j'ai peur que les camarades ne se moquent de moi et c'est la seule chose qui m'arrête.

Nous sommes arrivés hier soir à Salins. Figure-toi des montagnes aussi hautes que celles de Saint-Claude et au-dessus, tout au-dessus, deux forts perchés sur des pointes de rochers où on croirait qu'il n'y a pas seulement de la place pour un jeu de quilles ; il faut lever la tête pour les voir comme pour regarder un nid sur un sapin. Nons partons demain pour Besançon : on dit que tout le long du chemin il y a encore de bien belles choses à voir ; tu peux être sûre que je ne resterai pas longtemps demain matin à mettre mes guêtres. N'oublie pas de me donner des nouvelles du pays et embrasse bien pour moi ton père, ta mère, quoiqu'elle ne m'aime pas autant que je le voudrais, l'oncle Christophe et tous ceux qui te parleront de moi. Moi, je ne t'embrasse pas ; je te mange ; défends-toi, comme tu pourras. Adieu, ma bonne petite Mariette ; tu ne

sauras jamais combien tu me manques et je ne pourrai jamais te dire combien je t'aime.

Ton Eloi pour la vie.

Mariette éprouva en lisant cette lettre de véritables transports de joie, qu'elle ne chercha nullement à dissimuler et dès le lendemain elle adressa à son ami la réponse suivante :

« Mon bien cher Eloi,

» Merçi de ta bonne lettre. Elle m'a trouvée bien triste et m'a rendue bien heureuse. Je suis allée aussitôt dans le bois pour la lire tout à mon aise et je me suis assise au pied de ce sapin où tu m'as montré un jour, quand nous étions enfants, ce beau nid de ramiers, t'en souviens-tu ? Toute la journée je n'ai fait que sauter et courir dans le village ; je ne pouvais plus rester en place. J'ai embrassé pour toi, comme tu me le recommandes, mon père, ma mère, le parrain Christophe et tous ceux qui m'ont parlé de toi. J'étais si folle de bonheur que j'ai failli embrasser de ta part la mère de la conférence ; j'aurais fait là un beau coup ! — Oh ! oh ! disaient les gens en me voyant arriver, voilà Mariette bien gaie ; elle doit avoir reçu des nouvelles d'Eloi. — Eh oui,

Marguerite, oui, père Renobert, oui, Jean-François; j'en ai reçu et de bonnes, vous pouvez croire. — Et là dessus je les embrassais à la file, mais là de tout mon cœur et, ma foi, de gros baisers. Ah! c'est que j'avais bien besoin de ta lettre, va, mon cher Eloi. Depuis ton départ il n'y en a pas beaucoup qui m'avaient vue rire; mais enfin je l'ai, je l'ai lue et relue, je la sais déjà par cœur et tu m'y aimes.

» Tu sais l'écureuil que tu m'as donné ce printemps et combien j'y tiens; croirais-tu que j'ai été avant-hier au moment de lui donner la clef des champs? Il me semblait que cette pauvre petite bête devait avoir, elle aussi, une Mariette ou un Eloi et que c'était mal de les séparer. Je sais ce que c'est que l'absence maintenant; je ne croyais pas qu'elle faisait tant de mal. Je garderai Mimi jusqu'à ton retour pour qu'il me fasse encore davantage penser à toi, mais bien sûr, dès que tu seras revenu, je le lâche au milieu du bois et c'est alors qu'il fera bon le voir sauter sur les buissons et sur les arbres.

» La mercandière était hier chez nous. Elle m'a dit une chose qui m'a bien fait de la peine; c'est que votre état est tout-à-fait sujet aux maladies, parce que, même en plein hiver, vous laissez toutes les portes ouvertes à cause de la poussière du chanvre. Eloi, je t'en conjure, ne t'expose pas. Qu'est-

ce qui te soignerait, si tu venais à tomber malade? Bien sûr, je partirais tout de suite, mais arriverais-je à temps? Allons, voilà que j'ai des idées noires ; je m'étais bien promis cependant de ne t'écrire que de bonnes choses. Si tu savais combien j'ai été méchante avec cette pauvre Agathe ! Elle tombait de sommeil et je l'ai forcée à veiller jusqu'à passé minuit pour parler d'un certain Eloi que je n'aime pas du tout, mais pas du tout, parce qu'il a dit qu'il voulait me manger; mais si tu veux me manger, tu verras que je me défendrai bien. Voilà mère Justine qui me gronde de ce que je reste trop longtemps à t'écrire et elle dit que pendant ce temps-là l'ouvrage ne se fait pas. Adieu donc, mon cher Eloi ; tu trouveras peut-être que c'est bien mal à moi de dire ces choses-là, mais je t'aime de tout mon cœur et ma foi, je t'embrasse comme je t'aime.

» Ta MARIETTE pour la vie. »

Les lettres se succédèrent ainsi pendant près de trois mois, toutes plus tendres les unes que les autres. Qui donc a dit :

L'absence est à l'amour ce qu'est au feu le vent;
Elle éteint le petit, elle allume le grand.

La bande revint, selon la coutume des peigneurs, quelques jours avant Noël. Mariette avait bien souf-

fert de cette longue séparation, mais enfin elle venait de retrouver son Eloi et plus aimant que jamais; elle ne se sentait plus de bonheur. Pendant plus de trois mois encore et jusqu'à la reprise des travaux des champs, les deux amants se rencontrèrent chaque soir à la veillée chez les lapidaires et passèrent ensemble de longues et bien douces heures. Le jeune homme allait souvent aussi rendre visite à sa fiancée et il se conduisait dans la maison absolument comme s'il y eût déjà les droits d'un gendre, mais n'ayant pas encore satisfait à la conscription, il ne parlait pas d'époque pour leur mariage et de son côté Mariette ne le pressait nullement à cet égard. Contente d'aimer et d'être aimée, sûre de la loyauté de son ami, elle se trouvait parfaitement heureuse et on l'eût bien étonnée en lui disant qu'elle devait chercher à sortir de cette situation qui lui paraissait aussi innocente que pleine de douceur. L'état de fiançailles dure souvent plusieurs années chez nos villageois et personne ne s'en offusque.

Vint le mois de mai. La neige avait semblé cette année-là vouloir s'éterniser aux Moussières, mais tout-à-coup le vent du midi commença à souffler, suivi bientôt d'une pluie chaude, et en quelques heures le sol fut entièrement débarrassé. Les

oiseaux, qui attendaient avec impatience ce moment au fond des vallées reverdies depuis longtemps déjà, n'eurent que quelques coups d'ailes à donner pour gagner le plateau et de leur côté les fleurs toutes prêtes à s'ouvrir sous la neige qui leur avait servi de pelisse, s'épanouirent de toutes parts et toutes à la fois.

Parmi ces fleurs il en était une que Mariette aimait par dessus tout : la *gentiane printanière.* (1) Chaque printemps elle allait en chercher quelques tiges qu'elle transplantait dans son jardin afin de les avoir plus près d'elle. La *gentiane printanière* est petite et elle ne fait guère que ramper sur le sol, mais la fleur en est d'un bleu si beau, si pur, si virginal qu'on ne peut s'empêcher de l'aimer et de rêver du ciel en la regardant ; aucune fleur connue ne reproduit cet azur là.

Voilà notre jeune paysanne lancée, un sarcloir à la main, à travers le bois et les prés-bois. A peine sorties de leur long sommeil, les abeilles volaient lourdement, mais elles volaient par milliers et de tous côtés ; les écureuils s'ébattaient sur les sapins ou gambadaient sur le sol qui leur avait été si longtemps interdit. Moins sauvages encore à ce moment des amours, ramiers et gélinottes ne s'envolaient

(1) *Gentiana verna.*

que sous les pieds de la gentille villageoise en faisant reluire au soleil leur beau plumage éclatant. Mariette prenait largement sa part de toutes ces joies. Jeune, pure, aimant, aimée, est-il une meilleure disposition d'esprit et de cœur pour sentir toutes les délices du renouveau ? Elle continuait gaiement son chemin dans la forêt, quand elle aperçut à quelques pas d'elle une bande de *camps-volants* en quête de morilles. Pour éviter ces mauvaises gens, elle traversa une clairière, puis un bouquet de sapins et tout-à-coup elle se trouva face-à-face avec le curé des Moussières qui venait de visiter un malade dans un chalet du fond de la forêt.

— Ah ça, Mariette, fit le prêtre, tu t'égares, ma fille. Où vas-tu donc avec ce sarcloir ? Aurais-tu l'intention de sarcler toutes les fleurs du bois ? Tu aurais vraiment fort à faire. Regarde, elles se touchent toutes et il y a des places où je te défierais d'en mettre une de plus.

En parlant ainsi, l'abbé Jacquinot indiquait de son bâton un vaste espace de terrain où s'épanouissaient pêle-mêle le *bubolcode printanier* avec ses calices lilas en forme d'entonnoir, la camarine aux fleurs rougeâtres, les grelots blanc-rougeâtres de l'airelle, les grappes violettes de l'*Erine des Alpes,* sans compter les scilles, les pseudo-narcisses et

les pulmonaires dont chaque fleur réunit diverses nuances du purpurin et du bleu.

Mariette expliqua en peu de mots le but de sa promenade, puis elle voulut continuer son chemin, mais son interlocuteur ne la laissa pas partir si tôt.

— A propos, dit-il, à quand ce mariage, ma fille? J'ai bien le droit de te le demander, moi qui t'ai baptisée, si je m'en souviens bien; où en es-tu avec Eloi?

— Toujours au même point, monsieur le curé, répondit Mariette en rougissant et en baissant les yeux.

— Toujours au même point; j'aimerais mieux ne pas te voir toujours au même point. Je sais que tu es sage, Mariette et hier encore j'ai répondu de toi devant la marraine de la cloche et la mère de la conférence, mais il faut bien que je te le dise; je n'aime pas ces amours qui traînent tant en longueur et s'en vont d'almanach en almanach. Est-ce que six mois ne suffisent pas pour se connaître? Voilà plus de trois ans que ce garçon te parle et tu me dis que vous en êtes toujours au même point. Tu ne voudrais pas, je pense, donner le mauvais exemple et causer du scandale dans la paroisse. Réfléchis à ce que je viens de te dire, ma fille et si tu veux bien faire, tu

t'arrangeras de manière à ce que je vous marie d'ici à la Fête-Dieu.

Le curé s'éloigna en achevant ces mots sans se douter du trouble profond qu'il venait de jeter dans l'esprit de la jeune fille. Donner le mauvais exemple dans la paroisse. Elle, Mariette ! causer du scandale! Autant ses rapports avec Eloi lui avaient semblé jusques-là innocents , autant ils lui parurent coupables et elle se mit à pleurer à chaudes larmes. Elle pleura longtemps et elle avait encore le cœur tout gros, quand il lui sembla entendre vers le fond de la forêt la voix de la mercandière. Elle prêta l'oreille; c'était bien Agathe. La bonne femme cherchait les *camps-volants* dans le bois dans l'intention d'acheter leurs morilles et pour se faire entendre d'eux, elle chantait de toutes ses forces une vieille chanson du pays :

La belle au jardin d'amour
Est restée toute une semaine ;
Son père la cherche partout,
Et son amant en est en peine.

— Berger, berger, n'as-tu pas vu
Passer ici la beauté même ?
Son père la cherche partout ;
Moi, son amant, j'en suis en peine.

— La belle est au jardin d'amour
Au bord d'une claire fontaine,
Assise sous un pommier doux
Sur un tapis de marjolaine.

Un rosier fleurit tout autour,
Qui porte roses par centaines ;
Sur le rosier un rossignol
Qui chante et chante à perdre haleine.

Agathe s'arrêta à ce couplet pour crier après ses ânes qui s'arrêtaient trop à brouter, puis elle écouta si personne ne lui répondait. Personne ne répondant, elle reprit sa chanson :

— Berger, berger, dis-moi, sais-tu
Ce que lui dit la fontaine ?
— Elle lui dit : Bois de mon eau,
De tous les cœurs tu seras reine.

— Et le rosier, que lui dit-il,
Qui porte roses par centaines ?
— Cueille mes roses ; vive l'amour ;
Aimer est le bonheur suprême.

— Et le rossignol, que dit-il,
Qui chante et chante à perdre haleine ?
— Viens souvent au jardin d'amour
T'asseoir au bord de la fontaine.

Ton amant deviendra jaloux,
T'appellera-z'inhumaine,
T'aimera de plus en plus ;
L'amour s'accroît avec la peine.

— Berger, ton rossignol est fou,
Et ton rosier et ta fontaine ;
Est-il besoin d'être jaloux
Pour bien aimer une fois qu'on aime ?

— S'en va-t-au jardin d'amour
Arrache rosier, marjolaine
Au rossignol lui tord le cou,
Jusqu'au bord comble la fontaine,

Et c'est, dit-on, depuis ce jour
Que les belles sont inhumaines
Ne vont plus au jardin d'amour
Et sont toutes la sagesse même.

Tout en chantant ainsi, Agathe était arrivée près de Mariette. La jeune fille lui raconta, en recommençant malgré elle à pleurer, sa rencontre avec l'abbé Jacquinot et ce que le prêtre lui avait dit.

— Ne pleure donc pas comme cela, ma bonne petite, lui répondit Agathe; est-ce que les curés ne disent pas ces choses-là depuis que le monde est monde? Ils sont payés pour ça et autant en emporte le vent. Sais-tu ce que je lui aurais répondu à ta place? — Monsieur le curé, Jacob était un grand saint, un grand patriarche et il s'est même battu contre un ange, ce que les plus malins d'aujourd'hui n'oseraient pas. Tout ça ne l'a pas empêché de faire pendant sept ans sa cour à sa cousine avant de se marier avec elle, même que le marguillier de Viry dit qu'il a été bien attrapé, puisque, au lieu d'une femme, il s'est trouvé en avoir deux. — Voilà ce que je lui aurais répondu et aussi franchement que je

te le dis, mais voyons, parlons un peu de ton affaire. L'abbé Jacquinot veut que tu te maries, et d'un. — Tu veux aussi te marier, — et de deux. — Ton père est consentant.— et de trois.—Il n'y a que ta mère qui aimerait peut-être mieux Félicien Regad, parce qu'il est riche ; elle ne me l'a pas dit, mais ça se voit bien sans lunettes. Sois tranquille ; on lui fera entendre raison. Quant à Eloi, tu n'as qu'à lui dire la première fois que tu le verras : — Ah ça, mon garçon, est-ce pour Pâques ou pour la Trinité ? Promettre et tenir sont deux ; Jean avait promis à Jeanne et il s'est marié avec Jeanneton. Veux-tu ou ne veux-tu pas? Si tu ne veux pas, bonsoir ; si tu es d'avis, voilà l'almanach. Marque le jour avec ton ongle et qu'on fasse tout de suite publier les bans.

— Que me dites-vous là, mère Agathe? Jamais je ne tourmenterai Eloi pour cela. Il me trouvera toujours prête, quand cela lui fera plaisir et même bien contente, mais voilà tout. En attendant j'éviterai le plus que possible de le voir, puisque M. le curé estime que ce n'est pas bien et pour ne pas donner le mauvais exemple dans la paroisse.

Agathe n'entendit pas ces dernières paroles. Comme frappée d'une soudaine inspiration, elle était allée vers ses ânes et s'était mise à fouiller au fond du bât de *Ministre*. Elle revint bientôt en ap-

portant triomphalement un vilain petit volume à couverture jaune intilulé : *Magie blanche* ou la *Clef des cœurs.*

— Voici notre affaire, dit-elle. Regarde un peu ça, ma fille et tu m'en diras des nouvelles. *Moyens de se faire aimer,* nous n'avons pas besoin de ça. *Moyens de se faire épouser;* nous y voici. Il n'y en a pas moins de sept tous meilleurs les uns que les autres et ce farceur d'Eloi aura bonne chance, s'il nous échappe.

Mariette avait pris le livre et s'était mise à le feuilleter, mais quand elle vit le *Couteau à manche noir, Nébiros, Sargetunas, Rocofale* et tout ce monde boîteux, poilu, cornu et sentant le soufre, qu'évoque le *Tétragrammaton,* elle jeta le volume et dit qu'elle aimerait mieux renoncer à jamais à Eloi et à tous les garçons du pays que d'avoir recours à de pareils sortiléges.

— Tu as tort, ma petite, répondit, non sans dépit, la mercandière humiliée de voir ainsi déprécier sa marchandise ; tu ne sais pas ce que tu refuses. Tiens, pas plus loin qu'hier, j'en ai vendu trois à Septmoncel et à des filles de la conférence encore, mais n'en parlons plus ; je t'aime trop pour vouloir te contrarier. Une idée ! si tu allais à Notre-Dame-des-Ermites ! Il paraît qu'il n'y a que des protestants

tout autour de cet endroit-là et on raconte que la Sainte-Vierge y fait dix fois plus de miracles que partout ailleurs pour les faire endiabler.

— Vous n'y pensez pas, mère Agathe ; que j'aille à Notre-Dame-des-Ermites ! On dit qu'il faut des jours et des nuits. Est-ce que mes parents me le permettraient jamais ?

— Ce n'est pas si loin que tu veux bien le dire, mais supposons encore que tu n'y ailles pas toi-même, ce que le rateau ne fait pas, la fourche le fait. Ursule ira à ta place (1); elle connait le chemin, tu peux croire ; elle n'a fait que ça toute sa vie. Veux-tu que je lui parle demain ? Je la vois tous les jours à St-Claude. Pour faire avoir des bons numéros aux conscrits, elle n'a pas sa pareille, c'est moi qui te le dis, et quant aux malades abandonnés des médecins, à peine se met-elle en route qu'ils se trouvent déjà mieux. Elle ne prend que soixante francs pour le voyage, mais, bien entendu, sans compter les chapelets et les médailles qui se paient à part ; chacun y met l'argent qu'il veut. Allons, es-tu d'avis ? Mais d'abord as-tu assez d'argent ? Com-

(1) Ces pélerinages par procuration sont très fréquents non seulement en Franche-Comté, mais encore en Alsace et dans les parties catholiques de la Suisse.

bien y a-t-il dans ton *chevril* (1)? Je suppose bien que tu en as un ; tu serais la seule fille dans tout le pays.

— Je n'ai ni *chevril* ni même un seul sou vaillant, répondit Mariette moitié en souriant moitié en rougissant — pas même de quoi acheter un quarteron d'épingles. Le peu d'argent que j'ai de temps à autre, je le donne à mère Justine et c'est elle qui ensuite achète tout pour moi.

— Comment faire alors? si au moins je pouvais t'aider ! Mais je suis juste aussi riche que toi. Le printemps, tu sais, c'est la saison morte pour nous autres, pauvres marchandes de fruits. Veux-tu que je vende mes deux ânes? Il m'en coûtera bien un peu de me séparer de ces pauvres bêtes, surtout de Bébé, mais qu'est-ce que je ne ferais pas pour toi? Je me remettrai à travailler la terre comme du vivant de mon pauvre homme ; on n'en meurt pas et même dans ce temps-là je me portais mieux qu'aujourd'hui. Tu refuses, tu ne veux absolument pas? Il ne te reste alors qu'une chose à faire ; va à l'Ermitage de Saint-Roland. C'est tout près d'ici et en une petite journée tu peux aller et revenir.

(1) On appelle *chevril* et aussi *loup* la bourse noire que se font à l'insu de leurs parents certaines jeunes villageoises pour subvenir aux frais de leur toilette.

Tu me diras que saint Roland n'a pas autant de crédit auprès du bon Dieu que la Sainte-Vierge, mais ne voilà-t-il pas une belle affaire que de marier deux jeunesses qui s'aiment? Il n'y a pas besoin d'être si malin. Justement vous avez une de vos vaches qui est malade; tu diras à ta mère que tu vas demander sa guérison. Tu arrives; tu commences par boire de l'eau de la source qui est tout près de la chapelle; tu débites ensuite neuf *pater* et neuf *ave,* et quand tu as fini, tu dis au saint : Grand saint, qui êtes dans le Paradis avec les anges et tout près du bon Dieu, je n'ai pas besoin de vous dire, puisque vous savez tout, que j'aime ce brave garçon, mais il me laisse sécher sur pied au lieu de venir me demander et voilà plus de deux ans que ça dure. Faites donc, ô grand Saint, qu'il se décide bientôt et le plus tôt sera le meilleur. — Ce n'est pas plus difficile que ça. Si tu joins bien tes petites mains en faisant ta prière, ton affaire est sûre et tu pourras tout en rentrant commander la noce à l'auberge sans enseigne. Je m'invite, tu entends bien; il ferait bon voir que tu te maries et que la vieille mercandière ne soit pas de la noce.

L'oratoire si chaleureusement recommandé par Agathe à sa jeune amie est situé dans la jolie vallée qu'arrose la sémillante rivière de la Valse-

rine. Tout près de la chapelle est une source d'une fraîcheur délicieuse et qui passe pour guérir diverses maladies, surtout celles des yeux (1). Mariette accepta sans difficulté la proposition de la mercandière et dès le lendemain matin elle se mit en route. Le temps était superbe ; la vallée étincelait de fleurs. Myosotis bleus et myosotis blancs mariaient leurs touffes virginales au bord de la rivière et des mille filets d'eau qui descendent à cette saison de la montagne ; les boutons d'argent des renoncules aquatiques rivalisaient d'éclat avec les splendides corolles des populages plus brillants que l'or. Ces fleurs des prés humides étaient entièrement nouvelles pour Mariette qui ne pouvait se lasser de les admirer. Arrivée à l'oratoire, elle déposa devant la grille un bouquet qu'elle avait cueilli chemin faisant, but, après s'être signée, de l'eau sainte et commença sa prière. En bonne et pieuse fille, elle pria d'abord pour ses parents, puis selon

(1) A Dieu ne plaise que je cherche à froisser ici aucune susceptibilité religieuse, mais tout porte à croire que ce saint Roland, qui fait pleuvoir à sa volonté, et dont l'époque d'existence est parfaitement inconnue, n'est autre chose qu'une transformation chrétienne du *génie* païen de la fontaine, comme il y en a tant d'exemples reconnus par M. l'abbé Cochet lui-même. Aux *Aliscamps* d'Arles, lieu essentiellement païen, un suintement d'eau dédié au même saint Roland passe aussi pour guérir les maux des yeux.

la promesse qu'elle leur avait faite, pour leur vache malade et elle arriva enfin à l'objet réel de son pélerinage. Elle pria longtemps et avec ferveur, doublant et triplant le nombre des *pater* et des *ave* qu'Agathe lui avait recommandé de dire, puis le cœur tout soulagé, elle reprit le chemin des Moussières, où elle arriva à la nuit tombante. Sa mère l'attendait devant la porte de leur maison.

— Bonne nouvelle, bonne nouvelle ! cria Justine du plus loin qu'elle aperçut sa fille. Une demande en mariage !

Etonnée, ravie, toute rougissante, toute hors d'elle-même, Mariette se précipita dans les bras de sa mère. Il y avait quelques heures seulement qu'elle avait adressé sa prière au saint et cette prière était déjà exaucée ! Elle voulut parler, demander plus de détails à mère Justine, mais son émotion lui ôta entièrement la voix.

— Dieu soit loué ! reprit la mère ; il y a assez longtemps que j'attendais ça, mais je n'avais pas voulu t'en parler, tant que la chose n'était pas faite. Enfin ils sont venus ; ils sont venus cette après-midi. Ce jeune homme t'aime comme la prunelle de ses yeux ; c'était sa mère qui ne voulait pas se décider.

— Sa mère ? fit Mariette persuadée que Justine

s'était trompée ; vous voulez dire sans doute le parrain Christophe, n'est-il pas vrai, chère maman?

— Qu'est-ce qui te parle de Christophe? Je te parle, moi, de Célestine Regad, la mère de Félicien Regad et je te dis que cette après-midi, juste au moment où je finissais de traire les vaches, elle est venue chez nous avec son garçon pour te demander en mariage. Il me semble que je dis bien ce que je dis et que je ne mets pas le lard à côté de la marmite.

Ces mots furent pour Mariette un coup de foudre; elle eut besoin de s'appuyer contre le mur pour ne pas tomber. Sa mère lui laissa juste le temps de se remettre un peu de son trouble et reprenant presque aussitôt la parole : — Conviens que tu n'es pas raisonnable, lui dit-elle; quelles raisons peux-tu avoir de refuser Félicien? Tu peux compter que cela lui fera de la peine, à ce pauvre garçon et ce n'est pas moi qui me chargerai de lui porter la réponse. Réfléchis un peu, Mariette; il est encore temps.

— C'est tout réfléchi, mère. Vous savez bien que j'ai donné ma parole à Eloi et que je ne suis pas fille à y manquer. Qu'est-ce que diraient les gens du village? Et père Antoine qui aime tant ce jeune homme et qui voudrait déjà le voir chez nous, croyez-vous qu'il serait bien content? Qu'avez-vous

à reprocher à Eloi? Il n'y a pas un garçon plus rangé ni plus travailleur dans toute la paroisse.

— Je ne te dis pas le contraire, mais est-ce que Félicien ne le vaut pas sous tous les rapports? Voilà Henriette Monnier qui aura plus de cinquante journaux de terre; elle ne serait pas fâchée cependant de se laisser acheter par lui son livre de messe; il sera si riche! Quarante vaches et des prés à perte de vue! Veux-tu que je te dise une chose? J'ai presque honte de te voir si mal habillée le dimanche et pas plus loin que dimanche dernier, Catherine Lavaux me disait encore: quel dommage que ta Mariette n'ait pas de plus beaux habits! Elle éclipserait toutes les filles du village. — Avec Félicien tu auras des fichus, des robes de soie, des chaînes d'or, des colliers; une vraie princesse, quoi! Et cette noce! Les Regad sont décidés à inviter tout le pays et le jeune homme a même dit qu'on ne boirait ce jour-là que du vin de Salins. Est-ce Eloi qui pourrait jamais payer tout ça? Ce n'est pas pour en dire du mal, mais il est comme les escargots; il porte tout ce qu'il a sur son dos.

— Mère, vous allez trop loin. Eloi n'est pas riche, c'est vrai, mais est-ce que nous-mêmes nous sommes cousus d'or? Il a tout comme nous ses bras et de la bonne volonté et s'il faut tout vous dire, je serais bien

fâchée de le savoir plus riche, parce qu'il me reprocherait peut-être un jour de ne lui avoir rien apporté. Si Catherine Lavaux vous parle encore de ces choses-là, dites-lui que je ne tiens pas plus aux chaînes d'or qu'aux robes de soie et que je ne chercherai jamais à éclipser personne, surtout les filles du village qui sont toutes mes amies et qui presque toutes valent mieux que moi.

Justine, on le sait, estimait la richesse par dessus tout. Le mépris que venait d'en faire sa fille, la scandalisa au-delà de toute expression.

— Allons, dit-elle d'un ton plein d'aigreur, je vois bien qu'il n'y a pas moyen de te faire entendre raison. Tu veux traîner la misère toute la vie, quand tu n'aurais qu'un mot à dire pour être la première du village. Soit; au moins tu ne viendras pas me faire des reproches plus tard. Mais j'y pense; t'a-t-il au moins demandée en mariage, cet Eloi, ce fameux Eloi? Je n'en ai jamais entendu souffler mot. Il dit qu'il t'aime; un bel instrument que la langue! On lui fait jouer tous les airs qu'on veut; à la fin tout ça m'impatiente. J'irai le trouver et je lui dirai de marquer le jour ou bien ma foi, bonsoir, putois, la poule est rentrée au poulailler. Tiens, ton père n'est pas encore là pour souper et j'ai fini mon ouvrage; j'y vais de ce pas. Il faut que j'en ai le cœur net.

Elle voulut partir, mais Mariette se jeta devant elle et chercha à l'arrêter.

— Mère, lui dit-elle d'un ton suppliant, je vous en conjure, n'allez pas trouver Eloi. Voulez-vous que je ne lui parle plus jusqu'à notre mariage, que je ne le voie plus du tout? Je suis prête à obéir, mais au nom du ciel, n'allez pas chez lui. Vous ne m'écoutez pas, vous le voulez à toute force; eh bien, je vous déclare que si vous faites ce que vous avez dit, je n'épouserai ni Eloi ni Félicien ni personne. Dès demain je vais à Saint-Claude et j'entre chez les *Petites sœurs des Pauvres* pour le reste de mes jours.

La jeune paysanne avait dit ces dernières paroles d'un ton si résolu que sa mère s'arrêta court; l'arrivée du père Antoine acheva de mettre fin à la dispute. Sous prétexte de fatigue, Mariette refusa de souper et elle se retira dans sa chambre où elle passa une nuit bien triste, bien agitée. D'amers scrupules s'étaient élevés presque aussitôt dans son esprit. Elle se reprocha d'avoir manqué de respect à sa mère, puis elle pensa à Eloi et le vit à jamais perdu pour elle, puis encore les paroles du curé lui revinrent à la mémoire et ses rapports avec le jeune villageois lui semblèrent plus coupables encore que par le passé et tout pleins de scandales. Il

en est de la conscience des femmes comme de leurs habits. Qu'importe une souillure de plus à la robe qui a déjà été traînée dans le ruisseau? Mais sur l'étoffe immaculée et encore toute blanche, sur l'âme jusque-là pure et virginale, toute tache se voit, même la plus légère et il suffit souvent de la simple peur d'une tache pour ôter le sommeil et faire monter le rouge au front. Voyant sa mère encore irritée le lendemain, Mariette n'osa pas lui parler la première et elle passa toute la journée à pleurer. Le dimanche suivant, il lui sembla pendant la messe que tout le monde avait les yeux fixés sur elle et l'office à peine fini, elle sortit, contre son habitude, une des premières dans la crainte de questions indiscrètes et de regards accusateurs. Eloi étant venu la voir ce jour-là, elle le reçut aussi froidement qu'elle put et saisit le premier prétexte qui se présenta pour mettre fin à l'entrevue.

Quinze jours se passèrent de la sorte, quinze jours de souffrances d'autant plus pénibles pour la pauvre villageoise qu'en l'absence d'Agathe, elle n'avait personne à qui les confier. Un matin Justine, ne voyant pas descendre sa fille, alla à sa chambre, trouva le lit tout en désordre et la pauvre Mariette étendue pâle, sans connaissance, sur le plancher. Tout ce que la fermière avait encore de sentiments maternels

se réveilla subitement à cette vue et fit explosion.
— Ma fille ! ma pauvre fille ! ma fille est morte ! s'écria-t-elle d'une voix déchirante. La nouvelle se répandit bientôt dans le village ; le petit Hugues courut à Saint-Claude chercher un médecin. Avertie par lui, la mercandière monta aussitôt aux Moussières et rendant à son amie soins pour soins, elle ne quitta plus dès lors son chevet.

Eloi était accouru un des premiers à la ferme. Il y était arrivé tout éperdu, tout hors d'haleine, demandant à voir son amie, à la voir encore une fois, à lui parler encore une fois, mais il rencontra dans l'escalier Justine qui, furieuse, lui barra le passage en l'accusant d'être cause de tout ce qui était arrivé et en l'accablant de malédictions. Le pauvre garçon sortit le cœur brisé, la tête basse, sans avoir osé prononcer un mot pour chercher à se justifier et il alla se mettre aux aguets dans le voisinage. Pas une personne ne sortit de la maison, ni ce jour-là ni les jours suivants, sans qu'il la questionnât de la manière la plus pressante sur l'état de la malade, fou de joie quand les nouvelles étaient bonnes et dans le cas contraire, tout désespéré et pleurant comme un enfant. Il passa plusieurs nuits de suite sous la fenêtre même de son amie, l'oreille tendue, attentif aux moindres bruits, épiant avec anxiété les plus

légers indices. La mercandière venait de temps en temps lui dire ce qui se passait. Certaine nuit, comme elle descendait dans cette intention, Eloi se précipita vers elle et lui prenant les deux mains : Agathe, lui dit-il avec des larmes dans la voix, veux-tu être bonne pour moi? mère Justine dort dans sa chambre, je le sais; laisse-moi monter vers Mariette.

— Impossible, mon pauvre Eloi, répondit la marchande ambulante. Elle dort, c'est vrai, mais d'un instant à l'autre elle peut se réveiller et où en serions-nous? Elle ferait un beau tapage. Tu sais bien que le médecin a dit que la moindre émotion pourrait tuer cette pauvre petite? Prends patience, mon garçon; le bon Dieu aura pitié de nous et il nous la conservera.

— Encore une fois, Agathe, laisse-moi monter. Je ne ferai pas de bruit, je ne lui parlerai même pas, si tu l'exiges; je ne resterai qu'un instant, mais il faut que je la voie, il le faut absolument.. Tu ne sais donc pas combien je l'aime! Elle m'a bien aimé aussi, va, ma bonne Agathe, mais depuis quelque temps elle n'était plus la même pour moi et elle cherchait à m'éviter. Je lui aurai fait de la peine sans le vouloir, mais je lui demanderai pardon, je me jetterai à ses genoux et elle me pardonnera, j'en suis sûr; elle a si bon cœur et je serais si malheureux! Tu verras qu'elle sera contente de me voir et que cela lui fera

du bien. Au nom du ciel, Agathe, laisse-moi monter! Tu secoues la tête; veux-tu donc que j'y aille malgré toi, que je renverse tout, que j'entre par force! Je t'en prie, ne me pousse pas à bout; je sens que je deviens fou, que je n'ai plus ma tête à moi. Tu me refuses, tu es sans pitié; allons, vieille *camp-volant,* vieille sorcière, ôte-toi de mon chemin, ôte-toi, laisse-moi passer...

— Et tu oses dire que tu l'aimes! s'écria Agathe furieuse à son tour. Va donc, assassin, va achever de la tuer, cette pauvre enfant!

Eloi s'arrêta court, comme si ces paroles l'eussent cloué à sa place. Immobile, les yeux hagards et comme privé de sentiment, il faisait vraiment peine à voir. Le pauvre garçon ne recouvra la parole que pour demander pardon à la mercandière de cette scène insensée et Agathe lui promit, pour achever de l'apaiser, de l'introduire auprès de Mariette, dès que la chose pourrait se faire sans trop d'inconvénients.

L'abbé Jacquinot visitait tous les jours et même plusieurs fois par jour, sa jeune paroissienne et il lui parlait longuement du bon Dieu, de la Sainte-Vierge et du bonheur sans fin qui l'attendait dans la compagnie des anges, si Dieu l'appelait à lui. Mariette l'écoutait sans trouble; elle avait demandé,

les larmes aux yeux, pardon à sa mère et sa mère lui avait pardonné ; Dieu lui avait pardonné aussi par la bouche du prêtre. En paix dès lors avec tout le monde et avec sa propre conscience, elle envisageait avec calme sa position et la crainte de voir de nouveau, dans le cas où elle viendrait à guérir, son affection contrariée par sa mère, lui faisait même souhaiter la mort bien plus que la craindre.

—Ecoute, Mariette, lui dit le curé dans une de ses visites ; j'espère bien que tu te rétabliras et que tu nous seras conservée, mais s'il plaît à Dieu qu'il en soit autrement, il faut que tu te tiennes toute prête à paraître devant lui. Tu as reçu la Sainte-Eucharistie, mais ce n'est pas encore assez pour une fille vraiment chrétienne. Veux-tu combler de joie les saints et les anges du paradis ? Tourne exclusivement tes pensées vers le divin Rédempteur en bannissant de ton âme tout souvenir des choses mondaines et toute préoccupation terrestre. Voyons, ma fille, veux-tu me promettre de ne plus penser à ce jeune homme et de faire au bon Dieu le sacrifice de ton amour pour lui ?

Mariette hésita un instant avant de répondre. — Pardonnez-moi, monsieur le curé, dit-elle enfin d'une voix bien faible et en baissant les yeux, je

voudrais pouvoir vous obéir, mais ce que vous me demandez est trop au-dessus de mes forces. Je sais que je vais paraître bientôt devant le bon Dieu, mais que voulez-vous, monsieur le curé ? J'aime Eloi et je l'aimerai jusqu'à mon dernier soupir.

L'abbé Jacquinot ne se tint pas pour battu, mais il eut beau renouveler ses instances, il n'obtint pas d'autre réponse. Après son départ, Mariette raconta la chose à la mercandière, non sans s'interrompre plusieurs fois pour reprendre haleine. Agathe crut le moment favorable pour lui proposer une entrevue avec son ami.

— Merci, ma bonne Agathe, répondit Mariette d'une voix de plus en plus éteinte. Il suffit que cela déplaise à ma mère ; je ne lui ai déjà que trop désobéi.

Ce furent ses dernières paroles. Comme elle cherchait à ôter sa bague pour qu'Agathe la remît à Eloi, une crise la prit et l'amour, la piété filiale et le devoir comptèrent une martyre de plus. Tout le village assista avec une profonde douleur à son enterrement et quelques jours après, à celui d'Eloi dont la santé, quoique des plus robustes, n'avait pu résister à une pareille secousse.

Si vous allez aux Moussières (et le pays, soyez-en sûr, vaut bien le voyage), les paysans vous ra-

conteront cette histoire encore toute récente et qui, à défaut d'autres mérites, a du moins celui d'être vraie jusque dans ses moindres détails. Pour ma part, je la tiens de la mercandière qui ne se lasse pas de la raconter et ne la raconte jamais qu'avec des larmes dans les yeux.

LE VIGNERON JEAN-DENIS

Un jour que je venais de cueillir au bord du bois quelques daphnés précoces, un homme déboucha devant moi d'un hallier : — Oh ! oh ! dit-il en apercevant mes fleurs ; déjà du *bois-gentil !* Défiez-vous-en ; il vous portera malheur.

Je levai les yeux vers celui qui me parlait ainsi ; c'était un homme d'une soixantaine d'années, petit, maigre, à l'œil encore vif, à la physionomie franche et cordiale. Il avait la veste et le pantalon de *bage* (1) et tenait une serpette à la main.

(1) La *bage* et le *droguet* sont des étoffes grossières dont s'habillent les vignerons du Jura.

— Comment cela? lui dis-je. Ce bois-gentil me portera malheur ?

— Oui, oui, me répondit-il, si vous voulez me croire, vous le jeterez ; autrement les yeux vous cuiront.

Je le priai encore de s'expliquer. Au lieu de me répondre, il alla à un autre hallier et se mit à y donner de droite et de gauche de grands coups de serpette. Je vis alors qu'il échenillait. — Holà, brave homme, lui criai-je, auriez-vous par hasard entrepris d'écheniller tout le bois? Vous auriez vraiment fort à faire. — Mais déjà il avait disparu dans le buisson et ne m'entendait plus.

De retour à la ville, je m'informai s'il n'y avait pas contre le bois-gentil quelque superstition locale; mais je ne pus rien découvrir. — Et qui vous a dit cela? me demanda une des personnes à qui je m'étais adressé. — Je fis aussi exactement que possible le signalement de mon homme à la veste de *bage*. — Et vous l'avez rencontré dans le bois? ajouta-t-on. — Dans le bois même ; il échenillait. — Alors ce ne peut être que le père Jean-Denis ; c'est sa manie d'écheniller. — Le père Jean-Denis! me dis-je. Je l'ai connu étant enfant. Oui, je me le rappelle ; nous l'appelions l'*homme des bois* ; il avait toujours des noisettes ou quelque autre chose à

nous donner. J'ai bien du regret de ne l'avoir pas reconnu plus tôt.

A quelques mois de là, le bruit se répandit un jour dans Salins qu'un habile prédicateur devait se faire entendre à je ne sais plus quelle neuvaine. C'était un prêtre du pays, mais qui occupait une cure dans un diocèse lointain ; il n'était pas venu dans sa ville natale depuis fort longtemps. J'allai à la neuvaine ; l'église était remplie à ne pas y loger en plus un enfant sur les genoux de sa mère. Dès les premières paroles du prédicateur, j'entendis un cri à quelques pas de moi, et au même moment une lourde masse tomba sur la dalle. C'était un homme qui venait de s'évanouir ; on l'emporta. Le premier trouble passé, le prédicateur continua son sermon : je n'ai pas souvenir d'en avoir entendu qui m'ait plus vivement ému.

Au sortir de l'église, on ne s'entretenait de tous côtés que de l'accident survenu. — Ce pauvre Jean-Denis ! disait un homme à cheveux déjà blancs. Ce sont ses idées qui le reprennent, je le parierais. — Jamais malade n'excita un intérêt plus vif. Quelqu'un prit la parole : — Tranquillisez-vous, ce n'est rien ; je viens de chez lui, il n'a fallu qu'un peu d'éther. Il ira demain à la vigne. — Ah ! tant mieux ! répondit la foule tout d'une voix. — Jean-Denis, me

dis-je, toujours Jean-Denis. Il y a une histoire là-dessous ; il faut que je la sache et dès demain.

Le lendemain j'allai aux informations, mais sans beaucoup de succès. Les jeunes ne savaient rien, les vieux avaient oublié. Tout ce que je pus apprendre, c'est que Jean-Denis avait éprouvé dans sa jeunesse une étrange et terrible passion, ce qui, au lieu de satisfaire ma curiosité, ne fit que l'exciter davantage. J'avais encore une autre raison de désirer faire la connaissance de Jean-Denis. Je savais qu'il parlait cette bonne vieille langue d'autrefois dont quelque précieux dicton disparaît tous les jours avec quelque bonne vieille coutume, sans qu'on puisse dire qui y perd le plus, de l'art ou des mœurs. Pas un vigneron ne citait un de ces naïfs adages populaires que nous aimons tant à entendre sans ajouter « comme dit le père Jean-Denis. » *Comme dit le père Jean-Denis* était le passeport obligé et comme la béquille de tout vieux mot qui, malgré son grand âge, prétendait à circuler encore.

Je continuais à rencontrer Jean-Denis de temps en temps dans le bois, mais dès que je voulais le questionner sur sa vie, il faisait la moue et me tournait le dos. Un jour je fis avec quelques amis une partie de plaisir dans le bois. Je flânais, le fusil sur l'épaule, en attendant le dîner sur l'herbe, quand

tout-à-coup j'entendis, à quelques pas de moi, deux voix qu'il me sembla reconnaître. Je m'approchai et aperçus le père Jean-Denis en discussion vive avec le garde Grappinet. Le vieux vigneron, qui était passionné oiseleur, avait *tendu* une source, et Grappinet, le plus farouche de tous les forestiers, menaçait de déclarer procès-verbal au pauvre oiseleur. J'arrivai à temps pour décider le garde, que je connaissais depuis longtemps, à fermer les yeux sur ce mince délit; Jean-Denis me serra chaleureusement la main. — Bon, me dis-je, il n'a plus rien à me refuser; pour le coup je tiens mon histoire. — Par malheur, en ce moment même, je fus rejoint par mes compagnons de chasse, et mon histoire me glissa encore entre les doigts.

Vinrent les vendanges. Un soir, comme j'étais à la vigne, une averse soudaine dispersa tous les vendangeurs sans qu'on eût même le temps d'achever l'*ordon* (1); je me réfugiai dans une de ces cabanes de pierre qui servent d'abri aux vignerons pendant les orages d'été. A peine étais-je là depuis quelques minutes, et le temps commençait à me

(1) L'*ordon* est la portion d'une vigne que *coupent* les vendangeurs en allant droit devant eux d'une des *rives* de la propriété à la *rive* opposée, à laquelle arrivés, ils se retournent et recommencent un autre *ordon*. Ce mot vient d'*ordo* et signifie la ligne des vendangeurs.

paraître singulièrement long, quand arriva tout mouillé, tout essoufflé, le père Jean-Denis. Je ne l'avais pas revu depuis son aventure du bois. Il me remercia dans les termes les plus expressifs, et finit par me dire que s'il pouvait m'être de quelque utilité, il était à moi, bras, cœur et tête.

— Parbleu, lui dis-je, père Jean-Denis, racontez-moi votre histoire ; c'est moi qui vous devrai du retour.

Le bon vigneron fit sa moue habituelle. Il était facile de deviner qu'il eût mieux aimé me voir lui demander toute autre chose, fût-ce deux ou trois douzaines de ces beaux églantiers dont il avait le privilége de doter nos jardins.

— Voilà bien comme vous êtes, vous autres, vieilles gens ! lui dis-je en affectant un air fâché. Que diriez-vous de l'homme qui, ayant manqué de tomber dans un précipice, ne crierait pas à ceux qui viendraient derrière lui : Prenez garde ! il y a là un précipice ? Que c'est un égoïste, un homme sans cœur, n'est-ce pas ? Et vous, que faites-vous donc ? Les mêmes erreurs ne se recommenceront-elles pas éternellement, si les anciens gardent pour eux leur expérience et tiennent la lumière sous le boisseau ?

J'avais touché le bon endroit. Jean-Denis ne

m'opposa plus qu'une insignifiante résistance. — Au moins, me dit-il, ce que je vous raconterai, vous me promettez de ne le répéter, moi vivant, à personne au monde ?

Je promis, ce qui me coûta peu, et, chose moins facile, j'ai tenu ma parole. Aujourd'hui je suis délié de mon engagement ; Jean-Denis est mort il y a quelques mois. Malgré le beau temps et la presse du travail, pas un vigneron ne manqua à son enterrement, mais on y comptait au moins autant d'habits noirs que de vestes. Toutes les classes de la population avaient voulu rendre un dernier hommage à cette vie si pure et si strictement honnête. C'est que Jean-Denis était le dernier représentant de cette vieille race de vignerons d'autrefois, braves et dignes gens qu'on trouvait au confessionnal plus souvent qu'au cabaret, qui savaient plus de psaumes que de chansons à boire, et dont telle était la simplicité que l'habit de noces du grand-père servait encore au petit-fils.

On connaît maintenant Jean-Denis. Laissons-le raconter lui-même son histoire.

— Je venais d'avoir dix-huit ans ; je travaillais depuis longtemps à la vigne. Il arriva un jour que ma mère rêva de raisin blanc ; une heure après,

mon père cassa le seul miroir qu'il y eût chez nous. C'était bien mauvais signe ; nous fûmes inquiets pendant quelques jours, puis on n'y pensa plus. Mais voilà qu'un soir ma mère ne mange rien à souper. — Qu'as-tu femme? lui dit mon père, tu ne manges pas ? — Oh ! répondit-elle, si tous ceux à qui on porte le bon Dieu n'avaient pas plus de mal que moi, la Jeannette Coulon ne gagnerait pas grand'chose avec ses cierges d'enterrement.

Le jour suivant, elle alla *essarmenter* (1) ; le soir, elle ne mangea encore rien, elle était jaune comme un muscat. — Mais, femme, lui dit encore mon père, tu es malade, tu devrais te coucher. — J'aurai eu chaud et froid en lavant l'autre jour la lessive chez Mme de Grailly ; ce ne sera rien. — Elle se décida cependant à aller se coucher. Le lendemain, elle voulut se lever encore pour aller en journée ; mais plus de jambes, de la fièvre, un point de côté. Huit jours après, la croix entrait chez nous : c'était un vendredi. — Le cimetière a encore faim, me dis-je ; pourvu que le malheur tombe cette fois-ci sur moi, et que mon père soit épargné !

Un an après, mon père tomba à son tour malade,

(1) Ramasser le bois qui a été abattu lors de la taille de la vigne ; cette opération est presque toujours faite par des femmes.

et je le perdis également. Je restai un grand mois tout foudroyé ; on m'aurait enterré avec eux que je n'aurais pas été plus mort.

De toute ma famille, il ne me restait qu'une vieille tante. La pauvre femme fit tout ce qu'elle put pour me venir en aide, mais elle avait cinq enfants, dont deux pas plus grands que cet échalas, et les aînées étaient des filles, une blanchisseuse, une couturière, et une qui était encore en apprentissage. On ne mangeait pas chez eux du pain blanc tous les jours. J'avais des bras et du cœur à la besogne. — Allons, me dis-je, mon garçon, que ferais-tu si tu étais seul au monde ? Te laisserais-tu mourir de faim ? Non. Eh bien ! fais comme si tu étais tout seul et gagne ta vie. — J'annonçai à mes voisins que j'avais l'intention de continuer les vignes que faisait mon père, — cinquante *ouvrées* (1), ni plus ni moins. — On crut que je plaisantais. — Il ne pourra pas, dirent-ils, il est trop chétif. — Moi, je sentais que je pourrais. — Je me lèverai plus matin, je me coucherai plus tard. J'allai trouver mon maître et je m'arrangeai avec lui. Je fus un peu en retard pour *fossurer* (2); pour le *second coup,* je finis un des premiers. La récolte fut passable : je fis pour

(1) L'*ouvrée* vaut à Salins trois ares.
(2) Le *fossurage* est la première façon donnée à la vigne.

ma part près de soixante *quaris* (1), et je vendis tout *à la cuve* (2).

L'hiver qui suivit fut rude ; il tomba des montagnes de neige. J'avais vendu ma vendange, je n'eus point d'eau-de-vie à faire. Mes échalas faits, les *entonnaisons* (3) de mon maître finies, les bras me tombèrent tout de leur long. Allez donc *porter terre* (4) par un pied de neige ! La soirée se passait encore assez bien. J'allais à la veillée chez ma tante ; les femmes filaient ou cousaient ; ma tante racontait les histoires des anciens. Quelquefois je faisais la lecture, ou bien c'était une de mes cousines. Nous étions souvent jusqu'à douze ou quinze. Parmi les amies de mes cousines, il y en avait une qu'on appelait Suzette Guyot. C'était une bonne grosse réjouie toujours en train de rire ; on ne s'ennuyait pas avec elle. Les soirées passaient donc assez vite ; mais les matinées ! mais les après-midi ! qu'elles étaient longues, mon Dieu ! Des douze heures de suite à regarder la neige tomber ! Mes camarades me proposaient d'aller au café avec eux : je refusais

(1) Le *quari* vaut soixante-quinze litres.

(2) *Vendre à la cuve*, c'est-à-dire vendre à la vigne au moment de la récolte.

(3) *Entonnaison*, décuvage,

(4) *Porter terre*, porter de la terre nouvelle au pied des ceps. L'endroit d'où cette terre a été extraite se nomme *fosse*. C'est là que l'on repique les provins.

net, mon père n'y avait jamais mis les pieds. Et puis aller boire de la bière, moi vigneron! Le vin, ça nous connaît, c'est notre ami, presque notre enfant. C'est chaud, c'est riant, c'est du soleil, et nous lui ferions infidélité pour cette mauvaise bière, fade et maussade comme l'eau de réglisse des enfants! Moi, j'aimerais mieux ne boire que de la piquette toute ma vie. Je restais donc à la maison plutôt que d'aller courir les cafés; mais souvent le noir m'y gagnait l'âme: je pensais à mes pauvres parents morts, au vide dans lequel ils m'avaient laissé, et des larmes me venaient aux yeux. Je passais alors ma veste, et j'allais causer avec les anciens.

Enfin les alouettes revinrent; on reprit la hotte. La première fois que je retournai à la vigne, je ne me sentais plus de joie le long du chemin. Les bons coups de *bigot* (1) que je donnai ce jour-là! La terre était douce comme beurre, l'outil y entrait jusqu'au manche. Ma tristesse disparut bien vite. La fleur de la vigne fut encore belle cette année-là. Je suis venu au monde vigneron et je mourrai vigneron; l'aurais-je pu quand j'étais plus jeune, jamais je n'aurais quitté la veste de *bage*

(1) *Bigot*, pioche à deux dents. La houe du vigneron se nomme *fossou*.

pour la blouse du fermier. Les rats dans leur trou et les lézards sur les murs ! Et cependant le cultivateur a des jouissances bien plus variées que les nôtres : ses prés, ses bois, ses moutons qui bêlent, ses vaches qui beuglent. Le vigneron, lui, n'a que sa vigne ; mais quand les pêchers fleurissent, ou bien que la vigne ouvre ses petites fleurs de réséda, cela vaut tous les prés, tous les troupeaux du monde. Une chaude senteur vous enivre ; on compte les petits raisins, on les caresse de l'œil, on tremble pour eux à cause de la grêle, on leur parle comme à ses enfants. Il faut être vigneron pour sentir cela ; encore en connais-je qui, dans la fleur du raisin, ne voient que tant de *vin clair,* tant de *pressurage,* tant d'eau-de-vie. Ceux-là, je les plains ; ils ne méritent pas de cultiver la vigne ; ce ne sont que des outils, comme leurs *fossous* et leurs pressoirs.

Mon père aimait beaucoup le bois. A peine commençais-je à marcher qu'il m'y menait le dimanche. J'en pris de bonne heure le goût. Le bois, voyez-vous, ce n'est que là qu'on respire. Je ne suis plus jeune ; eh bien ! quand je peux m'échapper un instant pour y aller, je rajeunis de trente ans, je pèse cinquante livres de moins, mes pieds ne touchent pas la terre. Il me semble que je grimperais encore

sur les arbres comme autrefois, quand je dénichais les oiseaux. Après la mort de mon père, je ne laissais jamais passer un dimanche ou un jour de fête sans y aller. Je partais après la première messe basse ou bien de grand matin. Dans ce dernier cas, j'allais entendre l'office dans quelque village. Suivant la saison, je récoltais de l'écorce de houx pour en faire de la glu, je *chassais à la fontaine,* je pêchais des écrevisses, je cueillais des noisettes pour mes cousines ; je trouvais toujours quelque chose pour m'occuper. Les oiseaux avaient-ils fini leurs chansons de la nuit tombante, je rentrais chez moi plus gai qu'un jour de bonne vendange. Mes camarades me reprochaient ma sauvagerie, et d'abord cela me chagrina, mais j'en pris bien vite mon parti et je finis par n'y plus faire attention.

Ma vie s'écoulait ainsi fort tranquillement. Mon maître était content de moi. Dans le cas où je viendrais à le quitter, plusieurs propriétaires m'avaient offert leurs vignes. Je les avais remerciés ; pour ma part, j'étais fort attaché à mon maître. Il avait été celui de mon père et de mon grand-père, et puis c'était un brave monsieur qui mettait les gens à leur aise, et pas de ces renfrognés comme j'en connais. Jamais de difficultés pour les partages ni pour régler les travaux d'hiver. Ma tante ne cessait

aussi de me soutenir de ses conseils.—Du courage, me disait-elle, du courage, Jean-Denis ! Ton affaire ira bien. Sais-tu ce que disaient les anciens ? Qui travaille, file de l'or. Ta quenouille est bien emmanchée, ne t'endors pas sur la bobine. Quand tu vas à la vigne, pars avant jour et ne reviens qu'aux réverbères. Il faudra bientôt te marier, tu es trop seul. Tu as besoin de quelqu'un pour raccommoder ton linge et te porter la soupe. Et puis, vois-tu, Jean-Denis, ceux qui ne se marient pas finisseut toujours par faire pleurer leur ange gardien ; mais tu es bien jeune encore : il te faut d'abord tirer au sort, et puis nous verrons. En attendant, fais que chacun dise que tu es un bon sujet.

Ces sages conseils me faisaient un bien extrême. Il me semblait entendre ma mère ; ma tante avait sa voix, son accent, toutes ses manières de parler. Je ne sortais jamais de près d'elle sans me sentir plus de force à l'âme ; mais il arriva une chose qui ne m'écœura que trop et fit pousser bien de l'herbe dans mes vignes.

Un soir que j'étais chez ma tante, on causait des nouvelles de la ville.—A propos, me dit ma cousine Pierrette, qui revenait de journée, tu ne nous disais pas que tu vas avoir des voisines ?—Des voisines? fis-je. Et qui donc ? — Il paraît, me dit-elle, que tu

es comme la poule, qui est la seule à ne pas savoir ce qu'il y a dans son œuf. Eh bien ! oui, l'étage au-dessous de ta chambre vient d'être loué par une vieille dame : c'est Fanchette Rigaud qui me l'a dit ; ainsi la chose est certaine. — Et sait-on le nom de cette dame ? demandai-je. — Elle s'appelle... attends... Mme Roset. — Hortense Roset ! s'écria ma tante ; est-ce bien possible ? Nous avons fait notre première communion ensemble ; que de fois ne sommes-nous pas allées nous promener ensemble le dimanche après vêpres ! C'était une bonne personne ; je ne l'ai pas revue depuis qu'elle a épousé son contrôleur... — Qui vient de mourir, ajouta Pierrette. Cette dame a une pension du gouvernement. Sa fille est avec elle ; on dit qu'elle est jolie. — Jean-Denis va devenir amoureux, fit observer malignement Suzette Guyot. — Amoureux ! répondis-je. Il viendra plutôt des poires sur les pommiers. — Je parlais sincèrement : de l'amour, je ne connaissais que ce que j'avais lu dans quelques vieux livres de mon père, et je pensais qu'il n'était, comme les gants et les chaînes d'or, qu'à l'usage des messieurs. Je n'ai que trop appris, hélas ! qu'il mord aussi bien sous le *droguet* que sous le drap fin...

Jean-Denis s'arrêta. D'amers souvenirs jetèrent un brouillard pénible sur sa figure. Cela fut court ;

au bout d'un instant, il secoua ces chagrines réminiscences ; son œil reprit sa vivacité juvénile, et il continua :

Je ne suis pas venu au monde curieux. Je n'ai jamais compris ceux dont l'œil furète toujours chez les voisins. — Quand arrive-t-il ? Quand se marie-t-elle ? Connaît-on son testament ? — Eh ! mêlez-vous de vos affaires ; n'avez-vous pas assez de chenilles sur vos arbres.— J'avais donc tout-à-fait oublié mes futures voisines. Un jour, le temps se mit à l'orage ; je fus forcé de revenir de la vigne avant le soir. Une voiture chargée de meubles était arrêtée devant la maison où je demeurais ; une dame déjà âgée surveillait l'emménagement. Ce ne pouvait être que Mme Roset. J'ôte ma casquette, et je passe. Dans l'escalier, je rencontre une vieille servante, qui monte un guéridon ; la pauvre femme était tout essoufflée. — Attendez, ma brave femme, lui dis-je ; quand le *fossou* et la pioche s'entendent, le creux est bientôt fait. — Je prends le guéridon d'un côté ; il fut vite au second étage. Dans l'appartement se trouvait une demoiselle de dix-huit à dix-neuf ans, habillée d'une robe d'indienne lilas, la tête nue avec de beaux bandeaux châtains. Sa figure était pleine d'amabilité ; moi, qui ne connaissais que Suzette Guyot et mes cousines, il me sembla que c'était

la première femme que je voyais. Elle me salua à peine, croyant sans doute que je ne les aidais que pour un salaire. Je fis encore cinq ou six voyages; la demoiselle arrangeait les meubles à mesure que nous les apportions. Tous ses mouvements étaient pleins de grâce; je ne pouvais me lasser de la regarder. Le mobilier n'était pas des plus riches, mais tenu avec beaucoup de soin; je n'avais encore rien vu d'aussi propre. L'emménagement fini, Mme Roset (c'était bien elle) m'offrit de quoi me rafraîchir; je refusai. La dame me remercia; la demoiselle me salua avec affabilité. C'était sou pour liard; j'étais trop payé de mes peines.

Les jours suivants, j'eus encore occasion de rendre à la famille quelques petits services. J'appris alors que Mlle Roset se nommait Élisa. Au bout de quelques jours, je ne pensais pas plus à elle qu'à Nanette, sa vieille bonne. — Halte-là, mon garçon, m'étais-je dit, les gélinottes comme celle-là ne sont pas pour toi; il n'y a pas assez d'eau à tes bassins et et pas assez de glu à tes *broches* (1). — Mais voilà qu'un soir, comme je descendais l'escalier, j'entendis deux personnes qui montaient. Je me rangeai sur le palier pour les laisser passer. Il faisait noir, comme disait Jean le sacristain, à se crever l'œil

(1) *Broches*, gluaux.

en voulant faire le signe de la croix. — Sais-tu, Nanette, dit une voix que je reconnus pour être celle de Mlle Roset, sais-tu que notre voisin est bien complaisant? Je le trouve très-aimable.— Tout mon sang me monta à la tête; je crus que les jambes allaient me manquer; je parvins cependant à ne faire aucun bruit. Elles disparues, je descendis l'escalier comme un fou, et je m'élançai dans le premier chemin de vignes qui s'offrit à moi, en me répétant mille fois ce que je venais d'entendre. J'avais besoin de me convaincre que je ne rêvais pas.

Paroles trop douces, c'est de vous qu'est venu tout mon mal! Si je ne vous avais entendues de cette bouche si aimable, Jean-Denis avait trop de bon sens, il aurait continué à travailler honnêtement ses vignes sans prétendre à faire venir du muscat sur de l'*enfariné* (1). Mais ce qui est fait est fait; j'ai cru ne me couper que le pain et je me suis mis le doigt tout en sang. Quand je me lamenterais encore, cela me guérirait-il?

De toute la nuit je ne pus fermer l'œil. Le lendemain et les jours suivants, plus d'une fois étant à la vigne, mon outil resta en l'air, pendant que je pensais à Mlle Élisa. Sans cesse ses paroles me résonnaient dans les oreilles comme un bourdonnement

(1) *Enfariné:* plant grossier qui rapporte beaucoup.

de ces belles mouches du bois, et mon cœur en était tout chatouillé. Je dormais peu la nuit, j'allais à la vigne plus tard que d'habitude, j'en revenais plus tôt dans l'espoir de la rencontrer. J'avais beau me dire qu'elle n'était pas de ma condition, qu'il faut laisser aux écureuils le dessus des arbres : tout cela n'y faisait rien.

Un jour cependant je crus en avoir fini avec tous ces combats; je me promis non seulement de ne plus chercher à la voir, mais d'en éviter même les occasions. En revenant de la vigne ce soir-là, je marchais d'un pas tout fier; je me sentais grandi d'un pied. C'était la première fois que je me trouvais aux prises avec mon cœur, et j'avais vaincu. J'arrive; d'ordinaire la porte de Mme Roset restait entr'ouverte à cause de la chaleur; elle était ce soir-là entièrement fermée. Cela me frôla le cœur. Au bout d'un instant, je redescendis pour voir s'il en serait encore de même; je remontai et redescendis encore : toujours porte close, personne dans l'escalier. De dépit je vais chez ma tante; il faut que j'y aie eu l'air bien maussade, car une de mes cousines me demanda si j'étais souffrant. — « Oh! dit Suzette Guyot, ce sont les poires qui poussent sur le pommier. » — Je devins tout rouge. — « En tous cas, répondis-je avec

humeur, ce ne sera pas à toi que ces poires-là gâteront les dents. »

Pendant bien des jours encore, je demeurai en suspens entre le désir et la crainte de voir Mlle Roset. Un matin, bien avant l'*Angelus*, je me mis en sentinelle sur la porte de la maison. Il faisait un soleil de Fête-Dieu; l'ouvrage pressait: je restai cependant. Quelque vigneron venait-il à passer, la hotte au dos, je me cachais dans l'allée tout honteux de ma fainéantise. La messe sonne.— « Bon, me dis-je, elle va venir. Tiens-toi bien, Jean-Dcnis. » — J'avais la figure tournée vers la rue; à tout instant je croyais entendre crier derrière moi ses petits souliers, mais je n'osais détourner la tête. Déjà on sortait de la messe que j'attendais encore dans cette position. — Peut-être, me dis-je alors, ira-t-elle au marché; ne quitte pas ton poste, mon garçon. — Chut! quelqu'un descend l'escalier; mon cœur teinte à m'assourdir. Le pas est bien lent, bien lourd; ce n'est que Nanette : je remonte plein de dépit dans ma chambre, prends ma hotte et vais à la vigne. J'y bêchai avec tant de rage, que je cassai mon *bigot* contre un caillou : c'était celui que mon père aimait le mieux; il me sembla qu'il désapprouvait ma conduite, que cet outil cassé était un signe qu'il me retirait son amitié. Le chagrin me prit; je

m'assis au fond d'une *fosse* et me laissai aller à pleurer comme un enfant.

« Ainsi donc, me dis-je, voilà ton sort, mon pauvre Jean-Denis ! A dix-huit ans, sans père ni mère. Aujourd'hui, demain, à midi, le matin, le soir, par la pluie, au soleil, toujours bêcher la terre, rentrer harassé dans ta chambre et n'y trouver que le froid et le vide ! Personne pour te tenir compagnie que les moucherons, qui viennent se brûler à ta lampe pendant que tu soupes ! Et qu'es-tu, toi, Jean-Denis ? Tu devrais bien avoir pitié de ces pauvres petites créatures. Toi aussi, tu as voulu t'approcher de trop près d'une lumière qui n'était pas pour toi, et toi aussi tu t'y es brûlé. Non, non, pas de folle idée ; quand même elle t'aimerait, elle ne peut pas se laisser mener par toi à l'église. Ses petits doigts d'enfant feraient vraiment bon effet dans tes grosses mains crevassées ! Et qui te dit encore qu'elle puisse jamais avoir de l'amitié pour toi, grossier comme tu es, sans éducation, ne sachant parler que de tes vignes ? Tu es bien fou Jean-Denis, si tu oses rêver cela. Ne vaudrait-il pas mieux, dis-moi, que tu sois couché tout de ton long dans ce creux et que la *doucette* (1) te pousse dessus ? Ah ! si cela était permis, si le bon

(1) *Doucette* ou *mâche* ; le vignoble de Salins en est couvert au commencement du printemps.

Dieu aimait ceux qui vont à lui avant qu'il les appelle, je n'aurais pas besoin de faire emplette d'un *bigot* pour remplacer celui de mon pauvre père ! »

Je restai longtemps comme anéanti. Quand je revins à moi, il faisait nuit noire. J'avais épanché les larmes qui me cuisaient en dedans ; le frais du soir acheva de me *rencœurer*. En revenant à la ville, j'étais un tout autre homme. Le noir ne me paraissait plus que gris ; je n'étais même pas sans un peu d'espérance. Pendant que je soupais, l'idée de revoir Mlle Élisa me reprit de plus belle. Je me décidai à descendre chez Mme Roset ; mais sous quel prétexte? Après avoir bien cherché et recherché, il me sembla que le meilleur encore était d'aller demander du feu pour ma lampe, comme cela se fait entre voisins. Deux fois j'arrivai à la porte, et deux fois le cœur me manqua. Enfin je frappe. — Entrez, me dit la gentille voix de Mlle Élisa. — J'entre ; on m'invite à m'asseoir ; ma chaise est en face de celle de Mlle Roset, la mère entre nous deux. Mlle Élisa me regarde avec bonté ; ses yeux fixés sur moi, la conscience de ma fraude, le peu d'usage que j'ai du monde, tout se réunit pour me troubler. Le sang me monte à la tête ; des moucherons me bourdonnent dans les oreilles ; je n'entends plus mot de ce qu'on me dit. — Mlle Élisa me parle de mes cou-

sines ; Mme Roset, de mes vignes et de mes espérances de récolte. — Quel âge ont vos cousines ? me demande la demoiselle. — Oh ! madame, lui dis-je, elles ont déjà passé la fleur. — Mlle Élisa s'efforce de ne pas rire ; je m'en aperçois, mon trouble augmente encore. — On dit que la plus jeune sera jolie, reprend la demoiselle. — S'il ne vient point de grêle, répondis-je. — La mère et la fille se regardent ; je saisis leur regard au passage. Tout confus, je me lève pour partir ; en voulant allumer ma lampe, j'en répands toute l'huile sur la table. Ces dames m'excusent avec bonté ; Mlle Élisa raconte, pour me mettre à mon aise, que la veille même elle a fait pareille maladresse. Je sors enfin tout humilié, tout honteux et bien en colère contre moi-même. Oh ! que nos anciens avaient raison, quand ils disaient : Ne te fais pas boulanger, si tu as la tête de beurre !

Je partis pour la vigne bien avant jour ; je n'en revins qu'à la nuit, tant je craignais de rencontrer quelqu'un en route. J'avais tout le monde en horreur, parce que je me détestais moi-même ; je ne pensais plus à Mlle Élisa qu'avec déplaisir. Il me semblait qu'elle devait se moquer de moi, que si elle m'avait excusé, moi présent, c'était pour mieux s'en moquer après. Encore une fois je crus avoir

écrasé le serpent ; mais il allait relever la tête et me mordre de plus belle. Un soir la vieille Nanette vint me dire que Mme Roset désirait me parler. Adieu la rancune : je me fais propre et je descends chez la bonne dame. On me demande la permission de déposer dans ma cave un petit tonneau. Ma cave était à moitié vide ; la place y eût-elle manqué, j'aurais tout jeté à la rue pour en faire. Jugez si je me fis demander ce service deux fois. On parla ensuite d'autre chose. — Que devenez-vous donc, voisin ? me dit Mme Rozet ; on ne vous voit plus. — C'est vrai, ajouta de sa douce voix Mlle Élisa, vous êtes tout à fait rare. S'il ne vous ennuie pas trop de causer avec des femmes, venez donc de temps en temps nous tenir compagnie le soir. — Moi, admis chez Mlle Élisa ! invité par elle, par elle-même, à y aller ! Je ne me souviens pas d'avoir éprouvé de ma vie autant de bonheur, sinon peut-être le jour où je vendis à *la cuve* toute ma vendange à quinze francs ; encore n'était-ce là qu'une joie d'argent, et comme disait mon grand-père, *joie d'argent, rien qu'avant,* pour exprimer combien elle passe vite !

Le lendemain je passai la soirée chez Mme Roset ; j'y allai encore le surlendemain. Le troisième jour je me dis : Trois jours de suite, ce serait trop ; Jean-Denis, tu resteras demain chez toi. — Le soir

venu, je me rappelai fort à propos que Mme Roset m'avait demandé des renseignements sur un achat d'outils de cave qu'elle avait à faire, et j'allai encore, et ainsi les jours d'après. Jusqu'à mon souper, j'étais parfaitement résolu à ne pas descendre les quinze marches d'escalier qui nous séparaient, mais toujours il se trouvait quelque chose pour me faire changer d'avis : c'était un renseignement qu'on m'avait demandé, ou bien il tonnait, et ces dames étaient si peureuses! ou bien encore autre chose. Les heureux instants que je passai alors ! Tant que parlait Mlle Élisa, j'étais comme fasciné ; un tison m'aurait sauté sur la jambe que je ne m'en serais pas aperçu. Sa voix était caressante à chatouiller le cœur d'un mort. Quant à sa figure, je la trouvais belle à ravir : aujourd'hui encore parle-t-on devant moi d'une personne gracieuse, c'est toujours elle que je vois ; mais bien des gens, je ne sais pourquoi, ne l'idolâtraient pas autant. Suzette Guyot, qui était plaquée de rouge tout au travers comme une *sorbe*, la trouvait pâle et ne faisait que me dire malicieusement de l'engager à ne pas tant jeûner. Mais que de grâce ! que de gentillesse ! J'étais heureux quand tombait quelque chose rien que pour le plaisir de la voir si élégante à le ramasser.

Je m'étais remis à travailler avec ardeur. Les jours précédents, je ne faisais que fainéantiser et je rentrais chez moi plus las, comme on dit, que l'âne à Pierrin quand il revenait de la foire, et que son maître n'avait rien vendu et lui, rien mangé. Maintenant je travaillais comme quatre et je ne me sentais pas plus fatigué que si je venais seulement d'endosser ma hotte au point du jour. Aux pauses du matin et de l'après-midi, à mes repas, Mlle Élisa ne quittait plus ma pensée. Je causais avec elle, je me répétais ce qu'elle m'avait dit le soir précédent; je lui répondais, mais de bien meilleures choses que quand elle était réellement devant moi. — Allons! me disais-je, nous voilà mari et femme. Que feras-tu, Jean-Denis, pour lui faire plaisir? — Et je me voyais lui louant un petit jardin, la menant au bois tous les dimanches, lui offrant les premiers raisins ou les premières cerises. La nuit seule, en me rafraîchissant le cerveau, m'arrachait à ces folies, mais elle n'avait pas le pouvoir de me les rendre moins chères. Tous les soirs après mon souper, j'allais en faire nouvelle provision près de Mlle Élisa, et j'en revenais toujours abondamment pourvu. Il y avait bien des moments où je ne parvenais pas à me cacher qu'un jour il me faudrait les voir s'envoler, et que cela ne se ferait pas sans souffrance;

mais, me disais-je, tu es vigneron, Jean-Dénis! Parce qu'il y aura de la grêle tout à l'heure, est-ce qu'en attendant la vigne ne profite pas du chaud? Jouis toujours, mon garçon; aujourd'hui est aujourd'hui; demain, s'il le faut, tu achèteras des mouchoirs pour pleurer.

Plusieurs mois s'écoulèrent dans ce contentement de cœur. Autant l'hiver précédent m'avait paru mortellement long, autant celui-ci passa vite. J'étais si heureux dans ces soirées charmantes que la belle saison ne pouvait que venir abréger. Pendant le jour, n'allant pas chez Mlle Élisa, je restais chez moi à me parler d'elle ou à lire. Avant de la connaître, je n'avais que peu le goût des livres; j'aimais mieux causer avec les vieilles gens. Le désir de me rendre plus digne d'elle me fit rechercher la lecture. Mon maître me prêta quelques ouvrages; j'en trouvai d'autres chez Mme Roset et chez mes cousines. M'arrivait-il de tomber sur un livre où des amants de condition inégale finissaient par se marier, je pleurais d'attendrissement; je relisais la même page autant que le pouvaient mes yeux tout embrouillés de larmes; je donnais aux deux amoureux le nom d'Élisa et de Jean-Denis; je me croyais sincèrement l'un d'eux. Plus d'une fois, le miaulement d'un chat dans le grenier ou un éclat de voix de la vieille

Nanette m'ayant tiré de mon rêve, je me réveillai transi de froid et les membres tout engourdis. Mon poêle de fonte était éteint depuis deux ou trois heures, et l'eau de mon aiguière était prise à glace tout à côté.

Mlle Élisa devenait de plus en plus cordiale pour moi ; elle me traitait en parent qui n'a que le tort d'avoir reçu une éducation moindre. Moi, j'étais toujours aussi respectueux envers elle. Son bon cœur m'eût aisément pardonné, j'en suis sûr, un peu de familiarité ; mais je me l'interdisais à cause de ma position. Un jour cependant, je m'enhardis jusqu'à lui offrir un bouquet de fleurs du bois. Il est vrai qu'elle m'avait dit la veille : — Que vous êtes heureux, voisin, de pouvoir aller au bois ! On dit qu'il y a déjà bien des fleurs. — On était au commencement de mars ; la neige se voyait encore sur les monts, et çà et là à mi-côte, par plaques blanchâtres ; mais dans les *fonds* le soleil piquait déjà, et il commençait à faire bon se découquiller à midi dans un creux de vigne ou derrière un mur. J'allai au taillis et j'en rapportai une grosse touffe de bois-gentil. Mlle Élisa le soigna si bien, que le dimanche suivant, quand j'en apportai d'autre, il était encore tout en fraîcheur. Depuis ce jour-là, pas une fleur ne fleurit dans le bois, sans qu'il en parût sur sa

cheminée. J'aurais voulu avoir la puissance du bon Dieu pour en faire sortir de terre de nouvelles encore. Les narcisses étaient de toutes, celles qu'elle préférait : vous pouvez croire que je ne m'épargnai pas à lui en apporter. Une fois disparus de nos champs, j'allai en chercher plus haut dans la montagne et jusque dans les *prés-bois* de la forêt de sapins ; mais j'avais beau les rafraîchir à toutes les sources que je rencontrais, ils étaient toujours fanés quand j'arrivais à la ville. Je les jetais alors ; elle le sut et me gronda. — Si je les aime, me dit-elle, ce n'est pas tant pour leur beauté que parce qu'ils vivent peu. — Elle était, contre son habitude, triste en me disant cela. Je la regardai ; elle me parut plus pâle qu'à l'ordinaire, ou plutôt je m'aperçus de sa pâleur pour la première fois. Son regard rencontra le mien : elle baissa les yeux, nous ne dîmes plus rien ; mais sa mère étant venue à entrer, elle reprit à l'instant sa gaieté habituelle.

La position de fortune de Mme Roset était loin d'être heureuse : trois cents francs de pension, un tout petit *rentaire* (1), une vigne de huit à neuf *ouvrées*, pour trois personnes, convenez que ce n'était pas trop ; mais, comme on dit, elles battaient

(1) On appelle de ce nom le revenu d'une propriété, qui est payé en nature.

monnaie avec leurs dents. J'ai bien des fois assisté à leur souper ; elles mangeaient plus de pommes de terre que de bécasses, et quant au vin, vous pouvez bien le croire, ce n'étaient pas elles qui vidaient les caves. Un *chauveau* (1) leur faisait deux repas. Avaient-elles quelqu'un à dîner, c'était autre chose; la table était servie aussi bien que chez mon maître. Au lieu du petit vin de sacristain qu'elles buvaient d'ordinaire, on ne versait que du vrai vin de curé. Il fallait voir Mlle Élisa faire les honneurs et les choses gracieuses qu'elle disait. J'en étais ravi et contrarié tout à la fois; cela creusait encore le fossé entre elle et moi, et il n'était déjà que trop profond!

Le grand souci de Mme Roset était de savoir ce que deviendrait sa fille, elle morte et la pension supprimée. Mlle Élisa excellait à l'aiguille et dans la broderie ; mais travailler pour le monde, elle qui portait chapeau, la fille d'un contrôleur ! Elle s'y serait prêtée volontiers pour soulager sa mère, mais Mme Roset ne voulait pas en entendre parler. — Pas de mon vivant, lui dit-elle un jour devant moi; après, tu feras tout ce que tu voudras. — Et elle ajouta en riant : — Patience, Élisa. As-tu déjà oublié ce que t'ont dit les cartes quand je te les ai tournées? Un beau jour arrivera un épouseur, un brave gar-

(1) Le *chauveau* est d'environ 62 centilitres.

çon, un employé du gouvernement ; il t'aimera comme pain bénit et te réclamera comme l'aumône. Je vous donnerai ma bénédiction, et nous mangerons du poulet du premier de l'an à la Saint-Sylvestre. — Mais je n'ai pas de fée pour marraine, moi, dit Mlle Élisa. — Et le bon Dieu, répondit Mme Roset d'un ton plus sérieux, n'est-il pas bien aussi puissant qu'une fée? Il a ressuscité des morts ; il peut bien marier des vivants. J'ai épousé un contrôleur, et je n'étais pas plus riche que toi et bien moins jolie. — Mlle Élisa rougit à ce dernier mot, et son trouble fit qu'elle ne s'aperçut pas de mon dépit ; Mme Roset, tout occupée de sa fille, n'y donna pas non plus attention.

Mon amour cependant commençait à n'être plus un mystère dans le quartier. Partout, dans les veillées des vignerons, on racontait que j'allais me marier avec Mlle Élisa, et les moqueries, vous pouvez bien le croire, ne m'étaient pas épargnées. — Est-il vrai, disait l'un, qu'il mettra toute sa vendange en confitures pour sa femme? — Il me tarde, ajoutait un autre, de la voir *essarmenter ;* on dit qu'elle y ira en petits souliers de satin. — Êtes-vous bêtes ! répondait un troisième ; il la portera dans sa hotte. — Et cent autres railleries qui me peinèrent beaucoup ; je tremblais qu'elle ne vînt à les apprendre,

Et puis, ce qui me chagrina au moins tout autant, il m'arrivait souvent de ne plus rencontrer le soir Mlle Élisa chez elle : c'était trois ou quatre fois par semaine que sa chaise restait vide. Où pouvait-elle être ? J'aurais tout donné pour le savoir, mais je n'osais le demander, et quant à l'épier dans ses sorties, cela me répugnait. Suzette Guyot ne me laissa pas longtemps dans le doute. — Eh bien ! me dit-elle un jour que je la rencontrai dans la rue, apprêtes-tu tes escarpins, Jean-Denis ? — Mes escarpins ? lui dis-je ; est-ce que tu te maries, Suzette ? — Pas moi, me répondit-elle, mais Élisa Roset. Elle épouse Émile Dupuis ; elle y va déjà tous les soirs. — Un éblouissement me prit ; je manquai de tomber à la renverse. Suzette vit bien le mal qu'elle m'avait fait. Au fond, elle n'était pas méchante, mais seulement un peu jalouse, comme toutes les femmes. Elle me demanda franchement pardon de m'avoir annoncé la chose si brusquement, mais elle ne croyait pas me faire tant de peine. Elle s'excusait encore que j'étais déjà bien loin.

Je courus d'abord chez moi pour m'y enfermer. Arrivé au pied de l'escalier, je craignis d'y rencontrer Mlle Élisa et je ne montai pas. D'ailleurs, dans ma chambre, je me serais trouvé encore trop près d'elle. Je sors de la ville, je me précipite vers les

vignes, je cours comme un fou de chemins en chemins sans savoir où je vais. Je l'appelle perfide, comme si elle m'avait fait des promesses. — Émile Dupuis ! criais-je sans m'inquiéter de savoir si on pouvait m'entendre, elle va se marier avec Émile Dupuis ! Allons, réjouis-toi donc, Jean-Denis ; tu vas être de noces : comme tu vas t'y amuser ! Il faudra te faire faire un habit de drap fin, afin qu'elle te trouve bien aimable. Oui, moque-toi de moi, va, fille sans cœur. Jean-Denis n'est qu'un pauvre diable de vigneron, mais il n'a jamais trompé personne, lui. Ah ! si ce n'était le bon Dieu !...

C'est ainsi que j'accusais Mlle Élisa. De sang-froid, j'aurais eu bien honte de toutes ces folies. Je l'appelais perfide ; m'avait-elle promis son amitié ? savait-elle elle-même si je l'aimais ? J'aurais dû me dire aussi que Mme Dupuis était amie d'enfance avec Mme Roset, qu'elle avait une fille de même âge à peu près que Mlle Élisa, ce qui expliquait suffisamment les visites de celle-ci ; que sais-je ? qu'Émile Dupuis, à peine hors des écoles et encore sans place, n'était pas en position de se marier. J'aimai mieux mettre mon cœur sous la meule et l'y broyer à plaisir. Suzette Guyot n'avait cependant pas inventé ce mariage; le bruit en avait réellement couru; mais dans une petite ville il suffit qu'un garçon aille

deux fois dans une maison où il y a de gentils minois pour qu'on vous marie à l'un deux, et si c'est la demoiselle qui fait la démarche, encore bien pis. Moi, pauvre vigneron, qui ne demandais qu'à vivre en paix avec tout le monde, qui n'ai fait à qui que ce soit une piqûre de fourmi, on ne m'a pas même laissé tranquille ; il a fallu que je fusse vilipendé, déchiré comme les autres. Ah ! langues maudites, si par moments je vous avais tenues sous ma serpette ! Il m'est arrivé de rester à l'affût des heures entières pour tuer une vipère ; m'aurait-elle mordu, comme vous, sans que je lui marche dessus ?

Je maigrissais à vue d'œil ; mon sang était tout en feu. Je ne dormais plus ; un peu de sommeil descendait-il par moments sur mes yeux, d'affreux rêves me faisaient bientôt regretter mes insomnies. Le jour, je ne travaillais presque pas ; je commençais un ouvrage que je quittais bientôt pour un autre que je n'achevais pas davantage. La moitié de mes journées se passait à courir d'une de mes vignes à une autre. Je n'allais plus chez Mme Roset ; elles durent me croire malade, mais elles ne s'en informèrent pas, ce qui acheva de me froisser.

Un soir que j'avais souffert peut-être plus encore que les autres jours, je vins à passer près de l'église. Où allais-je ? Je n'en savais rien. Le grand air me

valait mieux que de rester enfermé ; je me promenais pour me rafraîchir le sang. C'était le temps du *mois de Marie ;* je vis l'église éclairée, j'entendis les litanies de la Sainte-Vierge. Machinalement j'allai jusqu'à la porte ; je ne me proposais pas d'entrer, mais quelque chose de plus fort que moi me tira en dedans. J'entrai et m'agenouillai dans le coin des hommes derrière un pilier. J'y étais depuis quelques instants à peine, que déjà je me sentais beaucoup mieux. La moiteur embaumée de l'air, la sainteté du lieu, les souvenirs qu'il me rappelait depuis ma première communion jusqu'à ces temps encore si peu éloignés où, à genoux à cette même place, je priais avec tant de ferveur, la douceur des cantiques chantés par les jeunes filles, tout cela dissipa peu à peu le brouillard qui m'oppressait. Il me sembla qu'on m'ôtait comme un poids de dessus la poitrine. Le prédicateur monta en chaire ; de ma place je ne pouvais pas le voir, mais sa voix m'arrivait pleine et distincte. Elle avait une douceur et une onction que je n'ai jamais retrouvées chez aucun autre. Il parla sur la nécessité d'offrir au bon Dieu ses peines. L'an dernier, après je ne sais combien d'années, étant à la neuvaine...

— Ah ! dis-je en interrompant le vigneron, je m'en souviens. Ma chaise était à deux pas de la

vôtre. Vous vous êtes évanoui, n'est-ce pas?

— Précisément. Je venais de reconnaître le prédicateur. Mille souvenirs me prirent à la gorge, et je me trouvai mal. C'est que jamais sermon ne m'avait remué comme celui-là. Les sanglots m'étouffaient ; j'étais sur le point d'éclater : je sortis à la hâte. La nuit fut bonne pour moi ; j'eus moins de fièvre et je dormis presque. Dès le lendemain, ce retour au bon Dieu me porta bonheur. Comme j'allais à la vigne, je rencontrai le vigneron de Mme Dupuis : c'était alors le père Renaudot ; vous avez dû le connaître. Il n'y aura que deux ans à la Chandeleur qu'il est mort. — Jean-Denis, me dis-je, voilà une belle occasion de te renseigner sur ce maudit mariage. Tu n'as encore osé questionner personne ; te gêneras-tu aussi avec le père Renaudot ? Tâche de l'amener adroitement sur le chapitre. — Je hâte le pas, j'aborde le brave homme ; on se souhaite le bonjour. Le père Renaudot avait toujours son petit mot à dire sur les gens qu'il connaissait Je le laissai d'abord commérer à son aise, quoique cela me peinât, n'ayant jamais aimé les mauvais propos sur le prochain. A la fin cependant il me fallut bien aborder la question. Nous n'avions plus que quelques pas à faire ensemble, et le père Renaudot n'avait pas l'air de vouloir tarir de

sitôt. — A propos, lui dis-je brusquement comme si la chose me revenait à l'esprit, vous ne me disiez pas, père Renaudot, que vous allez être de noce.

— De noce? me répondit-il d'un air étonné. Et de qui donc, s'il te plaît?

Je crus qu'on voulait tenir la chose secrète et qu'il me la cachait ; mais j'étais décidé à coller le vin jusqu'à l'avoir clair. — Eh ! mais, dis-je, d'Émile Dupuis. Allez-vous faire l'ignorant?

— Émile Dupuis, dit-il, Émile Dupuis se marie ! Qu'est-ce que tu nous chantes là ? Il y a vingt-cinq ans que je suis vigneron des Dupuis ; c'est moi qui soigne leur cave, moi qui vends leur vin, et je me flatte qu'ils n'ont jamais trouvé à redire aux prix. Leurs poules ne font pas un œuf sans que je le sache. Eh bien ! hier encore, sans aller plus loin, j'ai vu Mme Dupuis, et elle ne m'a pas soufflé mot de ce mariage : tu vois donc bien qu'il n'en est pas question. Mais encore ceux qui ont fait courir ce bruit-là lui ont-ils au moins trouvé un bon parti ? Avec qui dit-on qu'il se marie?

Je répondis que c'était avec Élisa Roset.

— Ha ! ha ! ha ! dit le père Renaudot en riant aux éclats ; la bonne farce ! Émile Dupuis avec Élisa Roset ! Une belle petite mijaurée, ton Élisa Roset !

Ça n'a pas seulement de quoi jouer à pair ou non avec des pièces blanches. Sais-tu que Mme Dupuis a cent ouvrées de vigne, sans compter sa ferme en montagne, et rien que deux enfants ? Elle n'est pas gênée, cette petite Roset ! Avec ça qu'on dit qu'elle est prise à la poitrine et qu'un de ces quatre matins elle ira *porter terre* sans panier ni *fossou*. Mon pauvre Jean-Denis, ceux qui t'ont conté ça se sont joliment moqués de toi !

Autant les premières paroles du père Renaudot m'avaient fait plaisir, autant ce qu'il me dit de Mlle Élisa me causa de peine. J'étais révolté de l'entendre parler d'elle avec si peu de respect. Si j'avais eu un chemin un peu long à faire avec lui, je le quittais net ; mais le sentier de ma vigne n'était plus qu'à quelques pas; je patientai. Arrivé en face, je m'aperçus bien que le père Renaudot avait envie de causer encore ; je lui souhaitai brusquement le bonjour, et j'enfilai le sentier. Je ne savais si je devais pleurer ou rire, ou plutôt je pleurais et je riais tout à la fois. Ce n'est pas mon ouvrage de ce jour-là qui a fait pousser bien des raisins. Le soir, me sentant assez calme, j'allai chez ma tante avant souper. Il y avait bien longtemps que je n'y avais paru. Je la trouvai seule ; mes cousines n'étaient pas encore revenues de journée et leurs deux frères

étaient au *mois de Marie*. Ma tante me reçut avec une grande froideur : — Assieds-toi, Jean-Denis, me dit-elle; je désirais te voir, j'ai à te parler.

Je fis comme elle me commandait. J'aurais voulu pour tout au monde n'être pas venu.

— Écoute-moi, Jean-Denis, reprit-elle d'un ton sévère, bonne boisson de vieux vin et bons conseils de vieilles gens. Depuis longtemps tu paresses ; tu vas tard au travail ; il y a dans tes vignes de l'herbe à nourrir des nichées de lapins. Toi-même, tu es maigre comme un buis ; tes yeux sont enfoncés comme des *larmiers* (1) de cave. A l'église, tu regardes plus souvent à la voûte que sur ton livre, et on dit que tu pousses de gros soupirs. Jean-Denis, que deviens-tu ?

Je répondis, en balbutiant, que j'étais malade, que j'avais de la fièvre.

— Oui, oui, me dit-elle, tu es malade, plus malade même que tu ne crois ; mais ne t'en prends qu'à toi seul. Tu es amoureux, Jean-Denis...

J'essayai de répondre que non, mais je n'osais lever les yeux vers ma tante, et je ne faisais que balbutier.

— Tu mens, Jean-Denis, me dit-elle, tu mens. On a été amoureuse dans son temps comme une

(1) *Larmier*, soupirail.

autre ; ce n'est pas à moi que tu en imposeras là-dessus.

Ce souvenir de jeunesse fut loin de m'être contraire. La figure de ma tante s'éclaircit un peu ; son langage devint moins sévère.

— Tu aimes Élisa Roset, continua-t-elle d'un ton presque amical ! est-ce vrai, oui ou non ?

— Eh bien ! oui, ma tante, me hasardai-je à dire, je l'aime ; mais puisque vous aussi vous avez aimé, pourquoi trouver mauvais que j'en fasse autant ?

— Halte-là, me répondit-elle, halte-là, Jean-Denis. On a été amoureuse, c'est vrai, mais dans sa condition. J'ai aimé le père de mes enfants et n'ai jamais prétendu épouser le soleil, et toi, sans vouloir dire que ton Élisa est assez pâle pour en avoir la mine, il te faudrait la lune en personne. Mais parlons raison ; supposons qu'elle t'aime, comme on dit...

— Elle m'aime ! ma tante, m'écriai-je, vous dites qu'elle m'aime ! Oh ! répétez ce mot-là, je vous en prie.

Je m'élançai de ma chaise pour l'embrasser, mais elle me repoussa durement et d'un geste me recloua à ma place.

— Je n'ai pas dit qu'elle t'aime, reprit-elle du même ton glacial qu'en commençant, mais seule-

ment que cela se disait dans le quartier, ce qui n'est pas du tout la même chose. Et toi, du premier coup, tu vas t'imaginer que tout le monde est amoureux de toi! Et quand elle t'aimerait, je veux encore bien l'admettre, l'épouseras-tu? En feras-tu une femme de vigneron? Est-ce elle qui te portera la soupe à la vigne? t'aidera-t-elle à *fossurer,* quand tu seras en retard?

— Oh! ma tante, dis-je vivement, comment pouvez-vous croire que je permettrais cela? Elle, Mlle Élisa, travailler à la vigne!

— Alors, reprit-elle, elle ira donc en journée, ou bien travaillera-t-elle pour le monde? Est-ce là ce que tu entends? Voyons, parle. Tu me dis que non; tu as donc trouvé un trésor? Tu aurais bien dû le découvrir plus tôt: ta pauvre mère n'aurait pas attrappé sa fluxion de poitrine à laver la lessive chez Mme de Grailly; mais, va, il vaut mieux qu'elle soit morte; elle aurait trop de chagrin de voir son Jean-Denis faire ce qu'il fait. Oui, oui, le bon Dieu l'a prise à temps, la pauvre femme; il t'a épargné la peine de la faire mourir de chagrin. Tu baisses la tête, tu ne réponds pas. Peut-être trouves-tu que je te parle trop dur. Voyons, regarde-moi, c'est ta tante qui te parle; tu n'as pas de honte à avoir. Tu sais ce que ta mère m'a dit après avoir reçu le bon

Dieu : — « Denise, tu as déjà cinq enfants, mon Jean-Denis sera ton sixième ; si tu ne me promettais pas de lui servir de mère, j'aurais trop de peine à mourir. » — Je n'ai pas besoin de te dire ce que je lui ai répondu ; tu étais présent. Eh bien ! Jean-Denis, écoute bien ceci ; écoute-le, comme si c'était ta vraie mère qui te le dise. Ce mariage ne se peut pas ; entends-tu bien, il ne se peut pas ! Rappelle-toi ce que disaient les anciens : La soie ne vaut rien pour doublure du *droguet*. Renonce donc à cet amour qui te perdra, et reviens à la raison.

Je répondis avec embarras que cela ne dépendait plus de moi, que j'avais assez lutté, qu'il était trop tard.

— Non, non, Jean-Denis, fit-elle, il n'est jamais trop tard pour s'amender. Râclée en avril, râclée en juillet, la mauvaise herbe vaut toujours mieux morte que vivante. Ecoute un peu ce que j'ai à te dire. Je voulais encore attendre un an ou deux avant de te marier, mais je crois que nous ferons bien d'avancer la chose. Tu vas te cabrer ; laisse-moi dire, tu répondras. Tu connais Suzette Guyot ; tu sais quelle bonne fille c'est, travailleuse, économe, n'ayant pas peur de se baisser pour ramasser un grain de raisin ; elle ne dit pas de beaux mots, comme la petite Roset, mais pour porter la soupe à la vigne, il n'y

a pas besoin d'être si déliée. Voilà la femme qu'il te faut; qu'en dis-tu, Jean-Denis?

Je secouai la tête et ne répondis pas.

— Sais-tu, continua ma tante, sais-tu que Suzette aura à la mort de son père, qui n'est plus de la première jeunesse, quarante ouvrées de vigne? Quarante ouvrées, c'est une belle motte de terre! Plus de partages à faire; les deux *quaris* font le muids, et le petit écu vaut six livres. Travailler pour un maître, c'est avoir une jambe de bois; c'est ton grand-père qui le disait, tu dois te le rappeler. Le chagrin de toute sa vie, à ce pauvre cher homme, a été de ne pouvoir pas avoir une vigne à lui, mais il avait une nichée d'enfants; la même miche ne paraissait pas chez eux deux fois sur la table. Et puis les mauvaises années sont venues, si bien qu'il n'a jamais pu mettre assez d'argent de côté. Toi, au lieu d'une vigne, t'en voilà du coup cinq ou six, et pour cela rien qu'un mot à dire... Tu ne réponds rien, tu es là comme un saint de bois dans sa niche. Est-ce que tu achèterais tes paroles au marché, que tu as si peur d'en dire une?

— Eh bien! fis-je, ma tante, puisque vous voulez absolument que je parle, demandez-moi toute autre chose, je suis prêt à obéir; mais jamais je ne cesserai d'aimer Elisa Roset, jamais je n'aimerai votre

Suzette Guyot, jamais elle ne sera ma femme, jamais, entendez-vous bien, ma tante !

— Mon Dieu ! dit-elle, le pauvre garçon ! il est fou !

Ce mot de *fou* me mit tout hors de moi-même. Je me levai brusquement et me promenai à grands pas dans la chambre en renversant chaises et tabourets.

— Oui, oui, criai-je de toutes mes forces, oui, je suis fou, et puis après? Vous croyez avoir tout dit en disant que je suis fou ! Il n'y avait pas encore eu de fou dans la famille ; ça en fera un. Ah ! je suis fou? Savez-vous ce qu'on fait avec les fous ? On les laisse tranquilles et on ne prend pas plaisir à les tourmenter. Vous dites que vous remplacez ma mère ; j'ai donc bien perdu au change : ce n'est pas elle, la pauvre femme, qui se serait amusée à me torturer, comme vous le faites depuis une heure. Ah ! je suis fou !...

Oui, monsieur, j'ai dit tout cela à ma tante. J'étais comme un chien en rage, qui ne connaît plus personne. Pauvre tante ! elle qui avait eu tant de soins de moi après la mort de mes parents, qui de leur vivant même me traitait déjà comme un de ses enfants ! Voilà comme je l'ai récompensée ! Avec quelle bonté elle m'a pardonné ! Trois ans après, comme j'étais près d'elle durant sa dernière maladie : —

Jean-Denis, me dit-elle, je sens que je m'en vais. J'aurais voulu voir mes enfants établis avant de mourir, mais à la volonté de Dieu ! Je n'ai pas pu faire non plus pour toi tout ce que j'aurais voulu ; le désir y était, il n'y a que les moyens qui ont manqué...

— Oh ! ma tante, m'écriai-je en fondant en larmes, au moins pardonnez-moi les choses indignes que je vous ai dites, vous savez, ce soir...

Elle ne me laissa pas achever.

— Voilà cent fois, me dit-elle, que tu reviens sur le même chapitre. C'est chose oubliée depuis longtemps. Je n'ai d'ailleurs pas eu à me plaindre de toi, mais d'un autre Jean-Denis qui ne te ressemblait que de figure ; encore avait-il un air que je ne t'ai jamais vu...

Elle voulait continuer, mais sa toux la prit. Pauvre chère tante ! Que de contentement n'aurait-elle pas eu de voir ses garçons se conduire aussi bien qu'ils l'ont fait ! Antoine, l'aîné, était un éveillé qui rien qu'au pas connaissait la bête, et savait bien par quel bout empoigner son *bigot ;* bon cœur, du jugement, de la religion, enfin tout. Le cadet était un peu moins délié d'esprit, mais tout aussi brave garçon, et puis vigoureux comme pas un dans le quartier...

Jean-Denis paraissait oublier son histoire pour

celle de ses cousins, ce qui était peu mon affaire : je lui en fis l'observation.

— C'est juste, me dit-il ; où en étais-je ? Ah ! m'y voici. Je débitais mes mauvais propos contre ma tante en marchant à pas furieux dans la chambre. — Continue, me dit-elle avec le plus grand sang-froid, continue, Jean-Denis ; je vais prier pour toi. — Elle tomba en effet à genoux contre une chaise et se mit à prier. Je m'arrêtai tout court ; je tenais ma casquette à la main ; je la frôlai si fort que je la mis en pièces. Enfin, voyant que ma tante paraissait ne pas vouloir m'écouter, je sortis brusquement en tirant la porte de manière à ébranler toute la maison.

J'allai d'abord chez moi, et je m'y enfermai à double tour. Comme le serpent blessé, j'avais besoin de mon trou ; mais je n'y demeurai pas longtemps : tout mon sang bouillonnait de colère ; je ne pouvais rester en place. Je finis cependant par ne plus penser qu'à ce que m'avait dit ma tante, qu'Elisa m'aimait ou du moins que le bruit en courait dans le quartier. Je m'en voulais de ne lui avoir pas demandé de détails. Après ce qui venait de se passer entre elle et moi, il était trop tard ; elle ne me répondrait plus. — Elisa t'aimerait ! me répétais-je sans cesse. Voyons, ne rêves-tu pas ? es-tu bien éveillé ?

Q'est-ce qui peut te le faire croire? Elle t'a toujours reçu avec bonté; mais de la bonté, ce n'est pas de l'amour. Et cependant on dit dans le quartier qu'elle t'aime; pas de plumes sans oiseau déplumé. Si elle avait confié son secret à une de ses amies qui en ait causé! Oh ! Jean-Denis, si cela était vrai, de tous ceux qui portent la hotte, y en aurait-il un seul aussi heureux que toi?

Toute la soirée, mon cœur fut partagé entre ces sentiments. Les mêmes idées navrantes me revenaient sans cesse, et je ne pouvais plus m'en délivrer aussi aisément que par le passé. Les chassais-je de midi, elles rentraient de bise. Je fus longtemps sans pouvoir m'endormir, enfin j'en vins à bout; mais quel sommeil, grand Dieu! Je la voyais devant moi, vêtue de sa robe d'indienne du premier jour, me dire avec son sourire : Viens donc, Jean-Denis; laisse-les dire ; ne vois-tu pas que je t'aime? — Je voulais m'élancer vers elle, mais alors la terre s'ouvrait sous ses pieds, et elle disparaissait, et cela recommençait toujours.

Quand je m'éveillai, le soleil frappait en plein sur ma vitre. J'entendis une cloche, je prêtai l'oreille; c'était l'*Angelus*, l'*Angelus* de midi. Je fus tout honteux de moi-même; je n'osais aller à la vigne à pareille heure. Il me semblait que chacun rirait de moi,

qu'on lirait sur ma figure tout ce qui m'était arrivé. Je me décidai enfin à descendre, mais sans hotte et sans outils. Au tournant de l'escalier, Dieu! elle-même, Mlle Elisa! Elle baisse les yeux, rougit, et passe sans rien me dire. Les genoux me manquent; je tombe. Un instant la maison dansa autour de moi, puis je ne sentis plus rien. Combien de temps restai-je dans cet état? Je ne sais. La porte de Mme Roset étant venue à s'ouvrir, je me réveillai et me mis à fuir, comme un voleur surpris à crocheter une serrure. J'étais désespéré, anéanti. Après avoir longtemps rôdé autour de la ville, je pris, afin d'être plus seul, le chemin du bois. Toute la journée, je courus de sentiers en sentiers, marchant toujours droit devant moi; mais dès que j'approchais du bord du bois ou de quelque baraque de coupeurs, je tournais bride et me renfonçais à corps perdu dans le *fourré*. J'avais la tête, la poitrine tout en feu; la mort serait venue à moi sous sa forme la plus effrayante que je n'aurais pas fait un pas pour l'éviter. Oh! monsieur, vous êtes encore jeune; croyez-moi, ne devenez pas amoureux. Que le feu prenne à votre maison, si vous en avez une, que vos blés soient hachés par la grêle, que la gelée vendange vos vignes, tout cela n'est rien. On rebâtit une maison; faute de vin, on boit de la piquette; on va casser les pierres sur la

route pour gagner son pain. Mais si votre cœur se prend, oh ! c'est alors que vous pouvez pleurer : vous êtes un homme perdu !

Les jours, les semaines, s'écoulèrent dans ces angoisses mortelles. Je rencontrais Mlle Elisa dans la rue plus souvent que par le passé. Malgré ma répugnance, je finis par me décider à la suivre ; elle allait à l'église. Il me sembla qu'elle devenait plus pâle de jour en jour. En passant à côté de moi, elle ne manquait jamais de baisser les yeux et de faire semblant de ne pas me voir. Une fois cependant, l'ayant rencontrée dans l'escalier, elle me sourit et sembla vouloir me parler. Déjà je croyais à un retour de son amitié, mais elle rougit presque aussitôt, baissa les yeux comme d'habitude et disparut dans l'escalier. De son côté, Mme Roset me saluait si froidement, que j'en étais parfois à me demander si véritablement je l'avais jamais connue. Quant à Nanette, c'était encore pis : elle ne me rencontrait jamais sans marmotter quelque chose entre ses dents, et le peu que j'en entendais me disait assez que ce n'étaient pas des bénédictions.

Il m'arriva une fois de rester plus de quinze jours sans rencontrer Mlle Elisa. Expliquez cela comme vous voudrez; la voir me peinait, et je ne pouvais pas me passer de la voir. Une nuit, ne pou-

vant dormir, je quittai mon lit et me mis en route avec ma hotte. L'après-midi passant par hasard devant la vigne de Mme Roset, j'avais remarqué qu'on ne lui avait pas encore donné le second coup ; j'y allai, et me mis à la *rebiner*. Il faisait un clair de lune à voir piétiner une fourmi. De ma vie je n'ai, je crois, bêché avec autant d'ardeur ; il me semblait que cela me rapprochait de Mlle Elisa et que de travailler pour elle, je lui étais quelque chose. Plus d'une fois cependant je jetai mon outil et me laissai aller à mes idées noires. La vigne n'était pas grande, j'en fis un bon coin cette nuit-là. Le lendemain et le surlendemain j'y retournai encore ; en trois ou quatre nuits, elle fut achevée. Au bout de ce temps, Mme Roset ne s'avise-t-elle pas d'y envoyer des ouvriers ? Ils ne font que le voyage, et reviennent annoncer qu'ils ont trouvé la vigne *rebinée*. Mme Roset d'affirmer que personne n'y est allé de sa part; eux de soutenir que la terre en est encore toute fraîche ! La chose se sut bientôt dans le public, et Dieu sait si on en causa ! Jérôme Simonin, qui est mort l'an dernier, prétendit que c'était le diable en personne qui avait fait la besogne, et qu'il l'avait vu de ses yeux une nuit qu'il se trouvait passer près de là en revenant de la ville voisine. Il ne manqua pas de bonnes âmes pour croire à son récit, ce qui me divertit assez;

mais le malheur fut que d'autres y virent plus clair, et publièrent partout qu'il n'y avait dans tout cela de diable que moi, qui n'étais, disaient-ils, qu'un assez pauvre diable plus fou que méchant. Là-dessus, langues de se remettre en branle, et de me carillonner aux oreilles mille choses désagréables. Chacun eut sur moi son histoire à raconter, et je devins de plus belle la risée de tout le quartier.

Pendant que je travaillais ainsi les vignes de Mme Roset, les miennes, dans quel état n'étaient-elles pas, grand Dieu ! L'herbe y montait aussi haut que les ceps. Pas un vigneron ne passait à côté, quand j'y étais, sans me lancer quelque mot fâcheux. — Ah ! ça, me disait l'un, quand faucheras-tu ton pré, Jean-Denis ? De l'herbe magnifique ! Comment t'y prends-tu pour l'avoir aussi belle ? — Un autre me demandait si j'élevais des chèvres ou des lapins ; un troisième, si j'avais entrepris les fourrages du gouvernement.

Un soir, comme j'allais me mettre à souper, mon maître me fit dire de passer chez lui. Cela lui arrivait assez souvent, tantôt pour me parler de ses vignes ou de sa cave, tantôt pour autre chose. Il ne manquait jamais de m'offrir le *mac-vin* (1), et nous causions tout en le buvant. C'était un brave maître

(1) *Mac-vin*, mélange de vin cuit et d'eau-de-vie.

que celui-là ; il faisait bon vivre autour de lui. Encore un que je n'ai payé que d'ingratitude! D'ordinaire, quand il me faisait appeler, j'avais bientôt fait de passer ma veste propre ; mais ce soir-là je n'allai chez lui qu'à contre-cœur, sachant bien que je ne devais pas m'attendre à des compliments. Il me dit, d'un air sévère que je ne lui avais jamais vu, qu'il était allé visiter ses vignes, qu'il les avaient trouvées dans un état déplorable, que c'était une récolte perdue ; puis il ajouta qu'en considération de mon père et de mon grand-père, qui l'avaient toujours bien servi, lui et les siens, il voulait bien ne pas me retirer encore ses vignes, mais que si dans un mois elles n'étaient pas remises en état, j'en pouvais chercher d'autres et me le tenir pour dit dès le moment même. Que pouvais-je répondre? Je baissai la tête et ne soufflai mot, mais c'était plus que je n'en pouvais supporter. Rentré chez moi, une idée affreuse me prit ; je me dis que le bon Dieu m'abandonnait, qu'il ne me restait plus qu'à mourir. Longtemps je demeurai devant ma cheminée, immobile, anéanti, l'œil collé sur un des chenets, me demandant comment j'exécuterais ma résolution de mourir. A la fin je me décidai à me jeter du haut de quelque roche, comme Tiennot Mauvas, et je mis la chose au lendemain, à la pointe

du jour. J'espérais que Dieu aurait pitié de mon état de folie, et qu'il me pardonnerait. Quant aux hommes, je m'en inquiétais peu; ne s'étaient-ils pas tous tournés contre moi?

Je ne voulus pas mourir sans faire connaître à Mlle Elisa le motif de ma résolution. J'allai à mon armoire pour y prendre de l'encre et du papier. Pendant que j'y furetais, ma main tomba sur une petite boîte qui renfermait divers objets ayant partenu à ma pauvre mère : ses bagues, son chapelet, sa croix d'argent, sa pièce bénite, d'autres choses encore. Je restai un instant à les tenir entre mes doigts; je voulais m'en séparer, je ne le pouvais pas. A la fin, sentant que mon cœur commençait à se gonfler, je rejetai brusquement la boîte, et je m'assis pour écrire. Dès les premières lignes, de grosses larmes m'emplirent les yeux; j'eus peine à les refouler. A la muraille en face de moi pendait un grand crucifix en bois noir contre lequel, du vivant de mes parents, se tournait toute la famille pour faire la prière du soir. J'ai entendu dire à mon grand-père que ses parents à lui faisaient déjà de même; le crucifix était donc bien ancien. Ma mère en avait tant de soin, qu'on l'aurait cru tout neuf; moi, je l'avais laissé se couvrir de poussière et de toiles d'araignées. N'était-ce que l'effet des larmes

qui me troublaient la vue? Je ne sais, mais tout-à-coup le Christ me sembla prendre les traits de mon pauvre père. Il avait la même figure triste que dans un rêve où il m'était apparu; deux fois même je crus le voir remuer la tête d'un air de reproche. La plume me tomba des mains ; je mis ma lettre en mille pièces. — Non, non, m'écriai-je, non, mon père, je ne le ferai pas ; je ne vous causerai pas ce chagrin !

J'étais tombé à genoux ; je voulus prier, mais je ne pus que pleurer à chaudes larmes. Je sanglotais si fort, que ces dames m'entendirent de l'étage au-dessous, comme plus tard Nanette me l'a reproché. J'ai bien des souvenirs qui me pèsent, mais pas un qui me fasse autant d'horreur. Sans mon pauvre père, sans son avertissement, qu'allais-je faire? Je n'y pense jamais sans avoir honte de moi-même. Au moins maintenant mourrai-je le front huilé, et me portera-t-on en terre bénite !

Le lendemain, avant le jour, j'étais sur la route du chef-lieu. Décidé à quitter ma ville natale, n'ayant d'état que celui de vigneron, que pouvais-je être que soldat? J'allais pour m'engager. Dès la première demi-lieue, je rencontrai un compagnon de route, un gros *mange-profit* riant toujours et ne pensant qu'à vider chopine. Il me raconta qu'il était

allé dans son village pour se marier, qu'il avait trouvé sa payse enjôlée par un autre, mais que son rival était un brave garçon qui lui avait copieusement payé à boire, qu'une pinte de plus vaut bien une femme de moins, et cent autres mauvais propos qui me déplurent fort, mais une fausse honte m'empêcha de le lui dire. — Et vous, camarade, me dit-il quand il eut fini, ne me conterez-vous pas aussi votre histoire? Vous savez ce qu'on dit :

Histoire racontée
Adoucit la montée.

Je me tirai d'embarras en lui disant que j'étais un pauvre vigneron qui allait voir des parents au chef-lieu. Il fallut s'arrêter à tous les bouchons, mais cela ne me contraria que peu, car j'étais très-fatigué. Vers le soir, mon compagnon me quitta et prit les devans ; il trouvait que je n'allais pas assez vite. Je n'arrivai à la ville qu'à la noire nuit. A cinq ou six bouchons où je frappai, on me laissa dans la rue. Enfin je trouvai un lit ; j'étais si harassé que j'allai me coucher tout de suite. C'est à peine si je pus dormir une heure ou deux à cause de mes idées noires, et vous pouvez penser encore que je n'eus pas des rêves bien gais.

Dans la matinée du lendemain, j'allai au bu-

reau du recrutement. L'officier me toisa des pieds à la tête en me demandant ce qui m'amenait. Je le lui dis. — Ah ça, vous moquez-vous de moi? me répondit-il tout en colère; un beau soldat! allez vous faire soigner ailleurs! — Je restai en place comme anéanti, ne sachant si je devais sortir ou non, mais il me poussa vers la porte et me mit dehors. J'eus de la peine à retrouver mon auberge et la nuit fut affreuse pour moi : — du cauchemar, du délire, de la fièvre chaude. Quand la servante vint faire ma chambre le lendemain, elle me trouva au beau milieu. Tout épouvantée, elle appela sa maîtresse; celle-ci, par un miracle du ciel, se trouva justement être du pays et même une ancienne amie de ma tante. Comme j'étais hors d'état de répondre à ce qu'elle me demandait, elle chercha dans mes papiers et apprit ainsi mon nom et mon lieu de naissance. Je restai bien des jours entre la vie et la mort. Tout ce que je me rappelle, c'est qu'un soir il me sembla entendre bourdonner autour de mon lit des voix connues. Je fis un effort pour ouvrir les yeux et je parvins à reconnaître ma tante et ma cousine Pierrette. La dame de l'auberge avait écrit dès le premier jour à ma tante, qui n'avait pas perdu de temps. — C'est nous, Jean-Denis, me dit-elle, ne nous reconnais-tu pas? — Je lui serrai

la main, mais sans pouvoir parler. Ce ne fut qu'après bien des jours que la connaissance me revint entièrement. En cherchant autour de moi, je ne trouvai plus ma tante. Je demandai à Pierrette où elle était ; elle me répondit qu'il lui avait fallu retourner vers ses autres enfants et qu'elle était partie depuis un jour ou deux. — Et Mlle Élisa, lui dis-je, que fait-elle ? comment se porte-t-elle ? — Ma cousine n'avait pas prévu la question : elle se troubla, balbutia ; cela me donna des soupçons. Pierrette eut beau me dire qu'elle l'avait laissée en bonne santé et qu'elle n'en avait rien appris depuis ; je persistai à croire qu'elle me cachait quelque chose.

— Sûr qu'elle est malade ! m'écriai-je, ou bien peut-être s'est-elle mariée ? Aie pitié de ton pauvre cousin, Pierrette ; voyons, parle, qu'y a-t-il ?

Comme elle ne me répondait pas tout de suite :
— Pourquoi ne m'avoir pas laissé mourir ? dis-je avec découragement. Je serais maintenant délivré de tous mes maux !

Ma cousine se mit alors à me parler du bon Dieu en m'engageant à lui offrir mes peines. Cela me rafraîchit de l'entendre ; tout en restant de plus en plus persuadé que je devais m'attendre encore à quelque malheur, je me sentis plus de courage que je n'en avais eu depuis bien longtemps.

Au bout de douze ou quinze jours, je me trouvai en état de supporter le voyage pour revenir au pays. Il commençait à faire nuit quand notre voiture arriva à la ville ; les vignerons revenaient du travail. On s'attroupa autour de nous ; les femmes sortirent sur les portes ; les enfants me regardèrent sous le nez ; j'aurais voulu avoir cent pieds de terre sur le corps. Comme je montais mon escalier, appuyé sur le bras de ma cousine, je rencontrai le médecin qui descendait. — Je te le disais bien, m'écriai-je; elle est malade, j'en suis sûr ! — Pierrette m'assura que le médecin était venu pour Nanette ; je fis semblant de le croire; je cherchais à me faire encore illusion. Ma tante passa la soirée avec moi ; mais je n'osai pas la questionner sur la santé de Mlle Élisa.

Le lendemain matin, comme je me trouvais seul un instant, j'entendis une voix qui chantait dans l'escalier. J'ouvre ma porte, je regarde avec précaution. C'est Nanette; elle est sur le palier du second étage à éplucher des légumes. Ce n'est donc pas elle qui est malade; Pierrette m'a donc trompé ! Nanette chantait la *Chanson de Renaud* (1) ; vous n'êtes pas sans la connaître; c'est une des plus

(1) La *Chanson de Renaud* est encore connue aujourd'hui dans beaucoup de provinces. Je la donne telle que je l'ai entendu chanter dans le Jura, et sans me permettre la moindre altération.

vieilles chansons de notre pays. Vous savez aussi combien l'air en est triste; il y a de quoi pleurer rien que de l'entendre. L'accent qu'y mettait Nanette me le faisait paraître plus déchirant encore.

Renaud de la guerre s'en vint,
Tenant ses tripes dans ses mains ;
Sa mère, qui était aux chambres en haut,
Vit arriver son fils Renaud.

— Renaud, il y a grand'joie ici :
Ta femme vient d'accoucher d'un fils.
— Ni de ma femme ni de mon fils
Je ne saurais me réjouir.

Qu'on me prépare un blanc lit ;
Qu'il soit bien éloigné d'ici,
Pour que ma femme en son accouchée
Ne sache point mon arrivée.

Voilà qu'au milieu de la nuit,
Pauvre Renaud rendit l'esprit.
Les valets se mirent à pleurer,
Et les servant'à soupirer.

A mesure que chantait Nanette, sa voix devenait de plus en plus triste ; je vis bien qu'elle ne pensait qu'à Mlle Élisa. Arrivée à ce couplet, elle s'arrêta tout-à-coup, et il me sembla qu'elle faisait un mouvement pour essuyer une larme. Au risque de rencontrer Mme Roset, j'allais descendre l'escalier pour m'informer auprès de Nanette de cette pauvre demoiselle, quand la vieille servante reprit sa chanson.

Ah ! dites donc, mère m'amie,
Qu'entends-je donc pleurer ici ?
— Ma fille, c'est un de nos blancs chevaux
Qui à l'écurie se trouve maû.

— Ah ! dites donc, mère m'amie,
Qu'entends-je donc taper ici ?
— Ma fille, c'est le charpentier
Qui raccommode l'escalier.

— Ah ! dites-donc, mère m'amie,
Qu'entends-je donc chanter ici ?
— Ma fille, c'est la procession
Qui fait le tour de la maison.

— Ah ! dites donc, mère m'amie,
Quand sortirai-je de ce lit ?
— Ni aujourd'hui ni demain ;
Vous en sortirez après-demain.

— Ah ! dites donc, mère m'amie,
Quelle robe mettrai-je aujourd'hui ?
— Le blanc et le rose vous quitterez,
Le noir et le violet vous mettrez.

Quand elle fut dans son carrosse montée,
Trois pasteurs l'ont rencontrée :
— N'est-ce pas la femme du seigneur
Qu'on a enterré hier à cinq heures ?

— Ah ! dites donc, mère m'amie,
Qu'est-ce que ces pasteurs ont dit ?
— Ma fille, c'est une chanson
Que chacun dit à sa façon.

— Ah ! dites donc, mère m'amie,
Le beau tombeau que voici !
— Ma fille, il peut bien être beau :
C'est celui de mon fils Renaud.

— Qu'on ôte ma bague et mes anneaux :
Je veux mourir avec Renaud !

Je m'étais avancé sans bruit tout près de la vieille fille. — Nanette, lui dis-je d'une voix tout émue, au nom du ciel, comment se porte... — Elle tourna la tête et se leva brusquement en me jetant des regards furieux. — Ah ! le voilà revenu, s'écria-t-elle, ce mauvais sujet, ce brigand ! Le voilà, cet enjôleur qui a vendu son âme au diable !

Je crus qu'elle était folle. — Qu'avez-vous ? fis-je ; serait-il arrivé quelque chose dans la maison ?

— Oui, oui, me répondit-elle avec encore plus de colère ; fais l'hypocrite, va; on te connaît maintenant. Qu'avais-tu à faire chez nous ? Qui t'avait prié d'y venir ? Ne pouvais-tu pas laisser les chrétiens tranquilles ? Voyez la *sainte n'y touche ;* tu n'as peut-être pas vendu ton âme au diable? Oseras-tu dire que non? Ne t'a-t-on pas entendu causer toute une nuit avec lui dans ta chambre? Sûr qu'il te réclamait ton âme, et que toi tu ne voulais pas encore la donner. Ne l'a-t-on pas vu travailler à notre vigne ! Diras-tu que ce n'est pas toi qui l'y as envoyé? Nous feras-tu croire que cette pauvre demoiselle aurait aimé un *brûleur de buis* (1), un *mangeur de gaudes*

(1) Les pauvres gens se chauffent à Salins au moyen de buis qu'ils vont couper dans les communaux de la ville. *Brûleur de buis* et *mangeur de gaudes* (bouillie de maïs) sont des termes de mépris.

comme toi, si le diable ne s'en était pas mêlé? Pouah! il sent le soufre ici.

Voyant que je ne pourrais pas apaiser la colère de la vieille fille, j'avais pris le parti de remonter l'escalier, mais elle me suivit et entra avec moi dans ma chambre. — Pitié, Nanette! lui dis-je. Ayez pitié d'un pauvre malade.

— Pitié, me répondit-elle, pitié pour toi! Mais as-tu eu pitié de nous? Ne t'es-tu pas glissé chez nous comme un voleur? Comment l'as-tu trompée, dis, cette pauvre chère enfant? Tu ne sais donc pas que je l'ai vue venir au monde? c'est moi qui l'ai portée baptiser, moi qui l'ai menée faire sa première communion? C'est à moi qu'elle a ri la première étant toute petite; elle pleurait quand sa mère voulait me la prendre des bras. Comment donc l'as-tu ensorcelée? C'est avec ces fleurs, n'est-ce pas? Je l'ai toujours dit. Elle paraissait si contente quand tu lui en apportais, et un instant après elle se mettait à pleurer. Non, non, ce n'étaient pas des fleurs de chrétiens; on n'en a jamais vu de pareilles. Moi qui me disais quand tu es parti: Bon, le voilà qui s'en va; elle va reprendre ses couleurs, ses joues se rempliront; mais n'a-t-il pas fallu que de là-bas tu lui jettes encore un sort! Diras-tu que ce n'est pas de ce moment-là qu'elle va plus mal et qu'elle

s'est mise au lit? Et tu demandes de la pitié!...

Une ridicule colère me prit; j'allais me jeter sur Nanette, mais j'étais trop faible, je retombai sur ma chaise.

— Oh! me dit-elle, on ne te craint pas. J'ai de l'eau bénite; tiens, regarde cette fiole. J'en ai pris sur moi quand j'ai su que tu étais revenu. Le diable et toi, vous croyez déjà tenir cette pauvre enfant; vous ne l'aurez pas. Elle vient d'être administrée.

— Administrée! dis-je faiblement, et je tombai sans connaissance.

Quand je revins à moi, j'aperçus Mme Roset, qui, tout en me donnant ses soins, cherchait à apaiser Nanette toujours furieuse.—Laissez-le donc crever, ce chien, disait la vieille fille; je vous dis qu'il n'est pas chrétien.—Tout-à-coup elle vit mon crucifix.—Un crucifix, cria-t-elle, un crucifix dans cette maison du diable! Le bon Dieu a déjà bien assez souffert. Une chaise! une chaise! — Déjà elle était montée sur une chaise et allait saisir le crucifix; Mme Roset s'efforçait en vain de l'en empêcher. Heureusement ma tante arriva: à elles deux, elles parvinrent à emmener Nanette; mais avant de sortir, la vieille servante s'arrêta encore sur la porte pour m'accabler de malédictions.

Ce que je souffris tout ce jour-là, il m'est impos-

sible de le dire. Moi qui aurais donné mille fois ma vie pour Mlle Elisa, j'étais son bourreau ! Cette idée me déchirait le cœur. Dans l'après-midi du lendemain, ma tante entra chez moi ; un de mes petits cousins était là; elle lui fit signe de sortir. Je ne savais ce qu'elle pouvait avoir à me dire. —Écoute, Jean-Denis, fit-elle une fois seule avec moi; Mme Roset attend de toi un service ; veux-tu le lui rendre? — Parlez, parlez, ma tante, c'est la mère de Mlle Élisa, je n'ai rien à lui refuser. — Eh bien! reprit-elle, tu n'ignores plus que Mlle Élisa t'aime ; ce que tu ne sais pas encore, c'est qu'elle a parlé plusieurs fois de toi pendant sa maladie. Ne va pas t'en avantager, elle est dans la fièvre. Mme Roset désire que tu la voies; elle croit que cela lui fera du bien. Moi, je ne pense pas, mais cette pauvre dame y tient et le médecin a dit que, pourvu que la chose se fasse avec prudence, il ne s'y opposait pas. Ainsi point d'éclat; songe qu'il y va de la vie de cette pauvre demoiselle. Tu me promets d'être calme, c'est bien; maintenant passe ta veste; nous allons descendre. Nanette est sortie ; crainte d'une nouvelle esclandre, on l'a envoyée faire une commission.

Ma tante me prêta son bras et je descendis. Mlle Élisa paraissait dormir ; la fièvre colorait sa figure si douce. Point de fatigue, point de *traits tirés*;

jamais je ne l'avais vue aussi belle. J'approchai doucement du lit. Elle murmurait quelque chose; je n'osai d'abord pas lui parler. — Du bois-gentil! disait-elle en agitant les mains comme si elle tenait des fleurs. Chut! n'allez pas lui dire que je l'aime! — Elle riait en disant cela; c'était à fendre l'âme. Je lui demandai si elle ne me reconnaissait pas. Elle tourna la tête du côté d'où était parti ma voix, ouvrit lentement ses grands yeux qu'elle promena sur les personnes qui étaient autour du lit et ne parut pas me reconnaître. Sur un signe de Mme Roset, je recommençai ma question, mais elle était retombée dans son assoupissement. Je n'y tenais plus. Ma tante, me voyant au moment d'éclater, me prit vivement par le bras et m'entraîna hors de la chambre. Il était temps: à peine dehors, je me mis à sangloter avec tant de force que ma tante m'a dit plus tard en avoir été tout épouvantée.

Cette scène avait épuisé le reste de mes forces; il me fallut garder le lit. A peine venais-je de m'éveiller le surlendemain, après une nuit de rêves affreux, quand j'entendis tinter une cloche. Je prêtai l'oreille: on sonnait un enterrement. Un frisson me courut de la tête aux pieds. Ma tante me dit que c'était le vieux Morizet qu'on allait enterrer, et elle se mit à me raconter diverses particularités de sa maladie,

Au bout d'un instant, de grands bruits de pas résonnèrent dans l'escalier ; j'entendis des femmes qui pleuraient. — C'est elle, dis-je avec un cri effroyable; elle est morte ! — Je sautai en bas de mon lit et me précipitai vers l'escalier. Toutes mes forces semblaient m'être revenues. Ma tante voulut m'arrêter : je la repoussai, ainsi que mes petits cousins qui se trouvaient avec elle et je m'élançai dehors : — Ils ne l'emporteront pas ! criais-je avec fureur; il faut que je la voie ! Seraient-ils deux cents, ils ne l'emporteront pas ! — Déjà je descendais l'escalier, mais tout à coup les forces me manquèrent; je tombai. Un instant encore j'entendis le *Libera me* et le bruit des cloches, puis toutes mes idées se brouillèrent et je restai absolument sans connaissance.

Voilà donc où m'avait conduit mon fol amour ! Méprisé de tout le monde, brouillé avec mon maître, ingrat jusqu'à la folie envers ma tante, odieux à moi-même, séparé du bon Dieu, sans ami, sans gagne-pain, le corps ruiné par la maladie, étendu sur la pierre sans connaissance ! Encore si c'eût été là tout le mal, je me serais dit : Tu l'as voulu, Jean-Denis ; au lieu d'y mettre de la bonne paille de maïs, tu as fait ton lit avec des orties ; de quoi te plains-tu si le corps te cuit ? — Mais les scandales que j'ai donnés, voilà ce qui a bien longtemps em-

pêché le pain de me profiter. Oh ! oui, de tous les malheurs, le plus grand, c'est une mauvaise conscience ; auprès de celui-là tout le reste n'est que piqûres de fourmi.

Trois jours après, quand je revins à moi, je me trouvai chez ma tante. Mes cousines Marthe et Pierrette étaient assises près de mon lit. Je ne sus d'abord pas où j'étais ; je me croyais encore à l'auberge du chef-lieu. Ma première parole fut pour demander des nouvelles de Mlle Élisa ; mes cousines baissèrent les yeux sans me répondre ; je me rappelai alors tout ce qui s'était passé. Ce qui les surprit beaucoup, c'est que je ne donnai aucune marque de chagrin. Devant moi, toute rayonnante de grâce et de beauté, je venais d'apercevoir cette pauvre demoiselle flottant en l'air, comme on représente la sainte Vierge montant au ciel. Sur sa tête était une couronne de roses blanches et de ces beaux narcisses qu'elle aimait tant ; sa robe était blanche aussi, comme elle la portait aux processions. Mes cousines m'ont dit depuis que je me mis à joindre les mains et à la prier comme une sainte.

Ce n'est pas seulement cette fois-là que je l'ai vue ainsi, mais pendant des jours et des semaines. Je causais avec elle des heures entières ; je la suppliais de demander au bon Dieu qu'il me réunît

bientôt à elle. Ma tante et mes cousines me crurent tout-à-fait fou. J'ai su plus tard que mon état leur avait donné bien de l'inquiétude. Comment ne suis-je pas mort cent fois ? Mais sans doute c'est le chagrin qui tue, et moi, persuadé, comme je l'étais, que je ne pouvais manquer de retrouver bientôt cette pauvre demoiselle, j'étais presque heureux.

Depuis ce temps-là je suis allé bien des fois, le jour de la mort de Mlle Élisa, chercher au bois des fleurs que, la nuit venue, je porte sur sa tombe ; je prie aussi sur celle de Mme Roset. Après la mort de sa fille, cette brave dame m'a toujours traité comme son enfant. Que de fois, en hiver ou les jours de mauvais temps, ne sommes-nous pas restés des journées presque entières à causer de cette pauvre demoiselle ! Mais Nanette, elle, ne m'a jamais pardonné. Un ou deux jours avant sa mort, elle m'a encore accablé de malédictions : je n'y pense jamais sans un peu de trouble dans la conscience.

Que vous dirai-je encore ? Touché de mon repentir, mon maître m'avait rendu ses vignes ; j'ose dire que je les ai travaillées fidèlement. On m'appelle sauvage. Le fait est que j'ai toujours peu recherché les gens et surtout depuis mes chagrins : j'aime mieux être seul pour pouvoir penser à mon aise à cette bonne demoiselle, mais je n'ai jamais

eu d'inimitié contre personne. De bons partis m'ont été proposés, si je voulais m'établir ; j'ai refusé net : ne suis-je pas fiancé à Mlle Élisa ? Dieu merci, je n'ai plus longtemps à être sans elle. Il y a quelques nuits, je l'ai vue en rêve. — Tiens-toi prêt, Jean-Denis, m'a-t-elle dit ; il ne nous reste plus que peu de jours à être séparés. — Ainsi à la volonté de Dieu ! Je n'ose pas dire que je ne crains pas la mort, mais notre bon curé m'a dit bien des fois que j'avais réparé suffisamment mes scandales et que le bon Dieu aurait égard à mon repentir. Puisse-t-il en être ainsi et si je dois retrouver Mlle Elisa, le plus tôt sera le meilleur !

Jean-Denis avait cessé de parler. Il ne pleuvait plus depuis longtemps ; la nuit commençait à venir : nous ne nous en étions aperçus ni l'un ni l'autre. — Oh ! oh ! dit le vigneron en mettant la tête hors de la baraque de pierre, déjà la nuit ! Il paraît que mon histoire n'a pas été courte ; tant pis pour vous ! Vous avez été curieux : vous avez fait en même temps le péché et la pénitence. — Je lui assurai que je ne regrettais en aucune façon le temps employé à l'entendre, et nous reprîmes le chemin de la ville.

Depuis ce jour-là, ayant dû quitter le pays, je n'ai retrouvé Jean-Denis qu'une fois : il avait le drap noir sur le corps....

LA FERME
DE CHAMP-DE-L'ÉPINE [1]

I

A deux cents mètres environ du village de Chapois (2) et tout au bord de la magnifique forêt de la Joux, se trouve une métairie isolée nommée la *Ferme de Champ-de-l'Epine*, métairie dont l'intérieur présentait, certain jour du mois de février 184..., un aspect qui était bien loin d'être gai. Assis à côté d'un poêle de fonte chauffé presque au rouge, le fermier, Antoine Reverchon, était occupé à un travail de menu charronnage, pendant que sa femme, la mère Claude, lavait la vaisselle du modeste ménage et que leur fille Joséphine, une vive et fraîche villageoise de vingt-deux à vingt-trois

(1) Ce récit a été publié par la *Revue des Deux-Mondes* dans sa livraison du 1er mai 1855.

(2) Village du canton de Champagnole situé sur l'*Angillon*, affluent de l'Ain.

ans, manœuvrait une *beurrière* (1) en bois de sapin aussi nette et aussi propre que si elle eût été achetée le matin même à la foire de Champagnole. Antoine Reverchon était un homme d'une soixantaine d'années, dont le visage, déjà grave d'habitude et sévère même, paraissait en ce moment chargé de soucis. L'honnêteté était écrite sur sa physionomie, mais c'était plutôt de la dureté qui s'y lisait à première vue. Par moment les traits du vieillard s'assombrissaient encore davantage, sans qu'on pût dire si cette recrudescence d'humeur triste devait être attribuée à une cause morale ou seulement aux souffrances d'une maladie aiguë, qui depuis près de deux ans tenait le bon villageois interné au logis. Quant à la mère Claude, rien qu'à la manière dont elle maniait sa vaisselle, jetant brusquement au panier assiettes et verres, puis s'interrompant tout-à-coup dans son travail, il était facile de voir qu'elle était également sous le coup de pénibles préoccupations. De son côté la jeune fille faisait bien tout son possible pour distraire ses parents et dissiper leur tristesse, mais l'œil le moins exercé eût vu du premier coup que tout en cherchant à égayer un peu les autres, elle avait, elle aussi, sa part d'ennuis et d'inquiétudes.

(1) Baratte.

Soit que la température de la salle fût trop élevée pour que son beurre vînt à bien, soit qu'elle ne cherchât qu'à mieux entendre les bruits du dehors, Joséphine ouvrait à chaque instant la fenêtre, tantôt comme pour mettre à l'air deux ou trois pots d'œillets et de giroflées auxquels elle semblait tenir beaucoup, tantôt sous le prétexte de les rentrer, crainte de froid, dans l'appartement. Pas une minute ne se passait non plus sans qu'un de nos trois personnages ne jetât à la dérobée un coup-d'œil sur l'aiguille de l'horloge qui se dressait, près du buffet de noces de la mère Claude, dans sa luisante cage de sapin verni. Tout cela se faisait sans qu'un mot fût prononcé, mais la mère Claude ayant voulu une fois encore interroger le cadran, son regard rencontra celui de sa fille, qui avait pris la même direction. Pour le coup la pauvre femme n'y tint plus.

— Cinq heures! dit-elle d'un ton lamentable, et il n'est pas revenu!

— Mon Dieu, répondit Joséphine, que vous avez peu de patience, mère Claude! Prévalet est-il revenu? Le *Carabinier* est-il revenu? Un jour comme celui-ci, par exemple! Il faudrait voir que Mélan ne fasse pas comme les autres. Un verre de vin par ci, un verre de bière par là; il faut bien arroser ses

rubans. Rentrer à cinq heures un jour de milice! on n'aurait jamais vu cela.

— Et moi, je te dis, répliqua la mère Claude, qu'il a un mauvais numéro et que sans ça il serait déjà ici ; ce n'est pas lui qui aime déjà tant à courir les bouchons. *Jeus-Maria!* Voilà qu'il va falloir le racheter. Et les hommes qui ne se vendent pas moins de quinze cents francs cette année-ci ! Et Dragonne qui est malade ! Et ce terme en retard ! Sainte Vierge Marie, qu'allons-nous devenir ?

— Comme vous y allez, mère ! d'abord, pour le terme, M. de Grailly a dit qu'il attendrait tant qu'on voudra ; ainsi rien ne presse. Pour ce qui est d'un homme à acheter, vous parlez de quinze cents francs ! Combien le *Carabinier* s'est-il vendu ? treize cents francs, pas un rouge liard de plus. Et un bel homme comme ça encore, et qui a déjà servi ! Louise Melet m'a dit ce matin que le fils du notaire de Vers en a trouvé un pour douze cents francs ; vous voyez donc bien qu'il n'y a pas tant de quoi s'épouvanter. Nous aurons pas mal de *tomes* (1) à la pesée ; à cinquante-huit francs *le cent* (2), ça fait tout de suite de l'argent. S'il manque quelques sous, on vendra les deux *ormaux* (3). Tranquillisez-vous donc,

(1) Fromages fabriqués en hiver.
(2) Les cinquante kilos.
(3) Jeunes bœufs qui n'ont pas encore été attelés.

mère; quand bien même Mélan attraperait un mauvais numéro, *ce ne serait pas la mort de Turenne* (1).

La mère Claude allait répliquer, quand un mugissement plaintif partit de l'écurie. — Pauvre Fanfan! dit la vieille femme; lui aussi, il est en peine de Mélan. Il n'a pas eu sa poignée de sel ce matin.

Fanfan était des quatre bœufs de la ferme de Champ-de-l'Épine celui que Mélan aimait le mieux. A la différence des autres paysans des bords de la Joux, les Reverchon se livraient peu au voiturage des sapins et seulement quand il n'y avait absolument rien à faire aux champs. Depuis que Mélan avait grandi, c'était lui qui en cas pareil allait avec les voitures. Il fallait le voir prendre soin de Fanfan dans les écuries des auberges, lui parler le long de la route comme à un ami, l'encourager aux montées, car de fouet et de jurons il n'en était pas question entre eux. De son côté Fanfan n'était pas ingrat et la mère Claude assurait que son fils n'entrait pas une seule fois à l'écurie sans que le pauvre animal ne se mît à beugler de toutes ses forces pour lui témoigner sa joie de le voir.

— Fanfan n'a pas eu sa poignée de sel! répondit Joséphine; je la lui donnerai, moi; j'y vais dans un instant.

(1) Dicton encore très usité en Franche-Comté.

— Et ton beurre ! dit la mère Claude.

— Mon beurre ! Je ne sais pas ce qu'il a, il n'avance pas.

— Vois-tu, Josète, si le beurre ne se fait pas, c'est que le sort nous en veut ; nous sommes au malheur...

— Au malheur, parce que le beurre ne se fait pas ! Vous voulez rire, mère ; il fait trop chaud ici et voilà tout.

— Oui, Josète, nous sommes au malheur, c'est moi qui te le dis. N'as-tu pas vu ce matin à l'église? Le cierge, que nous avons offert pour Mélan, s'est éteint deux fois !

— Tenez, mère Claude, vous n'êtes pas plus raisonnable qu'un enfant. Je vous dis, moi, que Mélan aura un bon numéro. Je l'ai rêvé, il y a trois nuits, et vous savez bien que tout ce que je rêve arrive. Je gage pour plus de septante ; mais mettons encore qu'il en ait un mauvais, on le rachètera et voilà tout ; plaie d'argent n'est pas mortelle.

Le père Antoine n'avait pris aucune part à la conversation des deux femmes. Il continuait à travailler en silence son manche d'outil, mais lui aussi devait être absorbé par de pénibles réflexions, car tout-à-coup il se leva brusquement en secouant sa main gauche qu'il venait de blesser d'un coup de sa

serpe. A la vue du sang, la bonne vieille femme recommença ses *Jeus-Maria* et ses lamentations, tandis que Joséphine, mieux avisée, s'empressait d'apporter à son père l'eau et le linge nécessaires pour laver et panser sa légère blessure. L'opération était à peine terminée, quand un nouveau mugissement, non plus plaintif cette fois, mais tout sonore et comme joyeux, partit encore de l'écurie. Tous se levèrent et Joséphine courut ouvrir la fenêtre; un bruit de voix lointaines pénétra dans l'appartement. —Les voici ! s'écria la jeune villageoise, entendez-vous? — Elle se précipita hors de la chambre, suivie de mère Claude qui semblait avoir retrouvé ses jambes de vingt ans. Antoine s'achemina aussi vers la porte, mais lentement, moitié par impuissance physique, moitié parce qu'ayant longtemps agité dans son esprit toutes les chances de l'évènement, il avait fini par ne plus croire qu'aux pires en s'efforçant d'armer contre elles son courage d'homme et sa résignation de chrétien.

La troupe des conscrits venait d'atteindre les premières maisons du village. Par moments le vent apportait des lambeaux de la chanson qu'elle lançait aux échos de la Joux, mais l'ouïe la plus subtile n'eût pu à cette distance reconnaître les voix.

— *Jeus-Maria !* dit la mère Claude, Mélan ne

chante pas avec les autres. Sainte-Vierge Marie, ayez pitié de nous !

— J'ai entendu sa voix tout-à-l'heure, moi, répondit vivement Joséphine, à qui il sembla qu'un mensonge pareil ne pouvait avoir rien de bien répréhensible. Fanfan l'a entendue aussi, bien sûr; autrement il n'aurait rien dit; mais tenez, regardez donc, mère; les voilà qui arrivent devant le chalet. Allons, prenez courage; s'il faut le racheter, on le rachètera; on en aurait déjà bien vu autant.

La bande avançait toujours, chantant à tue-tête. Nos montagnards ont un *bon coffre*, comme ils disent eux-mêmes et chanter fort est pour eux un point d'honneur. On ne perdait plus un mot de leur chanson :

Les sept ans sont passés;
Le capitaine a dit :
Amis, prenez courage;
Encore deux ans;
Nous irons en Angleterre,
Tambours battans, drapeaux flottans.

Encore quelques secondes et la bande allait déboucher de derrière la maison des Vasselet. Il y eut alors pour nos trois personnages un moment d'inexprimable anxiété. Joséphine s'était portée de quelques pas en avant de la ferme, tandis que son père restait appuyé à la porte, calme au moins en

apparence, et que la mère Claude debout près de lui balbutiait des *Ave Maria.* Tous trois, la respiration haletante, avaient le regard tendu vers la maison Vasselet. La troupe apparut enfin, marchant militairement sur deux rangs. Mélan n'avait que des rubans et pas de plumet, ce qui était d'un bon augure, mais il ne chantait pas et avait l'air singulièrement triste. Tout était donc perdu ! Le vieillard rentra dans la ferme, la mère Claude se mit à sangloter ; par bonheur l'œil perçant de Joséphine lut, malgré la distance, sur le chapeau de son frère et y lut un numéro triomphal. — Quatre-vingt-deux ! — s'écria-t-elle en s'élançant vers le jeune homme. Son père l'avait entendue ; il revint sur la porte. La mère Claude refusa d'abord de croire à la bonne nouvelle, mais il fallut bien qu'à la fin elle cessât d'être incrédule.

— *Jeus,* dit-elle en continuant à pleurer, mais de joie cette fois, *Jeus,* quatre-vingt-deux ! Qui est-ce qui aurait cru ça tout de même ! Ce n'est pas l'embarras, quelque chose m'a toujous dit qu'il en ramènerait un bon. Quatre-vingt-deux, Antoine ! Notre Mélan qui a quatre-vingt-deux ! Ris donc, tu n'as presque pas l'air content. Quatre-vingt-deux !

La bande était arrivée devant la ferme. On causa, on se complimenta, on se démancha les mains sous

prétexte de poignées de mains ; les Reverchon s'informèrent des bons et des mauvais numéros. Une partie des conscrits continuait à chanter ; comme d'ordinaire, les plus bruyans étaient précisément ceux qu'avaient maltraités le sort. Les enfants, les chiens des fermes couraient derrière la troupe qui ne tarda pas à se remettre en marche pour achever sa tournée dans le village, mais Mélan resta à Champ-de-l'Epine. Homme des anciens temps et des anciennes mœurs, le père Reverchon ne s'était pas associé jusque-là à la joie de sa fille et de sa femme ; il lui semblait qu'avant de se réjouir avec elles, il avait d'abord un devoir à remplir.— A genoux, dit-il une fois seul avec les siens, à genoux et remercions le bon Dieu !

Tous s'agenouillèrent ; le vieillard prononça d'une voix émue une courte prière d'actions de grâces, après quoi on le vit un tout autre homme. — Allons, dit-il gaiement, fais-nous à souper, Josète ; une bonne soupe au lait, du *brési* (1), entends-tu ? Tu nous feras aussi une omelette à la farine ; tu sais que Mélan l'aime. C'est un brave garçon, ton frère, Josète, — un bien brave garçon. N'oublie pas le miel, le fromage ; tu iras au tonneau ; il doit encore rester du vin de la fête. Comme tu disais tantôt, il faut bien ar-

(1) Bœuf salé.

roser les rubans ; c'est aujourd'hui fête carillonnée.

Joséphine se mit à l'ouvrage et le souper fut bientôt prêt. La soupe une fois mangée, Antoine fit avec son couteau le signe de la croix sur un pain de six livres que venait d'apporter sa fille, opération qui a pour but de mettre en fuite le diable caché au sein de la miche, d'où les enfants (on a si bonne vue à cet âge !) ne manquent pas, dit-on, de le voir s'échapper. Cela fait, le bon villageois donna à Mélan, contre son habitude, *l'entamon*, morceau de choix qui revient de droit au chef de la famille. Ni Joséphine ni sa mère ne se placèrent à table ; elles mangèrent toutes deux leur soupe sans s'asseoir et se remirent tout de suite à vaquer aux soins du ménage. La mère Claude était dans le ravissement de voir son *homme* en si heureuse humeur.

—Mais regarde donc, Josète, disait-elle à chaque instant à sa fille ; *Jeus !* est-il content ! Ne dirait-on pas que c'est lui qui a tiré à la milice ? Je ne me rappelle pas l'avoir vu comme ça ; si fait, le jour qu'il a eu son garçon. Hein, ma pauvre Josète, qu'il fait bon au monde au jour d'aujourd'hui !

Le père Reverchon était en effet d'une gaieté tout-à-fait en dehors de ses habitudes. C'est qu'il avait mesuré de l'œil, lui aussi et mieux encore que sa femme et sa fille, toute la profondeur de l'abîme au

fond duquel la pauvre famille avait couru le risque d'être précipitée. Depuis que son garçon était entré dans sa vingt-unième année, son imagination ne lui avait montré que les objets les plus sombres : ce terme en retard, Mélan pris par la conscription, la famille s'endettant pour le racheter, leur bétail saisi, leur mobilier vendu à l'encan, lui et les siens ruinés et déshonorés. Et tous ces malheurs, toute cette honte, non-seulement ils venaient d'y échapper, mais grâce à Mélan dont l'activité égalait la bonne conduite, la famille pourrait étendre ses cultures et qui sait ? entrer peut-être dans une ère, bien inespérée jusque-là, de bien-être et de bonheur.

— Tu as eu bonne main, Mélan, dit-il à son fils en avançant son verre pour trinquer ; à la tienne, mon garçon ! Il n'y en a pas un dans la commune qui ait ramené aussi haut que toi. Je gage qu'il était tout au fond; j'ai toujours dit que les bons étaient tout au fond. Moi, je n'ai eu que 65 ; il y a de ça pas mal de temps. C'est égal, tu nous restes ; allons, bois un coup. Nous allons pouvoir travailler maintenant et mettre la ferme en plein rapport. Si on marnait le champ de la *Chintre,* hein, qu'en dis-tu ? Il faudra penser à ça. Du vin, Josète. J'ai idée que M. de Grailly ferait bien d'acheter le pré de la *Malcombe ;* il l'aurait à bon compte et ça nous arrondi-

rait. Il faudra que tu ailles à Salins pour lui en parler. A propos, je crois que je ne t'ai pas raconté encore ce que m'a dit Josète, quand Simon est venu me la demander, il y aura demain trois mois.— Ah ça, père, m'a-t-elle dit en riant, depuis quand les oiseaux nichent-ils en hiver? Est-ce que vous croyez que je veux vous laisser seul avec mère Claude? On parlera de ça quand Mélan aura tiré à la milice. — C'est d'une brave fille, qu'en dis-tu, mon garçon? Simon n'aura pas à se repentir; on les mariera pour Pâques. Tu ne bois toujours pas; est-ce que tu ne le trouverais pas bon? Ça ne vaut pas celui que j'ai bu un jour chez notre curé, mais, comme on dit, faute de truites, on mange des barbeaux. Il faudra te marier bientôt toi aussi. Voyons, as-tu déjà des idées? Tu en aurais parlé à ton père, pas vrai, mon garçon? Que dis-tu de la Jeanne Lacroix, d'Andelot? En voilà qui ont du foin dans leurs greniers, mais il me semble qu'ils n'ont guère de religion. La Toinette Robardet conviendrait peut-être mieux, mais, pour lors je t'avertis que si tu ne veux pas qu'elle te mène, il te faudra lui enfoncer la bague (1). Enfin nous verrons; je ne suis plus bon

(1) Celui des deux époux qui aspire à l'autorité dans le ménage, cherche au moment de la célébration du mariage à enfoncer aussi bas que possible l'anneau nuptial au doigt de l'autre.

à grand'chose; c'est moi qui bercerai les petits. Allons, bois donc, Mélan; ne te gêne pas; tu as fait une assez bonne journée, tu peux t'en vanter.

Sans une pointe de gaieté, à laquelle le vin de Salins n'était pas étranger, le vieillard n'eut pas manqué de remarquer dans son fils des signes non douteux d'impatience. Au moment où il avait déroulé la liste des partis auxquels Mélan pouvait prétendre, le jeune homme avait souri amèrement. Evidemment il avait quelque demande délicate à faire à son père et il attendait pour la risquer que le vieillard eût fini. A la fin cependant il se décida à parler et vidant son verre d'un trait pour se donner du courage:

— Écoutez-moi, père, dit-il; j'ai quelque chose à vous demander.

— Parle, mon garçon, répondit le père Antoine; je vois bien ce que c'est; tu voudrais aller rejoindre les conscrits chez Michoulier. Personne de chez nous n'a jamais mis les pieds au cabaret, mais un jour de milice... Suffit, je te permets. Tu n'as peut-être plus d'argent; dis à ta sœur qu'elle t'en donne; tu sais bien que c'est elle qui tient la bourse.

— J'ai encore de l'argent, père, et pour ce qui est des conscrits, j'estime qu'ils se passeront bien de moi pour ce soir. Je voudrais... mais j'ai peur que ça ne vous fâche et je n'ose pas...

— Voyons, de quoi est-il question ? Est-ce que tu te gênes avec ton père, par exemple ? Il ne faut pas être comme ça, mon garçon. Je dis oui d'avance ; ainsi tu peux parler.

— Eh bien ! père, je voudrais me faire soldat.

— Bonne idée, mon garçon, bonne idée ! s'écria le père Antoine qui ne pouvait s'imaginer que son fils ne plaisantât pas. Soldat ! c'est ça tout de même un état ! on court le monde ; on en voit, du pays. Ne me parle pas de ceux qui ne sont jamais sortis de leurs trous ; autant venir au monde estropié des quatre membres. C'est dommage que je sois si vieux; je partirais avec toi.

— Vous voulez rire, père, mais moi, non. Tenez, voilà le grand Margillet, est-ce que ça ne fait pas plaisir, quand il raconte ses histoires à la veillée ? On entendrait voler une mouche. Il n'a cependant été qu'un an en Afrique.

— Un an de trop ! répondit le père Antoine, qui commençait à trouver la plaisanterie un peu longue. Margillet était un bon enfant, quand il est parti; on ne l'avait jamais vu se déranger. Maintenant où est-ce qu'on le trouve ? à l'auberge toute la sainte journée et même on dit qu'il doit déjà pas mal d'argent à Michoulier. Sans aller si loin, qu'est-ce qu'il a fait dimanche dernier ? Il a joué pendant presque toute

la messe avec ce mauvais fruitier, tu sais bien... Mais toi, qu'est-ce que tu as voulu dire tout-à-l'heure avec tes histoires de soldat? Est-ce que tu voudrais nous quitter pour tout de bon? Parle, explique-toi ; il faut que je sache à quoi m'en tenir.

Le père Antoine avait prononcé ces dernières paroles d'un ton qui glaça Mélan de frayeur. Le pauvre garçon eût bien voulu n'avoir pas abordé ce terrain périlleux, mais il était trop tard pour reculer.

— Pour lors, dit-il avec encore bien moins d'assurance qu'auparavant, voici comme la chose est venue. Je venais de tirer mon numéro et j'étais devant la maison commune à regarder en attendant les autres, quand ne voilà-t-il pas que quelqu'un me tape sur l'épaule ! Je me retourne ; qu'est-ce que je vois? Un monsieur, mais un monsieur bien comme il faut, habillé tout en drap avec une chaîne d'or. — Ah ! ça, qu'il me fit, jeune homme, est-ce qu'on ne se vend pas? — Combien en donnez-vous? — Treize cents francs. — Quatorze cents. — Treize cent cinquante. — Quatorze cents, pas un liard de moins. — Eh bien, fit-il, c'est cher, mais va pour quatorze cents ! Touchez-là, mon garçon. — Je n'ai pas voulu toucher, parce que je ne savais pas si vous seriez consentant, mais ça m'a mis tout de

même la chose dans la tête. Quatorze cents francs, père, c'est un beau cheptel. On paierait ce terme en retard et il y aurait encore de quoi acheter une bonne paire de bœufs. Bouquet et Brunet commencent à ne plus guère tirer ; ils sont vieux...

— Ils sont vieux, c'est ça, dit le père Antoine dont le visage s'était assombri de plus en plus, pendant que parlait son fils. Bouquet et Brunet sont vieux et ton père aussi, n'est-ce pas ? Et les vieux ne sont plus bons à rien ; on leur manque, on les met au rebut, on s'en débarrasse comme on peut. C'est ce que tu as voulu dire, hein donc ? Mais voyons, ces bœufs, ces fameux bœufs que tu achèteras avec tes quatorze cents francs, qui est-ce qui les mènera à la charrue ? Moi, n'est-ce pas, avec mes soixante ans révolus et ma jambe qui ne veut plus aller ! Répondras-tu ? Qu'est-ce qui fera les foins ? Qu'est-ce qui battra le blé ? Qu'est-ce qui mènera le *matras* sur les champs ?

— Simon, balbutia Mélan ; il viendra ici comme gendre.

— Tu as réponse à tout, je le vois bien. On t'a fait ta leçon, car enfin tout ça ne vient pas de toi ; c'est la première fois que je t'entends parler de soldats et de tout ce que tu viens de me débiter. Non, non, ce n'est pas Mélan qui aurait eu tout seul

l'idée d'abandonner son père et sa mère dans leurs vieux jours. Qu'est-ce qui t'a endoctriné ? Il faut que je le sache ; il faut que je sache qui est-ce qui a voulu me débaucher mon garçon.

Mélan resta interdit. Peut-être dans son trouble allait-il tout avouer à son père, quand un heureux incident vint le tirer d'embarras. Un des amis des Reverchon, Pierre-Claude Jacquemet, qui venait complimenter la famille sur l'évènement du jour, entra tout-à-coup au *poële.* Le père Antoine fut vivement contrarié de cette visite importune, et surtout quand il vit Mélan, après quelques mots échangés avec Jacquemet, profiter de la circonstance pour se glisser vers la porte et sortir.

Joséphine était depuis quelques instants devant la ferme à causer avec son fiancé de leur bonheur futur. Simon avait environ vingt-cinq ans ; sans être, comme Mélan, un des plus beaux garçons du val de l'Angillon, il avait une figure douce et honnête qui lui valait toutes les sympathies, et personne ne s'étonnait, après l'avoir vu, que Joséphine, qui avait le droit d'être exigeante en fait d'avantages personnels, eût laissé tomber son choix sur lui. Moitié fermier, moitié propriétaire, le père du jeune homme habitait une des trois fermes isolées de Bas-du-Bois, à une heure environ de Chapois. Il y avait

deux ans au moins que Simon courtisait la jeune fille et trois mois qu'il l'avait demandée en mariage. Grâce à Dieu, tout obstacle était enfin levé, ou du moins le fiancé le croyait ainsi ; aussi s'apprêtait-il, en apercevant Mélan qui sortait de la ferme, à lui donner la plus cordiale poignée de main, mais la jeune fille tira son frère par le bras et le menant vers la citerne : — Où vas-tu, Mélan ? lui dit-elle à voix basse ; au chalet (1), n'est-ce pas ? Je n'ai rien à te dire, moi, mais au nom du ciel, qu'au moins notre père n'en sache rien. Tu sais comme il est ; ça le tuerait.

Mélan ne s'était nullement attendu à cette brusque apostrophe qu'il ne croyait que son père en droit de lui adresser. Il s'éloigna sans répondre un seul mot, moitié furieux, moitié confus, et prit lentement le chemin dont sa sœur avait cherché à le détourner. Il n'était plus qu'à quelques pas du chalet, quand une jeune fille, que l'obscurité l'avait empêché d'apercevoir, s'avança vers lui. — Est-ce vous, Mélan? lui dit-elle ; Dieu soit loué ! ce n'est pas trop tôt. Avez-vous bien pu me laisser si longtemps en peine? Car enfin voilà plus de trois heures que vous êtes revenu de la ville. Est-ce que je pouvais aller

(1) Fromagerie. Chaque village a le sien. Ces chalets ne doivent pas être confondus avec les fermes de la montagne qui portent le même nom.

aux nouvelles dans le village, moi, pour savoir votre numéro? On est si méchant à Chapois! Par bonheur mon père est rentré au chalet et il m'a dit la chose. Enfin vous nous restez. J'ai bien prié le bon Dieu, allez, Mélan, mais vous ne dites rien, qu'avez-vous donc?

Mélan cherchait quelque chose à répondre, quand un bruit de pas se fit entendre du côté du chalet et en même temps une grosse voix enrouée se mit à crier: Ah! ça, rentreras-tu, mauvaise grinbelle (1) que tu es! Je t'apprendrai à *guillevauder* (2) à cette heure-ci avec les garçons. Dépêche-toi de rentrer si tu ne veux pas que je te fasse passer un mauvais quart-d'heure.

La jeune villageoise se rapprocha de Mélan par un mouvement instinctif, comme pour se mettre sous sa protection. L'inconnu marcha droit vers eux, mais tout-à-coup, soit qu'il vînt seulement de reconnaître Mélan, soit plutôt qu'il n'eût joué en tout cela qu'une comédie, il changea complètement de ton et de langage. — Tiens, c'est vous, Mélan, dit-il; pardon, excuse; je ne vous avais pas reconnu; il fait si noir! Vous devez me trouver un peu vif en paroles, mais c'est que, voyez-vous, c'est si

(1) Terme de mépris en parlant d'une femme.
(2) Vagabonder.

glissant, les filles d'aujourd'hui ; on aurait meilleur temps à garder un troupeau de chèvres. Je sais qu'avec vous on ne risque rien et que c'est en tout bien tout honneur. Bonsoir, mon garçon ; que je ne vous dérange pas.

L'individu, que nous venons de voir entrer en scène d'une manière si brutale, n'était autre que le *fruitier* du village, Isidore Rambaud, fromager très-habile, mais ivrogne, intrigant et querelleur, ce qui lui avait valu d'être renvoyé déjà de cinq ou six fromageries. A Sirod, où il avait travaillé en dernier lieu, sa mauvaise réputation ne l'avait pas empêché d'obtenir la main d'une veuve qui lui avait apporté une maison, quelques parcelles de champs et une fille, nommée Julie, âgée d'une douzaine d'années. Rambaud vendit champs et maison pour boire, battit la fille, qui était bien cependant la plus douce personne du monde et maltraita tant et si bien la mère que la pauvre femme ne tarda pas à mourir de chagrin. Il était sans place, quand il apprit que le *fruitier* de Chapois était mort depuis quelques jours et qu'on lui cherchait un remplaçant. Il partit sur-le-champ et deux heures après son arrivée, il avait à la main le *débattoir* et les *réseaux* (1). Isidore ou plutôt *Sidore*, comme on l'appelait, sortait de l'excel-

(1) *Débattoir*, bâton armé de pointes qui sert à dissoudre

lente école du Suchet; il travailla lestement, proprement et le soir même le conseil de fromagerie décida qu'on prendrait des renseignements sur son compte. Ces renseignements furent des moins flatteurs, mais quand ils arrivèrent, il avait déjà eu le temps de se faire des partisans dans le village et il fut décidé qu'on le garderait. Dans sa haine implacable contre le vice et les mauvaises gens, le père Reverchon s'était opposé à ce choix de toutes ses forces; Rambaud le sût tout de suite et dès ce moment il ne chercha plus qu'à se venger.

II

— Qu'avez-vous, Mélan, reprit Julie après le départ de son beau-père. Vous n'avez pas l'air content. Est-ce que ça vous fâche de n'être pas soldat?

Mélan tressaillit comme un homme qui a été deviné dans sa pensée la plus secrète. Le mouvement qu'il fit n'échappa point à Julie.

— Comment avez-vous pu croire?... répondit le jeune homme en balbutiant. Julie, vous pouvez supposer...

— Je ne suppose rien, je suis sûre, dit-elle d'un ton où il entrait encore plus de douleur que de dépit.

le lait caillé. — *Réseaux,* toiles claires au moyen desquelles on enlève les grains de fromage.

Je ne croyais pas dire si juste tout-à-l'heure, mais je le vois bien maintenant. Dites vrai, Mélan ; vous êtes décidé à vous en aller?

— Eh bien, oui ; autant que vous le sachiez aujourd'hui que demain. Oui, je veux m'en aller, je veux me faire soldat, mais je reviendrai... Sept ans sont bientôt passés. Je vous aimerai toujours, je vous écrirai souvent...

— Vous le voulez, Mélan ; vous devez avoir vos raisons ; je n'ai rien à dire contre. Faites-donc comme il vous plaira... Mon Dieu, que je suis malheureuse! Sept ans! Moi qui étais si contente quand j'ai su que vous aviez un bon numéro! Je vous en voulais bien un peu de n'être pas venu me le dire tout de suite, mais j'ai pensé que votre père... Quelle idée! votre père... Il a tout appris... C'est lui qui veut... Mon Dieu, je crois que je vais tomber...

La pauvre fille chancela en effet, mais son ami la soutint à temps. Une pièce de sapin était étendue au bord de la route non loin du chalet ; il l'y conduisit et la fit asseoir.

— Pardonnez-moi, s'écria-t-il, Julie, pardonnez-moi. Est-ce que je pourrais vous quitter, dites? Non, non, quand je le voudrais, je ne le pourrais pas. Ne pleurez donc pas comme ça : vous voyez bien que ça me fend le cœur.

Julie sanglotait. La lune s'était dégagée depuis quelques instants d'un épais rideau de nuages qui l'avait masquée jusqu'alors et elle éclairait les joues pâles de la jeune fille que sillonnaient d'abondantes larmes. Un instant de silence suivit, pendant lequel la pauvre villageoise s'efforça de maîtriser sa douleur. — Partez, Mélan, dit-elle enfin d'une voix presque assurée; partez, il le faut. Ne faites pas attention à moi; je ne souffre que ce que je mérite. J'aurais dû me dire dès le premier jour que votre père ne serait jamais consentant. J'en ai eu l'idée plus d'une fois; un jour même je voulais vous dire qu'il fallait nous quitter, mais je n'en ai pas eu la force; il me semblait que je serais trop malheureuse, si je ne vous voyais plus. Votre père veut que vous partiez, il faut lui obéir et à votre mère aussi... On dit qu'elle est si bonne... vous ne devez pas lui faire de chagrin. Nous nous reverrons encore une fois, n'est-ce pas?... La veille de votre départ et nous nous dirons adieu. Dieu veuille que ce ne soit pas pour toujours! A bientôt, Mélan; il est tard et il faut que je rentre au chalet.

Mélan voulut la retenir, mais elle se dégagea de ses bras et s'éloigna rapidement. Resté seul, le jeune homme sentit à son tour ses yeux se remplir de larmes. Comme il traversait tristement le village

pour rentrer chez lui, le bruit d'une chanson entonnée par les voix les plus discordantes du monde vint frapper ses oreilles :

> Va, va, tu t'en repentiras,
> Quand il faudra monter la garde ;
> Soufflant dans tes doigts, tu diras :
> Cruel moment où j'ai pris la cocarde !

— Ils sont encore chez Michoulier, se dit-il ; il faut que j'y aille ; peut-être ça me fera-t-il passer mes idées. — Il se dirigea vers l'auberge ; la fenêtre était ouverte. Les conscrits ne chantaient plus, mais ils parlaient avec une extrême animation. Un instant le jeune homme crut avoir entendu prononcer son nom ; il s'avança, à la faveur de l'obscurité, jusque sous la fenêtre et se mit à prêter l'oreille.

— Que fait donc Mélan, qu'on ne le voit pas ? demandait une voix qu'il reconnut aisément pour celle d'un de ses amis, Désiré Prévalet. Il avait cependant bien promis de venir.

— C'est pour rire que vous dites ça, répondit la cabaretière, une grande femme maigre à la voix criarde, qu'on appelait, par antiphrase sans doute, la *Céleste*. Mélan ici ! En voilà un qui ne salit pas mon plancher. Ce n'est pas pour dire, mais je ne connais pas encore la couleur de son argent.

— Il est avec la Julie, dit un autre individu auquel

la couleur plus que blonde de ses cheveux avait fait donner le sobriquet de *Rougeaud*.

— Dis donc, *Carabinier*, reprit Désiré cherchant à détourner la conversation, je pars avec toi ; est-ce entendu ? Moi, d'abord, je devance l'appel.

Le *Carabinier* était un grand luron tout récemment revenu de l'armée et qui s'était vendu de nouveau. — Allons, tu seras un brave, toi, dit-il à Désiré. A la santé des braves !

Tous choquèrent leurs verres avec une telle force que dame Céleste crut devoir les prier d'y aller un peu plus doucement.

— Moi, dit un des jeunes gens qui n'avaient pas eu la main heureuse, je me crois aussi brave qu'un autre, mais ça n'empêche pas que si quelqu'un voulait partir pour moi, je le laisserais bien faire. J'aime mieux aller avec mes bœufs ; on ne se fait pas mettre *au clou* et de temps en temps on s'amuse dans les *bouchons*.

— C'est ta faute alors, Marescot, si tu en as attrappé un mauvais, dit le Rougeaud ; tu devais faire comme les Reverchon ; ils ont offert un cierge...

— Quand ils en auraient encore offert quatre, répliqua Désiré, est-ce que ça te regarde ? Est-ce de ton argent ?

— On sait bien, reprit un autre, pourquoi le

Rougeaud est tant après Mélan : c'est parce que la Julie n'a pas voulu de lui.

— Une belle *dringue*, ma foi, votre Julie ! répondit le Rougeaud. Comme si on ne savait pas qu'avant de venir à Chapois... suffit ; c'est la sage-femme elle-même qui l'a dit.

— Tu en as menti, s'écria du dehors Mélan avec une voix de tonnerre ; tu en as menti, mauvais Rougeaud !

Il avait rugi comme un lion, il s'élança comme un lion. On entendit le long escalier de bois trembler sous ses bonds furieux. Une scène de violent désordre se passait pendant ce temps-là dans la salle. Tous s'étaient levés de leurs bancs ; la Céleste allait de l'un à l'autre, criant qu'elle *n'entendait pas ça*, que c'était une *abomination*, qu'on *perdait sa maison*. Le Rougeaud avait saisi une bouteille vide que Désiré cherchait à lui enlever des mains. De son côté, le *Carabinier* avait pris position en travers de la porte, remplissant de sa vaste stature tout l'espace. Mélan vint se heurter contre le colosse.

— Laisse-moi, Carabinier, criait-il avec fureur ; laisse-moi passer, que je le tue !

Le Carabinier demeurait impassible. — Paix, mes enfants, disait-il avec un flegme imperturbable ; paix, ne faites pas les méchants. Désiré, emmène

Mélan ; toi, Rougeaud, pose ta bouteille ou je te fais passer le goût du pain et ce ne sera pas long, — Le Rougeaud obéit sans se faire répéter l'ordre, mais Mélan fit plus de résistance et ce ne fut pas sans peine qu'on le décida à redescendre l'escalier et à retourner à Champ-de-l'Épine.

III

Le lendemain de cette pénible journée, le père Reverchon était debout de grand matin, ce qui ne lui était pas arrivé depuis le commencement de sa maladie. Il profita du moment où la mère Claude était à traire ses vaches pour chercher à apprendre de Joséphine les motifs qui avaient pu pousser Mélan à vouloir se faire soldat. Joséphine fut vivement attristée à la nouvelle de l'étrange résolution prise par son frère, mais elle garda assez d'empire sur elle-même pour ne rien laisser voir au vieillard des sentiments qui la tourmentaient. Elle répondit en bonne sœur qu'elle n'avait rien entendu dire sur le compte de Mélan, que sa détermination n'était sans doute que l'effet d'un coup de tête et qu'un peu de réflexion l'y ferait certainement renoncer.

— Il faut que j'en aie le cœur net, répondit le père Antoine ; donne-moi mes habits, Josète ; j'ai à sortir.

Cet ordre contraria vivement la jeune fille qui comprit tout de suite les fâcheuses conséquences de la démarche que son père se proposait de faire. Evidemment il allait chez le curé ; eût-il demandé ses habits de fête pour faire une visite à tout autre dans le village ? Le curé ne pouvait pas ignorer les relations de Mélan avec Julie ; s'il parlait, tout était perdu. Joséphine tenta, quoique avec assez peu d'espérance de succès, de détourner le vieillard de son dessein. — Vous n'y songez pas, père, lui dit-elle ; il y a plus de trois mois que vous n'avez mis le pied dehors et vous voulez sortir, malade comme vous êtes et par ce mauvais temps-là encore !

— Je ne vais qu'à quelques pas, répondit le vieillard ; je serai bientôt revenu.

— Attendez au moins que vous ayez déjeûné. La soupe va être prête ; je vais la tremper dans un instant.

— Non, non, dépêche-toi, je n'ai pas faim ce matin.

Il fallut obéir. La jeune fille tira lentement et bien à contre-cœur du vieux buffet de noyer, où ils étaient précieusement renfermés depuis la Noël précédente, un pantalon et une veste de drap gris-bleu qui ne devaient s'attendre à prendre l'air que pour la fête de Pâques. Le brave homme s'habilla aussi

lestement qu'il put et sa toilette achevée, il se mit aussitôt en route. Une amère inquiétude s'empara de Joséphine quand elle le vit s'éloigner. Elle tremblait pour Mélan ; elle tremblait pour son père dont la santé déjà si compromise ne pourrait pas résister peut-être à la terrible secousse qu'elle pressentait. De grosses larmes roulaient dans ses yeux.

Il neigeait. C'était pitié de voir le pauvre vieillard s'avancer avec peine par les chemins du village, malade, le front chargé de soucis. Arrivé à la porte du presbytère, il sonna ; la gouvernante du curé vint lui ouvrir. — Jésus-Maria, s'écria-t-elle tout en l'apercevant, ne voilà-t-il pas le père Reverchon qui vient voir M. le curé ! Comment ça va-t-il, père Reverchon ? Ce mariage est donc décidé ? C'est Simon qui doit être content. Savez-vous que c'est tout de même un beau brin de fille que votre Josète ? Ah ça, pendant que j'y pense, dites donc à Mélan de ne plus aller chez ce mauvais fruitier ; ça fait joliment causer dans le village. Tenez, pas plus loin qu'hier, est-ce qu'on ne m'a pas dit qu'il a promis le mariage à cette Julie? C'est Rambaud qui le raconte lui-même partout. Mais entrez donc, père Reverchon ; ne restez pas comme ça sur la porte ; savez-vous qu'il y a de quoi attraper un bon rhume? M. le curé est dans le village ; il ne tardera pas à rentrer.

Le vieillard resta accablé par ces révélations. Il balbutia quelques mots pour s'excuser de ne pas entrer à la cure et reprit, plein de tristesse et de colère, le chemin de la ferme. En le voyant revenir si tôt, Joséphine eut un instant d'espérance. Il ne devait pas avoir trouvé le curé ; rien n'était perdu encore, mais au premier coup-d'œil qu'elle jeta sur le visage de son père, elle comprit clairement que toutes ses craintes ne s'étaient que trop réalisées.

Mélan se rendait au *poêle* pour déjeûner, quand il se trouva face à face sur la porte avec le vieillard, dont les yeux flamboyèrent de colère en l'apercevant.

— Malheureux ! s'écria le fermier d'un ton foudroyant, que viens-tu faire ici ? Oses-tu bien encore paraître devant moi ? On m'a tout dit, je sais tout. Tu devrais te cacher, tu devrais mourir de honte. Pars tout de suite, fais-toi soldat ; va où tu voudras pourvu que je n'entende plus parler de toi. Tes quatorze cents francs, tu peux les garder. Je n'en veux pas, je n'en veux pas un sou ; ils me feraient honte, je les jetterais par la fenêtre. Donne-les à cette malheureuse que tu as perdue. Misérable que tu es ! Ne t'ai-je pas dit que je te reniais pour mon fils ? Tu es encore là, tu oses me braver : va-t-en !

Mélan courba la tête sous l'anathème paternel et

se retira sans répondre un seul mot. La mère Claude était accourue au bruit ; il fallut lui raconter tout ; la pauvre femme tomba évanouie. La voyant revenue à elle, grâce aux soins empressés de Joséphine, le père Reverchon se mit à la consoler à sa manière : —'Tu es bien bonne, lui dit-il, de te mettre la mort au corps pour un garnement pareil ; moi, j'en aurais dix comme lui que je les chasserais tous!

— *Jeus-Maria !* répondit la mère Claude en sanglotant; mon pauvre garçon, mon pauvre Mélan, je ne le reverrai plus !

Pendant huit jours, on n'entendit plus parler de Mélan à Champ-de-l'Epine. Des gens du village prétendaient l'avoir vu errer la nuit autour du chalet, mais personne à Chapois ne connaissait son asile. Restée seule avec ses parents, Joséphine faisait tout son possible, quoique bien triste elle-même, pour les consoler et ranimer leur courage. Plus d'une fois chaque jour, après avoir ri devant eux et cherché à les distraire de leur chagrin, elle se retirait derrière le rucher ou dans quelque coin de la grange, et là, seule ou n'ayant pour témoin de ses larmes que Simon qui, malgré la neige et les mauvais chemins, n'avait jamais été plus assidu à Champ-de-l'Epine, elle s'abandonnait à toute l'amertume de sa douleur. La mère Claude n'était pas moins navrée, mais de

toute la famille, celui qui faisait le plus de peine à voir, c'était le père Reverchon. Il ne pleurait pas, lui, ne se désolait pas ; son œil demeura toujours sec. Si Joséphine parvenait quelquefois à dérider la mère Claude, toute sa gaieté, bien factice, il est vrai, échouait contre la profonde douleur de son père. Le pauvre homme ne mangeait plus, ne dormait plus. Assis, selon sa coutume depuis le commencement de sa maladie, le plus près que possible du poêle de fonte, dans lequel il introduisait à chaque instant quelque bûche nouvelle, il travaillait, sans prononcer une parole, presque sans lever la tête, à des pièces de charronnage qu'il manquait presque toutes, quoiqu'on eût vanté jusqu'alors son adresse pour ce genre de travail. L'expression sombre de sa physionomie, l'éclat fébrile de ses yeux et les brusques mouvements involontaires qu'il faisait à chaque minute, dénotaient à la fois et les progrès de son mal et la violence de son émotion intérieure. Fanfan se mettait-il à beugler, le vieillard fronçait le sourcil, comme si tout ce qui lui rappelait son fils lui fût devenu insupportable. Il avait pris le pauvre animal en une telle haine que forcé une fois d'en parler, ce ne fut pas sous le nom de Fanfan qu'il le désigna, mais sous celui qu'il avait porté jusqu'au jour où un caprice de Mélan était venu le débaptiser.

Certaine après-midi, le père Antoine avait suspendu son travail habituel pour examiner et mettre en ordre les papiers de la famille ; Joséphine était occupée à coudre auprès de lui. — Tu as toujours été obéissante, toi, Josète, lui dit le vieillard rompant enfin son long silence ; veux-tu faire ce que je te dirai ?

— Parlez, père, répondit la jeune fille en affectant une gaieté qui était bien loin de son cœur. On fera tout ce qu'il vous plaira, mais j'estime que vous n'allez pas me commander de me jeter dans la citerne, par exemple ?

— Voici la chose. Je ne peux pas m'accoutumer à l'idée de ce terme en retard ; il me semble que si je venais à manquer avant qu'il soit payé, je ne serais pas mort comme un brave homme. C'est lundi la foire de Salins ; il faudra que tu y mènes Rosette et Marquise. Ce n'est pas toi qui devrais y aller, je sais bien, mais je suis vieux et je n'ai plus que toi. Il faudra aussi relever le mur du *Champ-de-l'Alouette ;* il était en bon état, quand nous avons pris la ferme ; on doit le rendre en bon état. Tu prendras ces papiers, Josète ; soigne-les bien, entends-tu ? Quand tu auras besoin de conseils, tu iras trouver notre curé ou Jacquemet, lequel tu voudras des deux. Tu me promets aussi... Je ne sais

pas ce que j'ai, c'est par là... dans la tête... Tu me promets de te marier sous peu... avec... Simon...

— C'est bien, père, répondit Joséphine, on fera tout ce que vous dites, mais vous avez l'air bien fatigué ; vous devriez vous coucher un peu. Et puis, regardez quel temps il fait ; la neige vient battre jusque contre les fenêtres ; on n'a jamais vu d'*orval* (1) comme ça. Je vous ferai une infusion ; voulez-vous que j'aille chercher la bassinoire de M. le curé ? Croyez-moi, père, couchez-vous ; vous verrez que vous serez bien mieux.

— Je crois que tu as raison, Josète, répondit le vieillard. La tête me tourne ; je ne me suis jamais vu comme ça. Oui, oui, je serai mieux dans mon lit. Dis à ta mère qu'elle vienne m'aider à me coucher. Il n'y a pas besoin de bassinoire ; tu mettras seulement un morceau de bois dans le poêle ; j'aurai assez chaud.

La pauvre fille avait les larmes aux yeux. Malgré ses efforts pour les cacher, le vieillard s'aperçut de son émotion.

— Ne fais donc pas l'enfant comme ça, Josète, lui dit-il ; tu vois bien que ce n'est qu'un peu de fièvre, mais quand bien même mon moment serait venu, est-ce que nous ne devons pas nous soumet-

(1) Tempête.

tre ? Tu enverras chercher le curé ; je tiens à mettre ma conscience en ordre pendant que j'ai encore un peu ma tête. Je n'ai pas besoin de te dire de te conduire toujours en brave fille. Vois-tu, Josète, si jamais tu devais faire quelque chose contre l'honnêteté ou contre la religion, j'aimerais mieux te voir morte tout de suite. Ta mère est vieille ; il te faudra en avoir bien soin, lui obéir toujours et ne pas faire comme ton... Ne m'avais-tu pas dit que tu me ferais une infusion ? Mais appelle d'abord ta mère ; je sens que les jambes vont me manquer...

La mère Claude arriva tout éperdue. A peine le vieillard fut-il couché que son mal redoubla de violence. Dans le chaos d'idées qui se combattaient dans son esprit, le nom de Mélan s'échappa plus d'une fois de ses lèvres, mais mêlé d'une façon peu amicale à ceux d'Isidore, de Julie et du terme en retard. Une fois, il est vrai, comme Joséphine était penchée sur le lit du malade, elle l'entendit distinctement réclamer son fils qu'il accusait le fruitier de lui avoir enlevé. La bonne fille se trouva alors dans un cruel embarras. Malgré la défense de Mélan de révéler à qui que ce fût son asile, Simon n'avait pu cacher longtemps à son amie que le fugitif fût à *Bas-du-Bois*. Le ferait-elle venir à Champ-de-l'Épine?

D'une part elle craignait d'irriter encore davantage son père et d'aggraver son mal, d'autre part de le laisser mourir sans que Mélan fût pardonné. La pauvre fille ne savait quel parti prendre ; mais le vieillard ne lui avait-il pas recommandé un instant auparavant de s'adresser au curé, quand elle aurait besoin de conseils ? Elle courut au presbytère. Le digne prêtre achevait, quand elle entra, la lecture d'une lettre qu'il venait à l'instant même de recevoir de Mélan, lettre qu'il communiqua à la jeune villageoise :

« Monsieur le curé, écrivait Mélan, c'est à vous que je m'adresse, n'osant pas envoyer une lettre à mes parents. Vous voyez déjà que je ne suis pas heureux, puisque me voilà réduit à ne pouvoir écrire à ceux que je dois aimer par-dessus tout ; mais la faute n'est qu'à moi et je ne dois pas me plaindre. Cette lettre n'est pas pour chercher à rentrer dans votre estime ni dans l'amitié de mes parents : je sais bien que je n'ai plus à espérer ni l'une ni l'autre ; mais j'ai tant de chagrins qu'il faut absolument que je les dise à quelqu'un ; il me semble que ça me soulagera. Je voulais d'abord écrire à Josète, mais je connais son bon cœur ; elle aurait voulu parler à mon père pour moi, et je sens que je suis trop coupable pour pouvoir être pardonné.

Vous, monsieur le curé, vous pourrez raconter mon histoire aux garçons de la paroisse pour les détourner de faire comme moi. Je pense qu'il n'y en a point qui en soient capables ; c'est égal, vous leur direz toujours : Ne faites pas comme Mélan, et je suis sûr qu'ils vous écouteront. Je ne rentrerai jamais à Chapois ; ainsi vous pouvez parler sans avoir peur de me faire du tort.

« Voici donc comment j'ai fait la connaissance de cette pauvre fille. C'était l'an dernier, juste le dimanche avant les foins. J'étais allé me promener après vêpres vers le communal. Les prés étaient tout en fleurs ; ils embaumaient. Vous nous aviez recommandé le matin à la messe de ne jamais passer par les champs sans remercier le bon Dieu de toutes les bénédictions qu'il avait accordées aux biens de la terre ; je n'aurais jamais cru vous désobéir si tôt. Que voulez-vous, monsieur le curé? jamais je ne m'étais senti comme ce soir-là ; j'étais comme dans le vin ; j'estime que c'était l'odeur de la *miellée* (1) qui me montait à la tête. Voilà qu'au bout du champ de Faivre j'aperçois une fille qui courait vers moi de toutes ses forces : c'était cette pauvre Julie ; le taureau de Prévalet était après elle. Dragon n'est pas méchant, mais les mouches

(1) Senteur des prés.

piquaient assez, et puis Julie avait mis son mouchoir à carreaux rouges, et vous savez que les bêtes n'aiment pas cette couleur-là. Le taureau n'était déjà plus qu'à quelques pas d'elle ; je la pris par le gros du corps, et je la jetai doucement de l'autre côté des buissons. Dragon me connaissait ; il fut bien vite apaisé. J'avais dans ma poche une bonne poignée de sel pour Fanfan que j'allais voir au communal, ce fut l'autre qui l'eut ; mais Fanfan n'y a rien perdu : il en a eu le double en rentrant à l'écurie. J'allai ensuite vers Julie, qui était plus morte que vive. — Merci, Mélan, me fit-elle d'une voix encore tout effrayée ; sans vous j'étais perdue. — Je voulus la reconduire jusqu'au village, mais elle me dit qu'elle s'en irait bien toute seule et qu'elle ne voulait pas me déranger. Je continuai mon chemin, mais avec bien du dépit de ce qu'elle n'avait pas voulu se laisser reconduire. Vous voyez, monsieur le curé, que je vous dis tout ; il me semble que je suis en confession. Vous savez bien aussi que je n'ai jamais aimé à mentir ; je suis déjà bien assez mauvais sans cela.

« La fête de Supt ne tarda pas. Mon père y fut invité chez les Maillard ; il était déjà malade. — Mélan, me fit-il, tu iras : Jean-Claude ne serait pas content s'il n'avait pas quelqu'un de chez nous. —

Je ne me le fis pas dire deux fois : je pensais qu'elle y irait avec son père. Après vêpres, on alla au jeu de quilles et de là voir danser dans la grange. Pourquoi ne suis-je pas revenu à Chapois tout de suite après vêpres? Je serais peut-être encore aujourd'hui un honnête garçon. C'était l'aveugle d'Andelot qui faisait danser. Comme je regardais, Isidore m'aperçut. — Tiens, me fit-il, voilà Mélan ; bonjour, Mélan ! Ah ! ça, est-ce qu'on a laissé ses jambes à Chapois, qu'on ne danse pas ? — Je répondis que je ne savais pas, que je n'avais jamais dansé. — On danse tout de même, me fit-il ; les cabris sautent bien et personne ne leur a appris. — Il prit la main de sa fille, la mit dans la mienne et nous poussa à un endroit où il manquait du monde. Julie devint toute rouge ; je n'étais guère plus à mon aise ; il me semblait à tout moment que mon père était là à me regarder, et vous aussi, monsieur le curé ! Plusieurs fois j'embrouillai toute la danse, et je vis bien qu'on se moquait de nous. Peu à peu cependant je fis moins mal, je commençais même à y aller de bon cœur, quand quelqu'un se mit à dire qu'il était déjà tard et que c'était assez pour ce soir-là. Isidore mit sa fille à mon bras : — Allez toujours devant, nous fit-il ; j'ai encore quelque chose à faire dans le village ; je vous rattraperai. — Je vous attendrai,

père, répondit Julie ; je ne vais pas en journée demain; ainsi j'ai tout le temps. — Non, non, fit-il, allez toujours ; la lune est bonne, je vous aurai bientôt rattrapés. — Ce n'était pas bien, ça, n'est-ce pas, monsieur le curé ? mais bien sûr, Julie n'y était pas consentante.

« Il faisait tout-à-fait doux ; les cailles chantaient comme en plein midi. Nous marchions tout doucement ; Julie ne faisait que regarder derrière elle si son père ne venait pas. La danse m'avait échauffé ; peut-être aussi le vin de la fête y était-il pour quelque chose, n'ayant pas l'habitude d'en boire. Je pris (pardonnez-moi, monsieur le curé, d'oser vous raconter cela), je pris la main de Julie et je me mis à la serrer. — Que faites-vous, Mélan ? me dit-elle ; mon père peut nous voir. — Je ne répondis rien, mais je lâchai sa main. On marcha un bon bout de chemin sans rien se dire. Ce fut elle qui recommença : — Qu'avez-vous ? me fit-elle ; vous avez l'air tout ennuyé. — Et qui en est cause, lui fis-je, si ce n'est vous ? — C'est donc bien contre mon vouloir, me répondit-elle, car, bien sûr, je serais fâchée de vous causer du chagrin. — S'il en est comme vous dites, donnez-moi donc votre amitié. — Elle regarda encore derrière elle. — Mon père ne vient pas, se mit-elle à dire ; j'ai peur qu'il ne

lui soit arrivé quelque chose ; si nous retournions à sa rencontre ? — Il ne s'agit pas de votre père, mais de votre amitié. Il me la faut, je la veux ! entendez-vous ? — Il me sembla qu'elle devenait toute pâle ; sa voix se mit à trembler. — Écoutez-moi, Mélan, me fit-elle ; ce que vous me demandez ne se peut pas. Nos bêtes, vous le savez bien, ne vont pas au champ avec les vôtres. Votre père a ses idées et le mien aussi, et jamais ils ne tomberont d'accord. Ne parlons donc plus de ça, je vous en prie; vrai, vous me feriez de la peine.

« Pourquoi ne l'ai-je pas écoutée ? Mais plus elle disait non, plus je voulais lui faire dire oui. A la fin, elle laissa sa main dans la mienne. Mon cœur battait bien fort, le sien aussi, je crois, car c'était à peine si elle pouvait parler, et elle tremblait de tous ses membres. Je suis un malheureux, monsieur le curé, je le sais bien, d'oser encore me rappeler ces choses-là après tout le mal qui en est sorti pour mes pauvres parents. Que voulez-vous ? C'est plus fort que moi ; je voudrais n'y plus penser que je ne le pourrais pas. Tenez, j'ai de grosses larmes dans les yeux en vous écrivant ; mais je mentirais en disant qu'elles ne viennent que du repentir de ce que j'ai fait. Je ne verrai plus Julie, plus jamais, je le jure devant vous ; mais pour lui en

vouloir, pour ne plus penser à elle, pour oublier cette soirée-là, non, monsieur le curé, je ne le pourrai jamais. Je le sais pour l'avoir essayé et plus d'une fois ; quand j'y mettrais tout mon courage, jamais je n'en viendrais à bout.

« Il était bien tard déjà quand je rentrai à Champ-de-l'Épine. J'allai coucher dans le grenier à foin, moins encore pour ne pas déranger tout le monde en rentrant si tard que pour être plus seul avec mon contentement. Fanfan se mit à me dire bonsoir quand il m'entendit ; mais j'avais l'idée à bien autre chose, et je n'allai pas vers lui. Il m'est impossible de vous dire ce que j'éprouvai ce soir-là et encore les jours suivants. Je me sentais plus fort, plus vivant que je n'avais jamais été ; il me semblait que toute ma vie n'avait été jusqu'à ce moment-là que comme un sommeil ennuyeux, dont je venais seulement de me réveiller. Je fus ainsi pendant près d'une semaine ; mais un soir, Josète étant venue à parler du fruitier, mon père se mit à dire qu'il n'avait jamais cherché qu'à lui faire du tort, que ce n'était pas un homme de droiture, et qu'on aurait bientôt à se repentir de l'avoir engagé. Quel coup pour moi ! Je connaissais le caractère du père Antoine : une fois une idée entrée dans sa tête, je savais que rien ne l'en ferait sortir. Je me rappelai d'ailleurs ce que

j'avais vu faire à Isidore à Supt, quand il mit sa fille à mon bras et nous laissa revenir seuls de nuit jusqu'à Chapois. Il me sembla qu'un homme qui avait fait cela était capable de bien des choses mauvaises. Je n'en doute plus maintenant : il a poussé sa fille vers moi cette fois-là et encore bien d'autres, rien que pour faire avoir du chagrin à mon père; mais, comme je vous l'ai déjà dit, monsieur le curé, Julie n'en était pas : c'est une trop brave fille, et quand je me rappelle tout ce qui s'est passé, je vois bien que la conduite de son père la peinait beaucoup, quoiqu'elle ne s'en soit jamais plainte devant moi.

« Je n'avais pas encore perdu à ce moment-là tous mes bons sentiments. — Comment ! me fis-je, oserais-tu bien causer du chagrin à cette bonne Josète et à ta mère qui t'aime tant ? Serais-tu assez dénaturé pour aller contre la volonté de ton père, surtout vieux et malade comme il est? Tu serais un sans-cœur ; non, non, tu ne le feras pas ! — Je pris le parti de ne plus revoir Julie. Pendant huit jours, non-seulement je ne mis pas le pied au chalet, mais je me détournais pour ne pas passer devant. J'ai bien souffert cette semaine-là, allez, monsieur le curé. L'époque de la conscription approchait ; je me mis à souhaiter d'avoir un mauvais numéro. — Je partirai, me dis-je, et mon père ne

saura rien. — Persuadé que je n'avais plus que quelques semaines à être à Chapois, je me mis à retourner au chalet comme par le passé. Vous savez le reste, monsieur le curé. Quand j'ai eu ramené ce maudit numéro, j'ai pleuré devant tout le monde, au beau milieu de la rue, et les gens qui croyaient que c'était du contentement de ne pas partir ! Si le même soir mon père m'avait laissé m'en aller, tout pouvait s'arranger encore ; mais je n'avais pas réfléchi qu'il tenait trop à moi pour y consentir jamais. Et moi, comment ai-je répondu à son amitié ? Devrais-je encore oser l'appeler mon père après avoir rempli de chagrins sa vieillesse déjà si tourmentée par son mal ? Pourvu encore que je n'aie pas à me reprocher de lui avoir donné le coup de la mort !

« Voilà donc où m'a conduit ma folie ! Pourtant, monsieur le curé, j'aimais mon père. Il n'y a pas un an encore, si quelqu'un m'avait dit que je ferais contre lui la moitié seulement de ce que j'ai fait, je l'aurais cru fou. Un an ! il n'y a donc qu'un an que j'étais encore un honnête garçon ! Quand j'y pense, comme ma vie était tranquille alors ! Je n'avais de souci que de faire plaisir à mes parents, et eux de même envers moi. Quand je revenais du champ et que Fanfan se mettait à m'appeler, j'allais vers lui, je le caressais, je regardais s'il avait de la paille et

du foin en suffisance. Pauvre Fanfan ! lui aussi, je ne le verrai plus ! La mère Claude m'attendait sur la porte et me souriait en m'apercevant ; Josète m'apportait du *cérat* (1) et du lait. Annonçais-je à mon père qu'un champ était fini, il ne me répondait qu'en me marquant l'ouvrage du lendemain ; mais je voyais bien sur sa figure qu'il était content. Le dimanche, quand j'avais mis mes habits propres, avec quel plaisir je partais pour l'église avec le père Antoine, qui m'expliquait en chemin ce qu'on devait chanter à l'office ce jour-là ! Aujourd'hui je ne sais si j'oserais entrer dans une église ; il me semble qu'elles ne sont pas faites pour des dénaturés comme moi.

« Pardonnez-moi, monsieur le curé, de vous en écrire si long ; mais j'avais tant besoin de raconter mes peines à quelqu'un ! Je vous en prie, ne cherchez pas à obtenir de mon père qu'il me pardonne; ce serait peine perdue ; il n'y consentira jamais. Il ne le doit pas d'ailleurs ; j'ai trop mal agi. Qu'il m'oublie, si c'est possible ; qu'il oublie qu'il a eu un garçon qui s'appelait Mélan, c'est tout ce que je peux demander. Dites aussi à Josète qu'elle ne prononce jamais mon nom devant lui; elle ne ferait que le fâcher davantage et peut-être le rendre encore plus malade. Voilà, monsieur le curé, ce que j'avais

(1) Espèce de fromage.

à vous dire. Que vais-je devenir maintenant? Je n'en sais rien; je n'ai pas assez ma tête pour pouvoir y réfléchir. Tout ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne me ferai pas soldat; rien que ce nom-là me rappelle des choses qui me peinent trop. Je vous répète aussi, en finissant, que jamais je ne retournerai à Chapois, et que jamais je ne reverrai cette pauvre fille, quoique cela me soit bien dur, n'ayant pas le courage de lui en vouloir, mais au contraire l'aimant, bien malgré moi, encore plus que par le passé. »

Après avoir pris connaissance de cette lettre, dont plus d'un passage lui arracha des larmes, Joséphine exposa au curé l'objet de sa visite. Le digne prêtre se fit rendre un compte minutieux de toutes les paroles prononcées par le père Antoine au sujet de Mélan. — Faites venir le jeune homme, dit-il; je crois que c'est ce qu'il y a de mieux à faire. Je verrai votre père d'ici là, et je tâcherai de le préparer à le recevoir; mais il fait trop mauvais temps aujourd'hui; il y aurait folie à envoyer quelqu'un à Bas-du-Bois.

Fixée sur ce point, la jeune fille revint à Champ-de-l'Épine aussi lestement que le lui permit l'état des chemins de plus en plus encombrés et par la neige tombante et par celle que remuait le vent. La *poussée* commençait, la poussée, terrible phénomène

dont peuvent seuls se faire une idée ceux qui ont été assaillis par le *simoun* au milieu des sables du désert. Ici, ce n'est pas toute une caravane qui périt, mais un pauvre voyageur, un pauvre fermier, parti de chez lui quelques heures auparavant pour aller au village voisin, et que la tourmente de neige enveloppe à son retour. Je ne sais pourquoi, mais il me semble qu'il doit y avoir dans les angoisses de l'homme qui lutte contre la mort seul, sans une main à serrer d'une dernière étreinte, fût-ce même celle d'un inconnu, quelque chose de plus navrant encore que n'est l'agonie de celui qui succombe avec d'autres de ses semblables. Dans la *poussée*, rien de ce qui annonce la mort et y prépare : la plaine est éblouissante de blancheur, le vent souffle avec violence, mais presque sans bruit. Pour ajouter encore à l'amertume de la dernière heure, c'est à quelques pas de son village, à quelques pas de sa maison, que l'infortunée victime, pleine de santé et de force peu d'instants auparavant, tombe pour ne plus se relever. Il ne se passe pas d'hiver sans que quelques terribles accidents de ce genre ne viennent jeter le deuil parmi les populations du Jura. Souvent on ne retrouve les corps que plusieurs jours après, et à moitié dévorés par les loups.

Joséphine connaissait toute l'étendue du danger ;

trop de ces lugubres histoires s'étaient passées dans le voisinage depuis qu'elle était au monde. Elle n'ignorait pas que, la veille encore, le maître d'école de Valempoulières avait été trouvé mort dans les neiges sur la route de Salins à Champagnole. Simon était à Champ-de-l'Épine depuis le matin : elle savait qu'elle n'avait qu'un mot à dire pour qu'il partît sans hésiter ; mais ce mot, le prononcerait-elle ? Si d'un côté elle se représentait Mélan réconcilié avec son père, la santé du vieillard subitement améliorée, rétablie peut-être par cet heureux événement, d'autre part son imagination lui montrait Simon aux prises avec la tempête et succombant à cette mort affreuse. Le curé lui avait recommandé d'attendre au lendemain, mais serait-il temps encore ? Après être restée quelques instants près de son père, la pauvre fille revint sur la porte pour interroger de nouveau l'état du temps. La poussée était dans toute sa force ; le vent prenait la neige à terre, la rejetait avec fureur contre le ciel, la balayait affreusement, comme il eût fait de la poussière des routes. Le chemin qu'elle avait frayé en revenant du presbytère était déjà complètement effacé. Si telle était la violence de l'ouragan au fond même du vallon, avec combien plus de fureur encore ne devait-il pas sévir en pleine campagne et sur les coteaux qui séparent

Champ-de-l'Épine de Bas-du-Bois ! Et la journée qui s'avançait ! Et la nuit qui approchait déjà ! — C'en est fait, se dit tristement la jeune villageoise ; il faut y renoncer pour aujourd'hui ; pourvu qu'il ne soit pas trop tard demain !

Elle retourna au *poële*, mais à peine venait-elle d'y rentrer, que le père Antoine se mit à prononcer d'une manière confuse d'abord, puis plus distinctement, le nom de son fils. Joséphine regarda Simon ; le jeune homme avait compris.

— J'irai, lui dit-il tout bas.

— Demain, Simon, répondit la jeune fille, fâchée sans doute d'être si vite obéie ; il sera assez tôt demain. Si vous saviez quel *orval* il fait !

Mais déjà le jeune homme était hors de la chambre. Joséphine courut après lui pour essayer de le retenir; elle n'arriva sur la porte de la ferme que pour le voir s'élancer, tête baissée, au milieu de la tourmente. La neige tombait si épaisse, elle tourbillonnait avec tant de violence, qu'à peine avait-il fait dix pas, elle le perdit de vue. — Sainte vierge Marie, dit-elle en tombant à genoux, ayez pitié de moi et sauvez-le !

Jusqu'à Supt, tout alla assez bien pour l'intrépide montagnard. Il mit, il est vrai, plus d'une heure pour un trajet de quelques minutes dans des cir-

constances ordinaires ; mais il ne lui arriva pas une seule fois de faire fausse route. On ne voyait plus les chemins ; si par moments on pouvait les reconnaître encore, ce n'était qu'aux prodigieux entassements de neige qu'y avait jetés le vent, entassements qui les rendaient tout à fait impraticables. A défaut de chemin, le jeune villageois se guida d'après les haies des champs et quelques arbres épars çà et là dans la campagne. Cinq heures sonnaient à Supt quand il y arriva ; il hésita un instant, s'il ne s'arrêterait pas quelques minutes dans le village pour se reposer, car il avait eu de la neige tantôt jusqu'au genou, tantôt jusqu'à la ceinture, et ses forces commençaient à être sensiblement diminuées, mais il lui sembla qu'il ferait mieux de profiter des quelques instants de jour qui restaient, et il continua sa route.

C'était au-delà du village que l'attendait le péril. A peine avait-il dépassé les dernières maisons, qu'il prit trop à droite et s'engagea dans le chemin creux qui mène à la tourbière. La neige y était profonde de plus de trois pieds ; il parvint cependant à s'en dégager après d'incroyables efforts, mais cette erreur de direction lui avait coûté des moments bien précieux. La nuit était venue, sombre, effrayante, une de ces nuits redoutées du voyageur égaré, même

quand la tempête ne vient pas en accroître encore le danger et l'horreur. Pour surcroît d'infortune, la poussée sembla tout à coup redoubler de violence. La neige ondoyait autour de lui, comme les vagues d'une mer furieuse, elle marchait sous lui, elle se dressait contre lui, elle lui jetait à pleine poignée à la face sa poussière glaciale, l'enveloppant de tous côtés dans son sinistre tourbillon. Simon s'arrêta; immobile, appuyé sur son bâton, il écoutait si quelque bruit lointain ne viendrait pas lui indiquer la direction qu'il devait suivre. Rien que les hurlements des loups que la faim et la nuit avaient chassés de la forêt. La peur commença alors à le saisir; il pensa à sa mère, à ses parents, à Joséphine, qu'il n'espérait plus revoir ; de grosses larmes, qu'il essayait en vain de refouler, roulaient dans ses yeux. Les hurlements des loups semblaient se rapprocher ; il savait qu'il devait demeurer debout, s'il ne voulait pas devenir leur proie, que c'en était fait de lui, s'il s'asseyait ou tombait. De larges gouttes de sueur coulaient le long de son visage, sa vue s'était troublée, ses jambes faiblissaient ; il allait tomber quand tout à coup, ô bonheur ! un *Angelus* se fit entendre ; la prière de Joséphine avait été exaucée. Le sentiment revint au jeune homme ; il écouta, il reconnut le son de la cloche : c'était celle

de Lemuy. Maintenant il pouvait s'orienter; ses forces revinrent avec son courage, il se remit en marche. A mesure qu'il s'avançait, la neige diminuait de profondeur, et il marchait avec moins de peine. Il se trouva bientôt au sommet d'un monticule, et son cœur bondit de joie ; à deux grands frênes qui y abritaient une croix gigantesque, il venait de reconnaître le monticule de la *Croix Girod;* il n'était plus qu'à quelques pas de Bas-du-Bois; il était sauvé !

Que se passait-il pendant ce temps à Champ-de-l'Épine. Le délire avait quitté le père Reverchon, qui semblait n'avoir plus pour tout mal qu'une extrême faiblesse, mais Joséphine n'était pas plus rassurée. Elle savait combien perfides sont ces *mieux* des dernières heures qu'accorde la nature au malade, soit pour adoucir, par un peu d'espérance encore, l'amertume des instants suprêmes, soit pour ménager au moribond le temps et le calme nécessaires pour régler ses intérêts de l'âme et du corps. Le sort de Simon ne l'inquiétait pas moins. Combien de fois, depuis son départ, n'était-elle pas venue sur la porte de la ferme pour examiner l'état du temps ! La tourmente avait entièrement cessé ; de l'ouragan de tout à l'heure, il ne restait plus que quelques légers nuages, au milieu desquels se jouait

capricieusement la lune, dont la clarté était augmentée encore par l'éclat de la neige. Pourquoi donc Simon n'était-il pas de retour avec Mélan ? Il y avait cinq heures au moins qu'il était parti, cinq heures pour un si court trajet ! Il avait donc succombé en route ! Elle le voyait étendu dans la neige, luttant sans espoir contre des bandes de loups affamés. Cette idée l'affecta si vivement que peu s'en fallut que sa douleur n'éclatât en présence même de son père. Elle sortit pour pleurer à son aise, mais à peine était-elle arrivée sur la porte de la grange, que deux individus se présentèrent à elle, couverts de neige, haletants, épuisés de fatigue. — Mélan, Simon ! cria-t-elle en les embrassant avec fureur tous les deux. Les deux jeunes gens la suivirent au *poêle*. Le père Reverchon demanda ce que signifiait tout ce bruit.

— Père, lui répondit la jeune fille, c'est Mélan que je vous ramène ; ne voulez-vous pas le recevoir ?

— Mélan ! dit le vieillard en se soulevant à moitié sur son lit ; de quel Mélan veux-tu parler, Josète ? J'ai eu un garçon de ce nom-là, mais je l'ai perdu. Je ne connais pas celui que tu veux dire. Qu'il approche cependant ; on verra bien.

Mélan s'approcha la tête basse du lit du malade.

— Non, non, ce n'est pas là mon garçon, reprit le vieillard en s'animant de plus en plus. Mon garçon

était honnête ; il aimait son père, et aurait mieux aimé mourir que de lui manquer. Quelle ressemblance peut-il y avoir entre lui et celui que je vois là ? Tenez, il faut que je vous dise son histoire, à celui-ci. Il avait pour mère la meilleure des femmes et pour père un brave homme, qui l'aimait pardessus tout. Qu'a-t-il fait, lui ? Il a accablé sa mère de chagrins et empoisonné la vieillesse de son père. Comment se trouve-t-il ici ? Qui l'a amené ? Ne serait-ce plus ici une maison d'honnêtes gens ?

L'œil du père Antoine était devenu étincelant de colère. Joséphine essaya d'intervenir et de parler pour Mélan.

— Tu as trop bon cœur, Josète, lui répondit le vieillard ; tu ne le connais pas, toi ; tu ne sais pas de quoi il est capable. Que dirais-tu d'un fils qui, voyant son père vieux et malade, voudrait l'abandonner pour se faire soldat ? Que dirais-tu d'un fils qui, sachant que son père a un ennemi, donnerait la main à cet ennemi contre son père ? Que c'est un mauvais garçon, n'est-ce pas, un enfant dénaturé ! Encore si c'était là tout ce qu'il a fait ! mais il savait que si ses parents étaient pauvres, ils tenaient tout de même à vivre en braves gens, et lui, qui s'est-il mis à fréquenter ? ce mauvais fruitier. Il savait que son père avait en horreur la débauche, et il n'a pas

eu peur de parler à une créature comme la fille de cet Isidore ! L'honnêteté, le salut de son âme, il ne sait pas ce que c'est. Dans quelques heures, dans quelques instants peut-être, je paraîtrai devant Dieu ; que mon mensonge se tourne contre moi, s'il n'a pas fait tout ce que je dis ! Réponds, malheureux, l'as-tu fait, oui ou non?

— Je l'ai fait, répondit Mélan d'une voix si basse, qu'on l'entendit à peine.

— Et tu oses encore paraître devant moi ! Ne t'avais-je pas défendu de mettre le pied dans cette maison? Que viens-tu y faire? Sans doute t'assurer où en est ma maladie. Va chez ton fruitier ; rapporte-lui que tu m'as vu étendu sur mon lit, sans forces, n'ayant plus que quelques instants à vivre ; n'oublie pas de lui dire que c'est toi qui m'a mis dans cet état-là ; il te donnera sa fille en mariage. Vous vous valez bien, elle et toi.

— *Jeus-Maria!* mon pauvre Mélan! s'écria la mère Claude fondant en larmes.

— Ne soyez pas si dur, père, dit Josète ; vous voyez combien il est repentant. Tenez, savez-vous d'où il vient dans ce moment-ci? De Bas-du-Bois, où il était chez Simon. Il a appris que vous n'étiez pas bien, et, malgré la *poussée,* il a voulu venir. Il a fait un bien mauvais temps dehors, allez, père ; il

y avait bien de quoi y rester, surtout par une nuit comme celle-là. Toute la faute est à ce mauvais fruitier ; c'est lui qui l'a endoctriné. Si vous saviez la lettre que ce pauvre Mélan a écrite à notre curé et comme il se repent de ce qu'il a fait ! Il y a de quoi pleurer rien que de la lire. Allons, père, pardonnez-nous ; je ne vous ai jamais fait de chagrin, moi : eh bien, je vous demande en grâce de ne plus penser à tout ça.

— Josète a raison, ajouta Simon ; si Mélan a eu des torts, c'est qu'à son âge, que diable.... Père Reverchon, il faut pardonner.

Ces paroles des deux jeunes gens parurent faire quelque impression sur le vieillard.

— Je t'en prie, Josète, reprit-il avec moins de colère, ne me parle plus pour lui. Comme tu disais tout à l'heure, tu ne m'as jamais fait de chagrin, toi ; je n'aurais peut-être pas la force de te dire non, et vois-tu, je ne peux pas, je ne dois pas pardonner. Ce serait mal fait ; ce serait...

Le vieillard s'arrêta pour reprendre haleine. Soit fatigue, soit effet de son émotion, une pâleur mortelle s'était répandue depuis quelques instants sur son visage. Il s'apprêtait cependant à reprendre la parole, quand tout à coup, comme si Fanfan eût voulu, lui aussi, intercéder pour le pauvre jeune

homme, un mugissement plaintif partit du fond de l'écurie et vint retentir jusque dans la chambre du poêle.

— Ils sont tous contre moi, dit le vieillard d'un ton dans lequel son émotion perçait malgré lui, tous jusqu'à Fanfan ! Encore si j'étais bien sûr qu'il se repente... Dis-moi ce qu'il faut que je fasse, Josète; tiens, je ferai tout ce que tu voudras. N'as-tu pas dit qu'il fallait que je lui pardonne ? Eh bien !... je ne peux plus parler... la tête... Prenez garde, le fruitier !... Il veut me l'enlever... Les voilà qui l'emmènent...

Le vieillard s'était dressé par un mouvement fébrile sur son lit. Un dernier éclair jaillit de ses yeux déjà à moitié envahis par la mort ; ses bras s'agitèrent en avant, comme s'il eût voulu défendre son fils contre le fruitier. — Mélan ! s'écria-t-il avec un accent désespéré ; ce fut sa dernière parole. Joséphine et son frère le saisirent pour l'empêcher de tomber, mais l'âme était partie déjà, et le corps seul leur resta entre les mains.

— Malheur à moi ! dit le jeune homme en se précipitant hors de la chambre ; j'ai tué mon père !

IV

Quelques mois après ces événements, Joséphine

et Simon se rendaient à l'église du village pour recevoir la bénédiction nuptiale. Profondément affligée encore et de la perte de son père et de la fuite de Mélan, dont on n'avait aucune nouvelle, Joséphine avait résisté jusqu'à ce moment aux vives sollicitations de son *bon ami* et de la mère Claude, qui ne pouvait comprendre qu'une fille refusât, quand elle *trouvait,* et dans des conditions aussi avantageuses ; mais M. de Grailly ayant déclaré, bien plus par intérêt pour la famille que par tout autre motif, qu'il ne permettrait pas que sa ferme restât en souffrance faute d'un homme à la tête de l'exploitation, elle dut céder et se laisser, selon la coutume, acheter par Simon le bonnet et le *mouchoir* de noce. Isidore n'eut pas l'ennui d'être témoin du bonheur des deux jeunes époux. Le lendemain même de la mort du père Reverchon, une vive réaction s'était manifestée contre lui dans le village. Repoussé par tout le monde, même par ses anciens amis, Rambaud avait été forcé de quitter Chapois, emmenant avec lui Julie. Qu'est-il devenu ? Personne ne s'en est informé dans le pays. Joséphine et Simon eurent beau faire chercher partout Mélan pour le rappeler près d'eux ; ce fut en vain. On suppose qu'il s'est retiré en Suisse et qu'il y vit dans quelque village perdu dans la montagne. Quant à Julie, sans

que nous puissions dire comment ni par quelle entremise, elle a pris, il y a quatre ans, à Grand-Fontaine le bonnet des *Petites Sœurs-Bleues* et on a beaucoup vanté son dévouement lors du dernier choléra.

LE PAYSAN D'ALAISE[1]

I

La zône des contreforts jurassiens n'a pas de pays plus accidenté ni plus étrange que celui qu'enserrent de tous côtés, soit par eux-mêmes, soit par leurs chétifs affluents, le Todeure et le Lison. On n'y rencontre en effet que brusques dépressions de terrain, ravins d'une effrayante profondeur, mamelons tourmentés, rochers à pic, ruisseaux et filets d'eau qui pour se mettre à l'unisson de tout le reste dans ce pays de l'imprévu, s'enfoncent tout-à-coup

(1) Ce récit a été publié par la *Revue des Deux-Mondes* dans sa livraison du 15 novembre 1861.

sous terre pour reparaître un peu plus loin. Les cultures sont rares ; la forêt tient presque toute la place, forêt hérissée sur bien des points de broussailles qui la rendent impénétrable hors des sentiers, mais cette broussaille elle-même a son heure charmante, quand juin charge de fleurs chèvrefeuille, viorne et églantiers, qui y croissent en abondance. Deux villages seulement, deux bien maigres villages, Sarraz et Alaise, sont assis sur l'énorme massif.

On était au mois de juin et le soir même de la fête d'Alaise; un des *fêtiers* s'apprêtait vers neuf heures à quitter le village. C'était un garçon d'une vingtaine d'années, grand, vigoureux et que les jours de dimanche on n'eût jamais pris, tant il avait bonne mine, pour un simple charbonnier, ce qu'il était cependant en réalité. Son nom était Michel Bordy, mais sur le massif où tout le monde ou à peu près se nomme Bordy, on ne l'appelait que Michel et quelquefois aussi la *Fillette*, surnom que lui avaient valu dans son enfance sa douceur et son extrême timidité. Chaque paysan du massif a son sobriquet, l'un le *Capucin*, l'autre le *Dragon*, celui-ci la *Loutre*, etc. et ces sobriquets, qui se transmettent de père en fils, forment comme un second nom de famille.

Michel avait sa baraque et ses fours à charbon dans la partie de la forêt qu'on nomme le *Fori*. Pour s'y rendre, il devait passer par Sarraz, mais sur ce chemin est un lieu redoutable que les paysans n'affrontent pas volontiers, une fois le soleil couché. On y voit de tous côtés voltiger des *clas* ou feux-follets; des *poutres noires* se meuvent d'elles-mêmes sur le sol et se dissipent dans l'air à votre approche, tandis que le *mouton noir* vous barre obstinément le passage. Rien de plus simple que les deux premiers phénomènes; le lieu touche en effet au marais de la *Longe*, où se produisent naturellement ces feux-follets et ces vapeurs qui se déplacent et s'évanouissent. Quant au *mouton noir,* c'est la *bête noire,* dont la superstition se retrouve encore sur quelques points du Jura, le *mauvais laton* (lutin), ou, comme on dit aux environs de Salins, le *malaton*. Demandez aux gens d'Alaise et de Sarraz ce qu'ils pensent du *mouton noir ;* chacun d'eux vous répondra invariablement qu'il ne croit pas à ces sottises-là, mais que *tout le village y croit*. Exprimez alors le désir de vérifier la chose par vous-même et priez l'incrédule de vous accompagner la nuit suivante; il aura bientôt trouvé dix prétextes pour n'en rien faire. Ce lieu d'épouvantements porte dans le pays le nom de *Terreur-Sainte-Reine*.

Michel n'était pas moins superstitieux que ses compatriotes ; pour rien au monde, il n'eût passé à pareille heure par *Terreur-Sainte-Reine*. Au lieu du chemin de Sarraz, il prit celui de Salins, sauf à se jeter ensuite sur la gauche par quelques sentiers de la forêt à lui bien connus. Comme il passait au pied des *Grandes-Montfordes,* une fantaisie le prit, à laquelle l'amour n'était pas étranger, et il résolut d'y monter. La montagne, qui porte le nom de Grandes-Montfordes, domine le massif, dont elle occupe le centre, mais non sans être dominée elle-même, au moins de trois côtés, par les monts extérieurs qui pèsent sur les berges du Todeure et du Lison. Au sommet est un rond-point construit avec de forts blocs de pierre et qui a dû servir d'observatoire à une époque ancienne. N'y montez qu'avec précaution ; c'est une *verpillère,* comme on dit dans les Alpes et dans certaines parties du Jura. La *verpie* ou vipère foisonne sur le massif, mais les paysans ne la craignent guère. Orvets, vipères, *verdereaux* (lézards verts), couleuvres, ils qualifient tout cela indistinctement de *vermine,* et leur courent sus avec la moindre baguette de coudrier et souvent avec le pied seulement.

Malgré le taillis et la broussaille, Michel fut bientôt à la plate-forme. Les vipères dormaient ; il n'eut

pas à s'en préoccuper. La nuit était calme et limpide ; la lune éclairait au loin le pays. Resserrée de trois côtés par le gigantesque fer à cheval qui a pour points culminants les ruines du château de Montmahoux et la croupe sauvage du mont Poupet, la vue s'étendait au contraire sans obstacle vers le nord et courait, par-dessus le plateau célèbre d'Amancey, jusqu'à la chaîne qui domine le cours du Doubs. Enfant du pays, et habitué à se lever chaque nuit pour surveiller ses fours à charbon, Michel était familiarisé de longue date et avec les magnifiques aspects de la nature jurassienne et avec les graves délices des nuits d'été dans la solitude des forêts. Du vaste panorama qui se déployait devant ses yeux, il ne vit qu'un point, le village d'Alaise endormi à ses pieds, et dans le village, rien qu'une maison où une fenêtre était éclairée encore. Derrière cette fenêtre était Cyprienne, jeune et avenante villageoise, la joie de sa pensée, le rêve de toutes ses heures. Michel était vivement épris de la jeune paysanne, mais il n'avait jamais osé lui laisser seulement soupçonner son amour. C'est qu'il ne possédait rien au monde, tandis que le père de Cyprienne était un des cultivateurs les plus riches du pays.

Tant que la fenêtre fut éclairée, Michel resta en

contemplation, mais enfin la lumière s'éteignit. Le jeune homme quitta alors les Monfordes et se remit en route en continuant son rêve et si bien absorbé qu'il oublia de prendre le sentier qui mène au Fori et se trouva bientôt, à son grand étonnement, sur les bords du Todeure. Ce joli ruisseau arrose dans cette partie de son cours une longue et étroite prairie qu'entourent de toutes parts la forêt et de beaux rochers au pied desquels sont de mystérieuses retraites où il semble que nul n'a pénétré avant vous. Les fleurs abondent presque en toute saison sur ses rives et à peine les dernières pervenches ont-elles disparu que les nivéoles s'abattent de toutes parts sur ce délicieux coin de terre, suivies bientôt, et dès la fin de février, de l'innombrable essaim des scilles, des anémones, des primevères, des pseudo-narcisses et des daphnés aux puissantes senteurs; mais ce qui double le charme de ce vallon, c'est qu'on y est en pleine solitude et comme à vingt lieues de tout travail et de tout souffle humains. Le Todeure n'a en effet sur ses bords ni village, ni métairie, pas même un seul moulin et, sauf les jours où les arbres tombent sous la hache du coupeur, on n'y entend d'autre bruit que celui des eaux courantes et le caquetage joyeux des oiseaux qui pullulent sous ces ombrages où rien ne les trouble jamais.

Le cours du Todeure n'est guère que de deux lieues. Au milieu de sa course, le ruisseau tombe d'une hauteur d'environ soixante pieds et forme la charmante cascade du *Gour-de-Conches*. Imaginez dans un rocher en fer à cheval trois étages de bassins circulaires et le Todeure qui s'épanche doucement d'une de ces conques dans l'autre. Un léger pont de bois court sur le bassin supérieur et, vu d'en bas, produit un effet délicieux (1). Le rocher est tout chargé de mousses et d'arbustes qui croissent jusque dans les moindres fissures. Ce pont aérien tout enguirlandé de feuillage grimpant, ces trois bassins en quelque sorte superposés, ce ruban d'eau argentée qui glisse paresseusement contre la paroi de la roche, la légère musique des eaux, les grands arbres qui du sommet de la cascade se penchent à l'envi comme pour avoir, eux aussi, leur part de cette curieuse et aimable scène de la nature, tout cela forme un spectacle à la fois sauvage et gracieux qu'on ne se lasse pas de contempler et que pour sa part, Michel contempla avec bonheur, tout en continuant à penser à Cyprienne, jusqu'au moment où l'arrivée de *camps-volants*, qui venaient jeter du chlore dans le bassin inférieur toujours

(1) Ceci a été écrit au temps de l'ancien pont bien plus pittoresque que celui qui l'a remplacé.

plein de truites, le força à quitter la place et à rentrer enfin au Fori.

II

Il n'est pas d'état au monde plus mêlé de bien et de mal que celui qu'exerçait Michel. Disons d'abord les avantages. Le charbonnier vit dans l'air pur de la forêt; il est plein de santé et de force et a peu de besoins. Noir comme démon six jours de la semaine, du moins est-il affranchi de la malpropreté qu'entraînent les soins du bétail et des engrais, en même temps qu'il échappe aux dissensions violentes qui s'abattent périodiquement sur chaque village à propos du maire ou du *fruitier,* du curé ou de l'instituteur. En revanche le salaire est médiocre; les chômages sont fréquents; la nourriture est plus frugale que celle du plus pauvre ouvrier. Le charbonnier vit, cela est vrai, dans l'air calme et pur de la forêt; mais il ne s'avance dans cette forêt que précédé de la dévastation et de la dévastation que lui-même a faite, car il ne carbonise qu'en été, et le reste de l'année il lui faut manier du matin au soir la rude hache du coupeur. Il détruit, ce qui est toujours une triste besogne, et, ce qui est plus triste encore, il détruit ce qu'il aime, l'arbre, l'unique

compagnon de sa solitude et comme son ami. On en a vu hésiter à frapper ces beaux hêtres, l'honneur des bois d'Alaise, vigoureux et élancés, lisses et brillants d'écorce, brillants de feuillage, et qui semblent avoir le don de l'inaltérable jeunesse. Une fois la première blessure faite à l'arbre, ils frappaient coup sur coup et avec fureur, comme pour se délivrer plus tôt d'un remords. La cognée a enfin accompli sa tâche sinistre; les doux ombrages ne sont plus; le sol dénudé attriste l'œil. C'est alors que le charbonnier en prend possession et y dresse sa baraque de bois, qu'il portera bientôt plus loin encore et dans un autre désert fait également par sa hache. C'est le nomade de la forêt. Sans attachement au sol, sans racines dans le pays, les charbonniers, pour remédier à ce mortel isolement, ont fondé en Italie l'association qui porte leur nom, et en France celle des *Bons-Cousins* (1), dont tous font partie, et qui tient invariablement ses assemblées dans les bois.

(1) Diverses pratiques des *Bons-Cousins* font remonter leur origine à des temps assez reculés. Le candidat à l'initiation est interrogé sur toutes les parties du métier de charbonnier. Dans ce christianisme primitif et sans prêtre, le *fourneau* représente le Golgotha; les *trois croix* sont figurées par les trois perches qui s'élèvent au-dessus. Disons aussi que la *grande échelle* du charbonnier a toujours *neuf* échelons, à l'imitation, dit-on, de celle du Calvaire.

Michel était trop jeune pour être affilié aux *Bons-Cousins*. Il vivait seul au Fori, n'ayant pour compagnon qu'un corbeau apprivoisé qui le suivait à son travail avec la fidélité du chien le plus dévoué. Ainsi isolé et n'étant distrait par rien de son amour, le pauvre jeune homme s'y abandonna tout entier, sans se dissimuler que bien peu d'espoir lui était permis. Le père de Cyprienne, nous l'avons dit déjà, avait maison, champs et prés, et le jeune homme ne possédait pour toute fortune que ses deux bras et ses instruments de travail, mais ce qui le désespérait encore davantage, c'était le caractère de la jeune fille. Cyprienne était de l'aveu de tous la plus jolie paysanne du massif, fraîche et piquante, vive et d'esprit tout-à-fait éveillé, irréprochable jusque-là dans ses mœurs, mais enfant très-gâtée, pleine de caprices, railleuse, aimant la toilette, cherchant beaucoup trop à plaire aux garçons, une *coqueli cante,* comme disent agréablement nos paysans. La coutume des *mai* plantés sous la fenêtre des jeunes villageoises s'est conservée dans toute sa pureté à Alaise, et chaque arbre y a sa signification. A l'hônnête et douce jeune fille, l'*if* toujours vert se cachant discrètement au fond de la forêt, symbole de jeunesse virginale et de modestie ; à la prude intraitable, le *houx* hérissé de pointes ; à la *coquelicante,*

le cerisier, qui étale au bord des chemins ses appétissants fruits rouges et semble lui-même appeler le maraudeur : langage, non plus des fleurs, mais des arbres, dernier débris de la langue runique. L'impertinent cerisier avait été placé cette année même sous la fenêtre de Cyprienne; mais une main dévouée l'avait arraché avant le jour et y avait substitué un jeune et bel if. Cyprienne avait joui de l'hommage et n'avait pas su l'affront.

Telle était celle qu'aimait Michel pour sa joie et son tourment. Vingt fois par jour sa raison et son bon sens détruisaient ses illusions jusqu'à la dernière, et vingt fois ses illusions renaissaient. Il avait des heures délicieuses où il se voyait aimé de Cyprienne et uni à elle pour la vie, et des heures sombres où la réalité, qu'il ne pouvait plus se dissimuler, le désespérait et l'accablait. Un jour Michel revenait de son travail; il se regarda par hasard dans un miroir qui ne lui servait d'ordinaire que pour sa toilette du dimanche, et il se vit tout noir des pieds à la tête. Il pensa à Cyprienne, si fraîche, si blanche, et au mépris qu'elle ne pouvait manquer d'avoir et pour lui et pour son misérable métier. La tristesse lui monta au cœur. Il se lava tout de suite à grande eau et s'habilla comme un jour de fête carillonnée; puis, le cœur plus content, il voulut de

nouveau se regarder dans le miroir. Le miroir n'existait plus; de dépit il l'avait jeté hors de sa baraque et brisé en vingt morceaux. *Colas* (c'était le nom de son corbeau) s'approcha alors de lui comme pour le consoler. — Toi aussi, mon pauvre Colas, lui dit-il tristement, tu es bien noir, et toi aussi, tu as les aîles coupées ; mais ton sort vaut encore mieux que le mien. Tes ailes repousseront, et je te rendrai la liberté. Tu retourneras parmi les tiens dans la forêt, et tu auras une Cyprienne qui ne se plaindra pas de ce que tu es noir et ne te demandera pas d'être riche. — J'aime Cyprienne, bégaya d'une manière presque inintelligible l'oiseau, qui avait eu le fil coupé, et qui mille fois avait entendu son maître prononcer ces mots. Michel le caressa avec des transports de joie. Un autre jour, dans un pareil accès de découragement, il prit son échelle à neuf échelons et ses deux échelles moindres qu'il coucha toutes trois à terre dans sa baraque, plaça dessus son linge, ses hardes et son humble vaisselle, puis son *arc* et son *arcotte* (1), ses pelles à charbon et ses scies, tous ses outils de coupeur et de charbonnier. Ces objets une fois réunis, il s'assit devant et demeura longtemps plongé dans des pensées amères.

(1) *Arc* et *arcotte*, râteaux à charbon de différentes grandeurs.

Tout ce qu'il possédait était là, et le tout ne valait pas trois cents francs. Son cœur se serra et malgré lui, il se mit à pleurer.

Il y eut cette année-là une grande sécheresse dans le pays. Les paysans du Jura disent *sétie*, et ils n'ont pas tort ; tout en effet a *soif* alors, l'homme, les animaux, la terre elle-même. La vie du charbonnier est extrêmement pénible en temps de *sétie*. Il doit veiller nuit et jour au *frasil* (1) toujours prêt à prendre feu, l'arroser et en boucher les fentes à mesure qu'elles se forment. La moindre infiltration de l'air brûlerait un four, et un four vaut souvent deux cents francs. Une nuit, Michel était à ses fourneaux ; tout allait bien. Pour ne pas se laisser gagner par le sommeil, il se mit à marcher. Il touchait à la lisière du bois, quand s'avança vers lui un individu étrangement accoutré, muni d'une lanterne et d'un bâton d'une longueur démesurée. Michel était bien loin d'être peureux et il n'eût redouté aucun danger naturel, mais, à la vue inopinée de ce fantôme qui s'avançait droit vers lui, il ne put se défendre d'une certaine émotion. — Qui vive ? cria-t-il d'une voix qui n'était peut-être pas aussi assurée qu'il l'eût voulu.

(1) *Frasil* ou *fasil*, résidu des anciens fourneaux qui sert à recouvrir les nouveaux.

— Gaspard, répondit le fantôme, le seul et vrai Gaspard, cultivateur de profession, braconnier par goût, exterminateur de poisson et de gibier, chasseur sans permis de chasse et pêcheur à grandes et petites mailles à la barbe de tous les gardes du monde.

— Ah! c'est toi, la Loutre? Sais-tu que tu m'as fait peur? Je t'ai pris pour le roi Hérode, et déjà je m'attendais à sentir sur mon pauvre dos une grêle de coups de bâton (1).

— Tu crois encore à ces contes de vieilles femmes? Allons donc! Mais, dis-moi, puisque tu en es encore à ces balivernes, comment ne t'es-tu pas rappelé que le roi Hérode ne tient la campagne que depuis Noël jusqu'à la fête des Rois?

— Je n'y ai pas pensé dans le moment; mais toi, à ton tour, quelle mascarade fais-tu de t'en aller ainsi la tête empaquetée, comme s'il gelait à pierre fendre, et avec cette perche plus longue que celle

(1) Au dire des paysans jurassiens, le roi Hérode erre la nuit à la recherche de l'enfant Jésus. D'une main il tient un flambeau, et de l'autre un énorme gourdin. A défaut du petit roi des Juifs, il bat les paysans attardés qu'il rencontre, mais il se contente de les battre et ne les massacre point. La tradition est ici bien adoucie. Toute effusion du sang répugne en Franche-Comté à l'imagination populaire, mais les coups de bâton drus et serrés sont fort de son goût.

dont se sert à l'église le maître d'école pour allumer les cierges?

Le camarade de Michel avait à détruire dans un de ses champs, au bord du bois, un formidable nid de guêpes, opération qui ne peut se faire que de nuit. Par crainte des piqûres, il s'était si bien encapuchonné la tête avec des mouchoirs et une blouse qu'à peine lui voyait-on les yeux, et il s'était armé d'une gaule de douze à quinze pieds. « A manger avec le diable, dit le proverbe, la fourchette n'est jamais trop longue. » Tel était l'accoutrement; voici l'homme. Son habileté et sa passion pour la pêche l'avaient fait surnommer *la Loutre*. Il pêchait au trémailler, aux filets de mailles étroites, *à la main*, aux lignes dormantes, et en général à toutes les pêches prohibées. Non moins passionné pour le gibier, il chassait sans permis en toute saison et détruisait à lui seul plus de lièvres que tout le reste des chasseurs et braconniers du pays. Braconnier d'une autre façon encore, il ne respectait pas plus l'honneur des familles que les règlements de pêche et de chasse, et les promesses de mariage ne lui coûtaient pas plus à faire qu'à violer. Il n'est pas rare dans le Jura que deux jeunes gens se promettent le mariage avec stipulation d'une somme à payer par celui qui viendrait à retirer sa parole. On ac-

cusait le braconnier d'avoir joué une indigne comédie dans une affaire de ce genre, mais le fait n'était pas prouvé, et la victime elle-même ou la prétendue victime, peut-être dans l'intérêt de son propre honneur, l'avait toujours démenti. Les mères de famille redoutaient Gaspard ; les honnêtes paysans l'estimaient peu, mais par sa gaieté, ses mœurs faciles et son audace, il avait pour lui une partie des garçons des deux villages, et même, dans l'autre sexe, tout ce qu'il y avait de têtes légères et de cœurs faciles aux impressions.

— Eh bien ! comment vont les *Sarrazins* (1) ? Voilà quinze jours que je ne suis pas descendu au village, dit Michel à Gaspard, une fois que celui-ci eut expliqué le but de sa course nocturne.

— A Sarraz, c'est comme partout. Ceux qui ont des femmes ont l'œil dessus ; ceux qui n'en ont pas en cherchent.

— Heureux ceux qui en peuvent trouver une selon leur sentiment ! murmura Michel avec un profond soupir, qui lui échappa malgré lui.

Gaspard éclata de rire. — Toujours le même, dit-il, toujours *Fillette,* comme quand nous étions à l'école. Te rappelles-tu ce temps-là ? Tu n'osais pas

(1) C'est le nom qu'on donne dans le pays aux habitants de Sarraz.

faire la moindre niche par crainte du maître, ni tourner la tête à l'église par crainte du curé, ni enjamber une haie par crainte du garde champêtre. Tu n'as pas changé, pauvre Fillette, je le vois bien. Ne sais-tu pas ce qu'on dit : « Agneau, tu bêles; tu perds une bouchée et la chèvre broute pendant ce temps-là. » Tu ne bêles pas, toi, mais tu pousses des soupirs à décorner un bœuf. Veux-tu que je te parle en pêcheur? Les filles, vois-tu, c'est comme les truites; les pêcher à la ligne et attendre qu'elles viennent mordre à l'hameçon, allons donc! prends ton trémailler, mon garçon et lance-le hardiment où ça frétille. Tiens, moi qui te parle, je suis en train dans ce moment-ci d'en enjôler une à Alaise et ce n'est ni la plus laide ni la moins riche du village. Suffit, tu en entendras bientôt parler... Mais voilà que les coqs chantent déjà; au revoir, Fillette, je n'ai que le temps de courir à mon guêpier avant qu'il soit jour.

Gaspard s'éloigna; Michel retourna à ses fourneaux, plus agité et plus malheureux que si toutes les guêpes du champ du braconnier l'eussent percé de leurs aiguillons. La jeune fille sur laquelle Gaspard avait jeté ses vues était, d'après son dire, une des plus riches et des plus jolies d'Alaise; évidemment il avait voulu parler de Cyprienne. Ce jour-là,

Michel laissa brûler un de ses fours ; c'était la première fois que lui arrivait pareil malheur. Un peu plus calme le lendemain, il chercha à se rendre compte de la situation. Alaise n'a que trente-quatre feux, partant peu de filles nubiles, ou, si l'on aime mieux, peu de pots de fleurs sur les fenêtres. Les pots de fleurs sont, dans les campagnes jurassiennes, l'enseigne des filles à marier, — enseigne involontaire, mais qui n'en est pas moins infaillible. La jeune villageoise aime les fleurs et se plaît à en orner ses fenêtres ; une fois pourvue d'un mari et les soucis venus, giroflées, œillets et rosiers disparaissent bien vite. A en juger par cette enseigne d'un nouveau genre, Alaise comptait alors vingt-sept filles à marier ; mais les deux tiers étaient ou trop pauvres ou trop peu jolies pour répondre au signalement donné par Gaspard. Michel se mit à passer en revue le tiers restant en parcourant par la pensée chaque maison l'une après l'autre.

A la première, deux sœurs d'un caractère bien différent : l'une méchante et colère, surnommée la *Bise-Noire,* l'autre douce à l'excès ; cette dernière avait pour surnom la *Pacifique* et était le souffre-douleur de tous les siens. Personne au monde n'eût voulu de la *Bise-Noire,* et quant à la pauvre *Pacifique,* elle était si calme et d'humeur si peu roma-

nesque que le trémailler de Gaspard ne pouvait pas avoir fait pêche de ce côté-là. La maison suivante était appelée dans le village le *Paradis*, et c'était bien le *paradis sur terre,* selon le mot du pays. Sept enfants, dont trois filles, y vivaient, sous la direction de sages et pieux parents, dans l'amour du travail, les bonnes mœurs et l'union la plus parfaite. Gaspard n'avait également rien eu à entreprendre là, rien non plus aux *pots de fleurs* suivants, qui allaient bientôt disparaître, car la jeune villageoise qui les soignait était au moment de se marier, et déjà les ouvrières en robes et en linge remplissaient la maison. Un peu plus loin demeurait la *Belle-Image,* villageoise moins sage que jolie, qui trois fois déjà avait eu le cerisier. Gaspard n'eût pas pris le ton si haut pour célébrer un si facile triomphe. Restait Cyprienne ; plus de doute, c'était elle que le braconnier avait voulu désigner. Michel se la représenta malheureuse par cet indigne garçon, déshonorée peut-être, et son cœur saigna. Il l'aimait tant et craignait tant pour elle, qu'il eût consenti à n'être que son frère pour avoir le droit de veiller sur son honneur et de la protéger.

III

Gaspard n'avait pas fait une vaine fanfaronnade.

Moins de quinze jours après sa rencontre avec le charbonnier, les deux villages ne s'entretenaient plus que de ses amours avec la belle Cyprienne. On les avait vus causer ensemble près du rucher; Gaspard, qui depuis plusieurs années n'avait pas paru à l'église, était à la messe le dimanche précédent; Cyprienne, si coquette jusqu'alors, s'était montrée tout à coup froide envers les autres garçons. Michel ne pouvait plus descendre à Alaise ou à Sarraz sans avoir le cœur déchiré par vingt récits de ce genre. Pour se soustraire à cette torture, il prit le parti de passer hors du massif toutes ses journées du dimanche en excursions à travers les régions les plus sauvages du pays. Michel s'applaudissait beaucoup de ces courses désordonnées, qui changeaient le cours habituel de ses pensées. Il avait résolu de visiter un dimanche la sauvage cascade du *Pont-du-Diable* et la magnifique forêt de sapins qui commence à moins de trois lieues d'Alaise, mais le dimanche venu, au moment même où il allait se mettre en route, l'image de Cyprienne s'empara si fortement de lui qu'il ne put résister au désir de la voir. Il alla à Alaise, la vit au sortir de la messe, n'osa point lui parler, joua aux quilles (le jeu de quilles touchait à la maison de la belle villageoise), et perdit tout ce qu'il avait apporté d'argent. Cette journée fut loin

cependant de lui être défavorable. Comme il retournait au Fori, découragé et tout mécontent de lui-même, il s'entendit appeler par un individu posté au bord du bois, et qui n'était autre qu'Urbain Bordy, le père de Cyprienne.

— J'ai à te parler, lui dit Urbain ; mais d'abord avoue une chose : tu aimes Cyprienne, n'est-il pas vrai, mon garçon ? Allons, ne rougis pas ; je suis bien loin de t'en faire des reproches.

Michel avoua son amour en exprimant toute sa surprise de voir le père de Cyprienne initié à un secret qu'il croyait n'avoir jamais laissé soupçonner à qui que ce fût.

— C'est bien simple, mon garçon, dit le père Urbain ; à mon âge, on ne dort pas toute la nuit. Je t'ai vu arracher le cerisier et planter l'if. Cyprienne ne sait rien de tout cela, et bien heureusement ; elle en serait morte de chagrin. Elle a de l'honneur, vois-tu, Michel ! Elle en a, je le sais, moi qui suis son père. Tout son tort est d'être bien jeune, et peut-être l'ai-je un peu gâtée ; sa mère était morte, et je n'avais qu'elle pour tout enfant. Tu l'as sauvée, Michel, en arrachant ce cerisier maudit ; je viens te demander de la sauver encore une fois. Gaspard la poursuit, tu ne l'ignores pas, et hier il a osé me la demander. A lui, ma fille, ma Cyprienne ! Il la

ruinerait et en ferait la plus malheureuse des femmes. Il me sait vieux, et c'est ce qui l'enhardit. Il faut que tu la voies, Michel, et que tu te fasses aimer d'elle. Tu te gênes trop avec les filles : c'est bon avec les demoiselles de la ville; mais au village il ne faut pas tant de biais ni tant de façons. Plaisante avec elle, comme font les autres garçons ; amuse-la et fais-la rire ; je suis son père, et je te le permets. Je t'aiderai tant que je pourrai ; je parlerai chaudement pour toi et il faudra bien qu'elle finisse par nous écouter. Tu viendras être gendre chez nous ; Dieu veuille que ce soit bientôt ! Allons, mon garçon, puis-je compter sur ta parole ?

Michel ne s'était attendu ni à un tel allié, ni à une telle proposition. Il remercia le père Urbain avec effusion, et tous deux convinrent que le jeune homme ferait dès le lendemain une première démarche près de Cyprienne. Comme il importait qu'elle ne sût rien de leur accord, le père Urbain dut ne pas assister à l'entrevue. Le lendemain, Michel était prêt de très-bonne heure ; mais comment aborderait-il la jeune villageoise et avec quelles paroles ? Il la trouva seule au poêle et jouant avec un oiseau apprivoisé que lui avait donné Gaspard.

— Bonjour, Michel, dit-elle au jeune homme ; vous voilà beau comme pour une procession de

Fête-Dieu! Vous avez à parler au père Urbain, n'est-il pas vrai ? Il doit être au village ; je vais le chercher.

— Ne vous dérangez pas, Cyprienne, répondit le charbonnier; j'attendrai. Savez-vous que vous avez là un joli bouvreuil ? Sait-il chanter ?

L'oiseau parut avoir compris la question, car il se mit sur-le-champ à siffler une chanson du pays.

— Moi aussi, fit Michel, j'ai un oiseau apprivoisé, mais il n'est pas aussi joli que le vôtre. Je n'ai pas peur de le noircir en le caressant, allez ; c'est un corbeau. Par exemple, je n'ai jamais pu lui apprendre que trois mots, trois mots qu'il répète à chaque instant, mais je n'ose pas vous les dire ; vous vous fâcheriez.

— Lesquels ? demanda Cyprienne à moitié curieuse, à moitié indifférente.

— Vous allez vous fâcher, dit Michel en rougissant. Eh bien ! ce que dit mon corbeau, c'est *j'aime Cyprienne,* et il dit ces mots-là cent fois par jour.

— Voilà un corbeau galant, repartit vivement Cyprienne. Si l'oiseau parle si bien, que sera-ce de celui qui lui a fait la leçon ? Voyons, Michel, je vous écoute.

Cyprienne avait dit ces paroles d'un ton de gaieté railleuse.

— Écoutez-moi sans moquerie, dit Michel tout-à-fait ému. Vous êtes riche et je n'ai rien ; vous êtes belle à rendre jalouse toutes les filles du pays et moi, je ne suis qu'un pauvre charbonnier noir comme suie six jours de la semaine. Et cependant je vous aime, Cyprienne ; je vous aime depuis le jour du mariage de votre cousine Sidonie, il y aura bientôt deux ans ! Vous étiez en blanc avec toutes les filles du village ; c'est vous qui avez fait le compliment aux mariés, vous vous en souvenez bien, et qui leur avez présenté les dragées de noce et le mouton tout couvert de rubans. La mariée passait pour jolie, mais personne ne la regardait ; tous les yeux étaient sur vous. Depuis ce jour, je vous aime, mais personne n'en a rien su, pas même vous, Cyprienne. J'aurais continué à me taire, mais j'ai appris ces jours derniers qu'un véritable danger vous menaçait...

— Vous m'effrayez, Michel, dit la moqueuse villageoise en riant aux éclats ; notre maison court-elle le risque de tomber ? Y a-t-il des vipères dans ces fagots ? J'ai une peur mortelle de ces bêtes-là. Parlez, Michel, parlez, je vous en prie.

— Votre maison est solide, et vous n'avez rien à craindre des vipères, mais il y a bien d'autres dangers pour les personnes jeunes et confiantes

comme vous... Demandez au père Urbain ou à M. le curé ; tous deux vous diront qu'à mal placer sa confiance on s'expose à tout perdre, et qu'être mordu par une vipère n'est pas toujours le plus grand des malheurs.

— Bien prêché, Michel, parfaitement prêché et le curé ne s'en tirerait pas mieux : mais, dites-moi, ne craignez-vous pas qu'on ne vous réponde, comme au putois la poule : Tu me détournes du renard, putois ; mais c'est pour m'attirer vers ton trou !

Cette ironique sortie eût peut-être achevé de déconcerter le jeune homme, s'il n'eût pas eu un de ces cœurs sans alliage, qui ne manquent jamais de rendre au moindre choc le son pur de l'honnêteté. Cyprienne l'avait blessé au vif. Il répondit, non plus en amant timide et gauche, mais en honnête homme qui se sent outragé : — Moi ! vous ne me connaissez pas, Cyprienne ! je vous aime, c'est vrai, mais je sais ce que je suis et ce que vous êtes. Pourquoi ne suis-je pas votre frère ? Je vous parlerais à cœur ouvert, je pourrais tout vous dire, et peut-être finiriez-vous par m'écouter, mais je n'ai pas les droits d'un frère, et il y a bien des choses qu'il faut que je taise. Puissé-je me tromper ! puissiez-vous être heureuse avec celui qui vous poursuit maintenant ! Mais si jamais mes craintes venaient à se réaliser,

votre père est vieux, appelez-moi à votre défense, Cyprienne. J'accourrai avec ce cœur prêt à tout braver pour vous, et avec ces bras qui n'en craignent point d'autres, et alors malheur à celui dont vous aurez eu à vous plaindre ! Adieu, Cyprienne, je rentre au Fori ; je ne vous ennuierai plus de mon amour. Oubliez tout ce que je vous ai dit d'abord et ne vous souvenez que de mes dernières paroles.

Michel sortit sans attendre la réponse de la jeune fille. Pendant qu'il parlait, son visage avait pris une expression si mâle et sa voix des accents si énergiques, qu'il parut à la jeune villageoise tout autre qu'elle ne l'avait vu jusqu'alors. Elle ne put demeurer insensible à un dévouement si désintéressé, et une larme, larme bien légère, il est vrai, et bien vite essuyée, mouilla ses yeux. Le charbonnier ne vit point cette larme, qui l'eût payé de toutes ses peines ; il était déjà loin de la maison.

IV

Gaspard triomphait dans ses amours, mais il ne triomphait plus que là. Il ne se passait pas de jour sans qu'il éprouvât comme braconnier quelque désagréable mésaventure. Une main invisible détruisait ses pièges à lièvres et à chevreuils ; la même

main effaçait les coupes du gibier et en faisait ailleurs d'autres parfaitement imitées : Gaspard plaçait là ses collets et ne prenait rien. Ses déceptions de pêcheur étaient plus grandes encore : levait-il ses lignes dormantes, au lieu de truites et d'ombres, c'étaient des quadrupèdes morts qui s'y trouvaient attachés. Ses nasses étaient placées à rebours et l'entrée tournée dans le sens du cours de l'eau ; un jour il les trouva toutes suspendues aux arbres du bord. Était-ce Michel qui causait au braconnier tous ces désagréments? Peut-être était-il trop honnête et trop fier pour descendre à de pareils moyens de vengeance. Gaspard s'embusqua vingt fois pour chercher à découvrir l'individu qui se permettait ces mystifications ; ce fut en vain. Une autre surprise non moins désagréable lui était réservée encore. Cyprienne, on le sait, avait la tête légère ; son cœur valait un peu mieux. C'était une enfant gâtée, très-gâtée même, pleine de caprices et de soubresauts, se croyant tout permis parce qu'elle était la plus riche du village et aussi la plus jolie, mais au fond elle n'avait rien de vraiment mauvais et rien surtout qu'un peu d'expérience de la vie ne pût heureusement corriger. Quel que fût son amour ou plutôt son engouement pour Gaspard, elle ne pouvait se cacher ni le chagrin qu'en ressentait son père, ni les jugements peu

favorables qu'en portaient les gens du village. Le père Urbain ne lui avait adressé aucun reproche, mais il avait perdu toute sa gaieté et il ne lui prodiguait plus les caresses comme autrefois. Cyprienne crut même s'apercevoir une fois qu'il avait pleuré.

Certain dimanche après vêpres, Cyprienne se trouvait dans le jardin de la ferme. La chaleur étant très-forte, les joueurs de quilles suspendirent un instant leur jeu, vinrent s'asseoir au pied du mur du jardin à l'ombre d'une épaisse touffe de sureau et se mirent à causer. La jeune fille s'approcha du mur pour les écouter.

— Ne me parlez pas de ces *coquelicantes*, disait un villageois ; c'est la peste dans une maison !

— C'est bon, Manuel, répondit un autre ; on sait bien pourquoi le renard ne veut pas de miel.

— Vraiment ! j'aimerais mieux me marier avec la Jeanne-Claude, qui n'a pas seulement de quoi acheter un peigne dans une boutique à quatre sous ! Au moins la Jeanne-Claude travaille ; elle est sage ; on est sûr d'avoir la paix dans la maison, mais des écervelées comme ta Cyprienne, merci ! ça n'a que la paresse dans les bras et la folie dans la tête.

— Le Sarrazin la battra, c'est bien sûr ! dit un autre, et je parie qu'il ne se passe pas huit jours après la noce...

— Eh ! pourquoi ne la battrait-il pas ? répliqua le loustic du village. Le beurre ne se fait qu'à force de le battre. On bat les grappes après la vendange, et ce n'est qu'en les battant qu'on obtient quelque chose des gerbes de blé.

— Bah ! dit le doyen des joueurs de quilles ; elle n'aura que ce qu'elle mérite. Ce n'est pas elle que je plaindrai jamais, mais bien ce pauvre père Urbain ! Le vieux brave homme dépérit à vue d'œil. Aussi pourquoi l'a-t-il autant gâtée ? C'est tout de même bien triste de n'avoir qu'une fille et de se voir mettre par elle au tombeau !

Cyprienne ne s'était d'abord nullement reconnue dans le portrait de la coquelicante tracé par le premier villageois. Son nom, prononcé un instant après, fut pour elle comme un coup de foudre. Elle pâlit et courut s'enfermer dans sa chambre, où elle versa en une heure plus de larmes qu'elle n'en avait répandu dans toute sa vie. Son père étant monté auprès d'elle, elle lui dit qu'elle était indisposée et l'embrassa avec effusion, mais sans rien lui raconter de tout ce qui s'était passé. L'effet de cette scène fut plus profond qu'on n'eût pu l'espérer d'un caractère aussi mobile, mais le bien ne s'en dégagea pas tout de suite et sans difficulté. Une lutte s'engagea dans le cœur de Cyprienne entre son

amour-propre et les honnêtes sentiments qui venaient d'être réveillés en elle. Toutes ses actions durant cette période trahirent l'état orageux de son âme et le combat violent qui s'y livrait. Elle se jeta un jour dans les bras de son père en disant qu'elle lui ferait bientôt une confession complète, et quand il la pressa ensuite de tenir sa parole, elle répondit qu'elle n'avait dit cela que dans un moment de léger chagrin oublié depuis longtemps. Elle renvoyait brutalement les pauvres qui venaient à sa porte, puis elle les rappelait, leur demandait pardon et les chargeait d'aumônes. Après avoir juré cent fois de ne plus revoir Gaspard, elle fut un instant presque résolue à quitter le pays avec lui et à aller vivre loin de ces affreuses gens d'Alaise, qui s'étaient permis sur son compte des propos si noirs et si épouvantables.

Cette crise dura près d'un mois ; l'issue en fut heureuse. Cyprienne fut bien loin d'en sortir accomplie, mais elle s'y dépouilla cependant de bon nombre de ses défauts. Plus dès lors de coquetterie ni d'humeur moqueuse, bien moins de caprices et d'orgueil. Elle avait regardé jusqu'à ce moment comme fort au-dessous d'elle d'aller travailler aux champs ; à la grande surprise de son père, qui ne pouvait en croire ses yeux, elle y alla certaine après-

midi. A toute bonne action sa récompense. C'était le moment des regains ; fraîche comme une églantine à peine ouverte, elle était charmante sous son grand chapeau de bergère, et quand par moments elle s'appuyait, pour reprendre haleine, sur le long manche du râteau, elle avait tant de grâce dans cette attitude que les faucheurs s'arrêtaient tous pour la regarder. Elle était bien lasse le soir et ses mains étaient bien blessées, mais elle n'annonça pas moins en soupant qu'elle retournerait faner le lendemain.

— Et tes mains ! lui dit son père ; vois dans quel état elles sont déjà !

— Elles s'y feront, répondit Cyprienne ; il faudra bien qu'elles s'habituent.

— Non, non, je ne le veux pas, répliqua le vieillard.

— Eh bien ! père, dit-elle, c'est moi qui porterai la soupe aux ouvriers le matin et à midi ; vous m'accorderez bien cela, n'est-il pas vrai ?

Urbain consentit et tant que durèrent les fenaisons, elle porta le déjeuner et le dîner.

La conduite de Cyprienne vis-à-vis de Gaspard était dictée par les mêmes sentiments. Un jour, le jeune homme étant venu lui offrir un panier de truites toutes fraîches et qui sortaient à peine de

l'eau, elle eut le courage de les refuser en lui disant qu'il ferait mieux de s'occuper de ses champs, et qu'elle n'épouserait jamais un braconnier. Gaspard eut beau insister ; il dut remporter son poisson. Elle ne lui fit pas toujours, il est vrai, un accueil aussi sévère ; mais, quelque beau que fût le temps, elle le reçut toujours au *poële,* et non plus comme autrefois sous la treille du jardin. Tout dans un jardin invite à aimer : le demi-jour de la tonnelle, l'air chargé de senteurs enivrantes, les chansons des oiseaux, les nids pendus aux branches. L'appartement villageois n'a au contraire que de discrètes et chastes influences. Les gens de la maison le traversent à toute minute ; la fenêtre est basse et l'œil du voisin peut venir s'y appliquer à chaque instant. Et quelle jeune fille oserait oublier ses devoirs en présence de ces pieux souvenirs et de ces saintes images dont sont tapissés tous les murs, et qui lui rappellent un autre amour sans trouble et sans amertume, amour qui naguère remplissait encore tout son cœur ? Il n'est pas jusqu'aux meubles et aux ustensiles du ménage, témoins des vertus des vieux parents, qui ne prennent alors en quelque sorte une voix pour conseiller la retenue et l'honnêteté.

Gaspard fut fort étonné de ce changement subit dont les causes lui étaient entièrement inconnues.

Il s'efforça par tous les moyens de détourner Cyprienne de cette nouvelle voie trop morale pour lui. Voyant qu'elle ne l'écoutait point, il se décida à se réformer lui-même ou au moins à s'en donner l'apparence. Il paya quelques dettes criardes, fréquenta moins certains garçons du village, alla moins souvent au cabaret. Il essaya même de renoncer à la chasse et à la pêche, mais c'était là une résolution bien difficile à exécuter. Durant une semaine, il réussit à s'abstenir, et déjà il se félicitait de cette victoire remportée sur ses habitudes, quand un soir, au moment même où il allait se coucher, deux habitants du village vinrent frapper à sa fenêtre.

— Apprête-toi, lui dit l'un d'eux, nous descendons au Lison.

— Est-ce que je vous empêche d'y descendre? répondit Gaspard avec humeur. Ne connaissez-vous pas le chemin?

— Plaisantes-tu? Les Fontanet sont tous à Dole; le garde est allé à la noce. Tout le *gour* est à nous. C'est toi qui as organisé la partie; vas-tu reculer maintenant! Allons, dépêche-toi!

Entre Nans et Sarraz, le Lison traverse un parc où il forme un gour long d'un quart de lieue, ou peu s'en faut. Cette partie de la rivière est très peu pêchée, et seulement pour les besoins de la table

des propriétaires du parc. Aussi le poisson y foisonne-t-il et c'est là que se prennent les plus belles pièces du Lison. Gaspard avait su quelque temps auparavant que le garde de Mme Fontanet, propriétaire du parc, devait assister au mariage d'une de ses parentes domiciliée à dix lieues de Nans, et le braconnier avait alors averti ses deux camarades de tenir leurs engins prêts pour descendre à la rivière au premier signal. Ils venaient maintenant à leur tour lui dire que le moment était arrivé. Malgré toutes leurs instances, Gaspard persévéra dans son refus, et ils se dirigèrent vers le gour, non sans maugréer contre lui. Le jeune homme se coucha, mais il ne put dormir. Il voyait la rivière et les filets pleins de poissons, et il n'était pas là ! Il se leva et ouvrit sa fenêtre. Le vent du sud soufflait ; or, dit le proverbe, bonne chasse de bise et bonne pêche de vent. La nuit était d'ailleurs tout à fait noire et promettait une entière sécurité. Le braconnier ne résista plus à toutes ces tentations. — Pourquoi ne descendrais-je pas à la rivière? se dit-il à la fin. Je ne pêcherai pas ; quel mal peut-il y avoir à se promener au bord de l'eau ?

Le chemin de Sarraz à Nans est plein de cailloux roulants et en outre tout-à-fait rapide. Malgré l'obscurité, Gaspard s'y élança, comme s'il eût couru

dans un pré tout uni. Arrivé au bord de la rivière, il jeta un morceau de pain au chien du moulin pour l'empêcher d'aboyer, escalada une haie, puis une autre encore, puis un mur de clôture haut de dix pieds, et il se trouva dans le parc. Il imita alors le cri de la chouette pour faire savoir aux deux pêcheurs que c'était lui qui arrivait, et, se glissant le long des saules, il fut bientôt près d'eux. —Tu t'es enfin décidé, lui dirent-ils à voix basse. Allons, prends le filet; à toi l'honneur.

— Pas ce soir, leur répondit-il; je ne suis pas disposé à me mettre à l'eau; je vous regarderai faire.

Un des pêcheurs lança le trémailler dans un des endroits les plus poissonneux de tout le gour. Le coup avait été mal donné; il ne produisit presque rien.

— Maladroit! dit Gaspard, tu ne mérites pas de toucher à un trémailler!

Déjà il était dans l'eau et lançait lui-même le filet, qui cette fois se remplit de truites. Dix fois il recommença, et dix fois avec le même succès. Ce n'était plus une pêche, mais une extermination de poissons. Les paniers et les hottes une fois remplis, ils cachèrent jusqu'au lendemain le trémailler dans le bois; puis tous trois, pliant sous le faix, se dirigèrent

vers Salins, où pendant deux jours la truite se vendit au prix du *poisson blanc*.

Cette pêche fit plus de bruit que n'eût voulu Gaspard. Malgré ses recommandations réitérées, ses camarades s'en vantèrent, et le fait arriva jusqu'à Cyprienne, mais sans détails précis. Elle lui adressa de vifs reproches; Gaspard soutint qu'à la vérité il était bien descendu ce soir-là au Lison, mais seulement pour prendre quelques écrevisses, et qu'il n'avait touché ni à poisson ni à filet. Cyprienne ne le crût qu'à demi, et elle lui dit nettement qu'à la première récidive tout serait fini entre eux. Le braconnier jura ses grands dieux qu'elle serait ponctuellement obéie, et le soir même il viola sa promesse. En rentrant à Sarraz, il avait trouvé chez lui le billet suivant :

« J'attends demain à déjeuner des amis du dehors qui raffolent de vos petites truites du Lison. Dépeuplez la rivière. Tâchez d'être à Salins avant neuf heures.

« LANQUETIN. »

Gaspard était fermier de M. Lanquetin, et il lui devait deux ou trois termes. Comment lui refuser quelques-unes de ces agréables petites truites? Il descendit à la rivière seul et tout-à-fait de nuit. Cy-

prienne ne sut rien cette fois. Le braconnier tira de ces divers faits deux conclusions : d'abord qu'étant né pêcheur comme la loutre, dont il portait le nom, il ne pourrait jamais, quoi qu'il fît, rester huit jours francs sans pêcher, en second lieu qu'à pêcher toujours seul et toujours de nuit, il pourrait pêcher impunément. Pour mieux tromper Cyprienne, il lui annonça qu'il allait vendre tout son attirail de pêche et de chasse, et il afficha en effet le lendemain à la porte des maisons communes de Sarraz et d'Alaise qu'on trouverait à acheter chez lui fusil, carnier, nasses, paniers à poissons, *fouines* et filets de toute sorte. Quelques acheteurs se présentèrent ; Gaspard demanda à dessin un prix exagéré, et il garda son matériel, dont il ne se servit guère moins souvent que par le passé.

V

Michel était plus découragé que jamais. Il n'avait plus qu'un désir, oublier Cyprienne, l'effacer de sa vie. On était au moment des coupes. Tant que dura ce travail, l'excessive fatigue du corps et la compagnie des autres bûcherons le protégèrent encore contre ses pensées noires mais, la neige une fois venue, il dut rentrer dans sa solitude. L'hiver,

toujours fort rigoureux dans le Jura, fut cette année-là plus long et plus rude encore que de coutume. Le pauvre garçon ne quittait le Fori que deux fois par semaine, le dimanche pour aller à la messe et le mercredi ou le jeudi pour renouveler ses provisions. Sarraz n'ayant point d'église, il allait à la messe à Nans ou à Myon, mais jamais à Alaise, où il s'était promis de ne pas retourner avant que Cyprienne ne l'y appelât. Les cinq autres jours, il ne lui restait pour ressources contre lui-même que son corbeau Colas et quelques vieux livres dépareillés, déjà lus vingt fois. Partout autour de lui s'étendait le désert de neige, immense, éblouissant de beauté sereine, mais plein aussi de tristesse navrante et froid comme la mort. Le silence n'en était troublé que par les croassements de quelques corbeaux affamés, et pendant la nuit par les hurlements des loups. Sous l'impression de cette nature désolée et lugubre, le pauvre charbonnier n'invoquait plus Cyprienne; il appelait presque la mort. Certaine après-midi où soufflait une bise glacée, un oiseau vint frapper du bec à la fenêtre du charbonnier, qui courut ouvrir. L'oiseau entra; c'était un bouvreuil. A peine réchauffé, il se mit à siffler un air, comme pour remercier son hôte — précisément l'air que Michel avait entendu chez Cyprienne. Dans un

de ses accès de colère contre Gaspard, celle-ci n'avait rien voulu garder qui vînt de lui, et l'étourdie avait lâché l'oiseau, sans penser ni à la neige ni au froid. Le charbonnier s'empressa de lui donner à manger, le caressa et le baisa mille fois.

Michel était couché ce même soir depuis longtemps, mais il n'avait pu s'endormir encore. Tout à coup il lui sembla que la montagne s'emplissait d'une étrange clarté. Il se hâta de sortir. Une immense lueur planait sur la forêt avec des oscillations pareilles à celles de l'éclair. Michel jeta les yeux du côté de Sarraz; tout le village paraissait en feu. Le jeune homme s'élança pour porter secours, courant droit devant lui et sans s'inquiéter des amas de neige où il enfonça plus d'une fois jusqu'à la ceinture. Rien de plus affreux que le commencement d'un incendie nocturne, surtout dans les villages du Jura, où le désastre et l'horreur sont aggravés encore par les amoncellements énormes de foin dans la grange, par les toits la plupart en bardeaux, l'absence de pompes, le manque presque absolu d'eau et la difficulté des chemins. Les paysans, réveillés en sursaut, à peine vêtus, noircis par la fumée et le feu, les cheveux en désordre, l'épouvante sur le visage, s'agitent et courent en tous sens, sans savoir ni où ils vont ni ce qu'ils doivent

faire. Les enfants crient et pleurent en demandant leurs mères. Les bœufs, à peine sortis des écuries, s'élancent tout effarés à travers le village, et dans leur course furibonde renversent tout devant eux. La flamme menace les maisons voisines du foyer de l'incendie : point de pompes ! Les flammèches s'abattent comme une pluie de feu sur les toits les plus éloignés : point d'eau ! De toutes parts ce cri retentit : « De l'eau, ou tout est perdu ! »

Michel arriva dans ce premier et terrible moment. La maison attaquée par les flammes était celle d'une pauvre mère de famille qui venait de perdre son mari. Deux fois déjà elle était entrée dans l'écurie, d'où sortaient d'affreux beuglements, pour rompre les attaches du bétail et le faire sortir, et deux fois la chaleur de l'air et la fumée l'avaient repoussée. — Mes vaches, mes pauvres vaches ! — criait-elle d'une voix à déchirer le cœur, et elle cherchait à se débarrasser des bras qui la retenaient et à pénétrer de nouveau dans l'étable. — Personne n'aura donc pitié de nous ? criait-elle encore, presque folle de douleur ; personne ne détachera ces pauvres bêtes ? — Tous se regardaient avec stupeur ; nul ne répondait. Ce fut alors qu'arriva Michel. — Une serpe ! cria-t-il, vite une serpe pour couper les attaches ! — Il fit le signe de la croix et se précipita tête bais-

sée dans l'horrible caverne. Les mugissements redoublèrent. Au bout de quelques secondes, une vache parut sur la porte, s'y arrêta un instant toute stupéfaite, et se décida cependant à sortir. Un jeune bœuf suivit et s'élança tout éperdu, comme si mille taons l'eussent piqué à la fois. Puis de nouveau une vache sortit, et bientôt trois ou quatre autres, les unes furieuses, les autres paralysées par la peur. Michel parut alors sur le seuil, haletant, ruisselant de sueur, les habits tout en lambeaux. — Est-ce tout? demanda-t-il. Y en a-t-il encore? — Encore cinq dans l'écurie du fond, — répondit un des paysans. L'intrépide jeune homme plongea dans une cuve pleine d'eau sa tête noircie et toute brûlante, et il s'apprêtait à rentrer dans l'écurie. — N'entre pas, Michel, crièrent vingt voix, n'entre pas! le toit va tomber. — Je ne risque que mon corps, répondit-il; je n'ai ni femme ni enfants. Puisse seulement le bon Dieu me pardonner mes fautes! — Il se signa comme la première fois et de nouveau se précipita au milieu du gouffre qui vomissait des torrents de fumée chargée d'étincelles. Un bœuf encore sortit de l'écurie, mais déjà avec le poil à moitié brûlé, et presque au même instant un craquement épouvantable se fit entendre. Le toit tomba, entraînant dans sa chute une partie du plafond de l'écurie. Tous

les assistants sentirent le frisson courir dans leurs veines, et de toutes les poitrines sortit le cri : « Il est perdu ! » Après une minute d'anxiété mortelle, à la grande joie de tous, Michel reparut encore, mais dans quel état ! Il avait les cheveux et les habits à moitié brûlés et ressemblait à un fantôme plutôt qu'à un être vivant. — Décidément la mort ne veut pas de moi ! — dit-il à voix basse. Vingt seaux d'eau furent jetés sur ses habits ; on lui présenta de tous côtés du vin ; tous lui demandaient à la fois s'il était blessé ; la pauvre fermière faillit l'étouffer en l'embrassant. Michel était impatient d'échapper à toutes ces démonstrations. Il parvint à se dégager sous prétexte d'aller prendre un peu de repos dans une maison du village, et dès qu'il se vit seul, il se dirigea vers le Fori, où il n'arriva pas sans peine après une si rude épreuve et meurtri comme il l'était par les pieds et les cornes du bétail.

La nuit fut mauvaise. La fièvre et le délire s'emparèrent du pauvre garçon. Tombé dans une rivière de feu, il faisait des efforts surhumains pour en sortir ; mais au moment où il saisissait la berge, des bœufs furieux le rejetaient à coups de cornes dans la fournaise. Ce ne fut qu'au bout de quarante-huit heures qu'il revint à lui. Il se leva et voulut boire. Avait-il dans sa fièvre épuisé sa provision

d'eau? L'avait-il renversée? Pas une goutte n'en restait. Colas était tout languissant; le bouvreuil de Cyprienne était mort de soif. Il fit fondre de la neige et but à longues gorgées. Tous, à Sarraz et à Alaise, vantaient son dévouement héroïque ; personne ne venait s'assurer s'il était mort ou vivant. La fermière dont il avait sauvé le bétail était absorbée par mille soins, et les autres habitants ne songeaient pas qu'il pût avoir besoin d'eux. Au bout de quelques jours, la pauvre femme commença cependant à s'inquiéter de n'avoir point de nouvelles de celui qu'elle appelait son sauveur, et elle envoya ses fils au Fori. Ils trouvèrent Michel dans un état de faiblesse extrême et presque sans connaissance. Un jour plus tard, et le pauvre garçon mourait de faim et de froid. Le même soir, la bonne femme s'asseyait au chevet du malade, et tout péril était bientôt écarté par ses soins vraiment maternels, secondés par la vigoureuse constitution du charbonnier. Le printemps approchait; ses premiers souffles favorisèrent la convalescence du jeune homme et lui versèrent promptement de nouvelles forces.

VI

Le dimanche des *Brandons* est connu sous divers

noms dans le Jura, et en particulier sous celui de fête des *Chevânes*. Les *Chevânes* sont les feux allumés sur les hauteurs en l'honneur des mariés de l'année. Cette coutume s'observe encore dans beaucoup de villages jurassiens. Le soir de cette fête, tout ce qu'il y avait dans Alaise de garçons et de filles s'achemina vers les Montfordes, où avaient été dressés autant de mâts chargés de fagots que le curé avait béni de couples cette année-là. Force barils de vin avaient été apportés aux frais des nouveaux époux, et aussi, selon l'usage, les *pois grillés*. Cyprienne et Gaspard étaient de la fête. Michel avait résolu de n'y point prendre part : mais il fut entraîné malgré lui par quelques jeunes gens. Après une première libation, le feu fut mis aux *chevânes*, qui remplirent tout à coup de lueurs la forêt et le ciel. Tous alors, garçons et filles, la main dans la main, entonnèrent, en dansant autour des feux, une ronde chantée, tantôt par le chœur tout entier, tantôt seulement par le coryphée :

La mariée est douce et fraîche,
Le marié riche et galant ;
Sept gros bœufs mangent à leur crèche,
Et sept cabris qui vont sautant,
Et de vaches trois fois autant.
Sautez, cabris, bergers, bergères ;
Sautez pour les nouveaux époux ;
Chantez vos refrains les plus doux ;

Montez au ciel, flammes légères,
Feux de l'amour, allumez-vous !

Aux mariés bonheur et joie,
Ciel sans nuage, amour sans fin !
Que leur grange sous l'herbe ploie,
Que leur grenier soit toujours plein,
Plein de fruits doux et plein de grain !
Qu'ils aient tous les bonheurs ensemble !
Puisse bientôt l'heureux époux
Sauter gaiement sur ses genoux
Un gros garçon qui lui ressemble !
Feux de l'amour, allumez-vous !

— C'est moi qui serai la marraine.
— C'est moi qui serai le parrain ;
Chaîne d'or, habit de drap fin,
L'air brave comme un capitaine.
— Collier d'or, robe de basin,
On me prendra pour une reine.
— A ma boutonnière un bouquet
Tout de lilas et de muguet.
— A mon bonnet des rubans blancs,
A mon corset les fleurs des champs.
— Tous les garçons en grands dimanches
Autour de nous se rangeront ;
Les pistolets retentiront.
— Et les filles en robes blanches
A l'église nous attendront ;
Les cloches carillonneront.

— Compère, embrasse ta commère
Aux lueurs de ces feux d'amour ;
Commère, embrasse ton compère,
Et puissiez-vous ensemble un jour
Vous marier à votre tour !
Sautez, cabris, bergers, bergères,
Gentils amants, tendres époux ;
Dansez, chantez, rien n'est plus doux ;

Montez au ciel, flammes légères !
Feux de l'amour, allumez-vous !

L'usage veut que la plus proche parente de la mariée remplisse le rôle de marraine. Elle sort des rangs et choisit elle-même son compère. Cyprienne était cousine de celle des mariées pour qui avait été dansée la première ronde. A la fin du second couplet, Gaspard s'apprêtait déjà à lui tendre la main, et peut-être n'eût-il pas attendu pour l'embrasser que le chœur l'y invitât, mais Cyprienne alla droit à Michel. Le brave garçon fut si ému qu'il faillit tomber à la renverse. La jeune villageoise offrit ses joues de bon cœur, puis quand ce fut son tour d'embrasser Michel, elle lui donna un franc et cordial baiser. La cousine de Cyprienne offrit ensuite les *pois grillés* et fit circuler les barils. La même ronde et les mêmes libations recommencèrent pour chacun des autres couples. Les barils une fois vides et les *chevânes* éteintes, tous redescendirent vers Alaise en continuant à chanter.

Grande joie passe vite, dit le proverbe. Michel se demanda le lendemain s'il irait ou non chez Cyprienne. Pouvait-il se regarder comme appelé par elle ? N'avait-elle pas au contraire cédé seulement à un de ces caprices qui étaient le fond même de sa nature ? L'accueil moqueur qu'il avait reçu d'elle

quelque temps auparavant le glaçait d'épouvante. Même en la supposant sincère et bien disposée envers lui, ne trouverait-elle pas ridicule un tel empressement ? Michel prit un moyen terme ; il irait à Alaise dans l'espoir de rencontrer Cyprienne, mais il ne se présenterait pas chez elle. Deux heures après, il arrivait au village. — A la bonne heure ! lui dit le premier villageois qu'il rencontra, tu bats le fer pendant qu'il est chaud. A quand cette noce? — J'espère que tu vas nous faire danser ? lui dit un peu plus loin un jeune paysan. — M'as-tu déjà choisi un compagnon? lui demanda une jeune fille. — Sept ou huit individus, hommes et femmes, travaillaient dans un champ au bord du chemin ; en apercevant Michel, tous se mirent à chanter :

Compère, embrasse ta commère
Aux lueurs de ces feux d'amour ;
Commère, embrasse ton compère,
Et puissiez-vous ensemble un jour
Vous marier à votre tour !

Contrarié de voir son amour ainsi deviné, Michel n'osa pas s'engager plus avant dans le village par crainte d'autres propos du même genre, et il prit un chemin qui conduisait dans les champs, où il erra tout le jour. Le soir, il rentra au Fori assez peu content de lui-même. Une nouvelle tentative faite le

surlendemain ne réussit pas mieux ; Cyprienne était allée ce jour-là à Salins avec son père. Michel, qui s'était armé de courage, poussa hardiment jusqu'au jeu de quilles, mais la porte resta close, et aucune fraîche figure ne se montra derrière les vitres. Le charbonnier ne sut rien, ne demanda rien, et il s'imagina que la jeune fille s'était cachée en l'apercevant. Il n'en fallait pas plus pour le faire renoncer à toute nouvelle poursuite.

VII

Pendant que Michel s'abandonnait ainsi au découragement, le braconnier redoublait au contraire d'activité pour réparer son échec des Montfordes. Il demeurait fidèle à sa devise : brouter au lieu de bêler et ne pas perdre un seul coup de dent. Jamais il n'avait été plus assidu auprès de la jeune fille, et il ne reculait, pour l'amener à ses fins, devant aucun moyen. Il mentait surtout imperturbablement. A l'entendre, il ne chassait plus, ne pêchait plus : double sacrifice qui lui avait été bien pénible, mais devant lequel il n'avait néanmoins pas hésité un instant. Il se vantait et mentait ainsi en toute circonstance et à tout propos. Un jour Cyprienne s'était blessée légèrement la main ; à la vue de quel-

ques gouttes de sang, elle se crut tout-à-fait perdue. — Ah! dit-elle à Gaspard en pleurant, si j'avais seulement de la *souveraine!*... Mais comment en avoir? On dit qu'elle ne croît que sur les rochers du Lison et dans des endroits où il faut risquer sa vie. — La *souveraine* est le *hieratium murorum*. Au dire des paysans du Jura, elle guérit tous les maux et surtout les coupures et blessures. — Dans deux heures, vous en aurez, répondit le braconnier, ou bien on me trouvera au pied des rochers tout fracassé et n'ayant plus besoin de rien. — Il feignit de se diriger vers les rochers du Lison, et alla cueillir la plante incomparable à cent pas derrière sa maison, dans un endroit tout à fait uni, où, selon le mot villageois, un aveugle eût dansé en sabots. De retour à Alaise, il raconta avec emphase à Cyprienne les vipères qu'il avait tuées, celles qui avaient failli le mordre, et les chutes de trois ou quatre cents pieds auxquelles il n'avait échappé que par miracle. — Merci, lui dit Cyprienne en lui tendant affectueusement la main, c'est un service que je n'oublierai pas.

— A quand la récompense? demanda aussitôt Gaspard; vous savez qu'il n'en est qu'une pour moi, et que je la réclame depuis longtemps.

— Bientôt peut-être, répondit la jeune fille.

Grâce à toutes ces supercheries, le braconnier regagnait chaque jour du terrain et d'autant plus que, par timidité et scrupule poussés à l'excès, son rival lui laissait le champ entièrement libre. Une année s'écoula de la sorte. Le mois de juin revint, et avec lui la fête d'Alaise. Une *faille* eut lieu la veille de cette fête; c'est le nom qu'on donne à une pêche qui se fait aux lueurs de fagots allumés. Au sortir de la jolie vallée de Nans, où il prend sa source, le Lison s'engage dans une gorge étroite et profonde et coule dans un espace de près de trois lieues entre des berges de rochers dont la hauteur moyenne est de quatre ou cinq cents pieds. Où la berge n'est pas tout-à-fait à pic, la forêt pousse vigoureuse et touffue. Toutes les essences forestières du Jura, le sapin excepté, y croissent pêle-mêle avec une variété infinie. La gorge n'a presque partout de place que pour le lit de la rivière et un chemin d'exploitation qui la longe, mais çà et là elle s'élargit un peu, et alors elle étale au bord de l'eau quelques arpents de ravissantes prairies. Même solitude, même absence de l'homme que sur les bords du Todeure; de Nans jusqu'à Myon, vous marchez trois heures sans rencontrer d'autres habitations que deux moulins.

La pêche commença vers neuf heures du soir. En quelques instants, la rivière se couvrit de pê-

cheurs, les uns portant les fagots enflammés, les autres harponnant avec la *fouine* le poisson attiré par ces lueurs, d'autres encore lançant l'étiquette, le trémailler et l'épervier. Les femmes et les enfants faisaient la guerre aux écrevisses, soit à l'aide de filoches, soit *à la main*. Tous étaient munis de lanternes; de grands feux brillaient çà et là sur les deux rives aux points où les pêcheurs avaient déposé leurs habits et où ils devaient apporter leurs prises. Effrayées par toutes ces lueurs, les *fausses bêtes* dont le bois est rempli, renards, martres, *poissons de roche* (loutres), blaireaux et fouines, glapissaient et cherchaient à fuir. Les martinets et les corneilles, qui nichent par milliers dans les rochers, tournoyaient au-dessus du gouffre en poussant dans leur vol effaré des cris d'effroi, auxquels s'ajoutaient encore les aboiements des chiens, les plaintes des chouettes et les ricanements lugubres de la variété de hibou que les paysans du Jura nomment *huperon*. Les échos des rochers répétaient tous ces bruits en leur prêtant des accents vagues et indéfinissables qui semblaient entièrement étrangers au monde que nous habitons.

Gaspard et Michel étaient au nombre des pêcheurs. Le père Urbain était venu lui-même en laissant Cyprienne pour garder la maison. Armé de la *fouine*,

Gaspard foudroyait le poisson d'une main infaillible. Tous admiraient son adresse ; il était vraiment le roi de la fête. Tout à coup on ne le vit plus. On le chercha partout, on l'appela de tous côtés ; point de réponse. Ses habits étaient bien à l'endroit où il les avait déposés au moment d'entrer dans l'eau. S'était-il noyé dans quelque *gour?* Il nageait comme un poisson et plongeait comme un martin-pêcheur. Pendant qu'on le cherchait ainsi d'aval et d'amont, Gaspard s'était vêtu en toute hâte d'autres habits qu'il avait d'avance cachés dans le bois, et il s'était mis à gravir le long et rude sentier qui du Lison mène à Alaise. Il savait le village presque désert et Cyprienne seule au logis, et il se proposait de mettre à profit cette occasion, mais il avait compté sans son rival. Michel ne l'avait pas perdu de vue un seul instant, et, devinant bien vite son projet, il avait juré de sauver à tout prix l'honneur de Cyprienne et du père Urbain. Il fallait arriver avant le séducteur au sommet de la berge. Malgré la nuit, malgré tout le danger d'une pareille escalade, le jeune homme n'hésita point à gravir un de ces *glissoirs* presque à pic par où les coupeurs précipitent jusqu'au chemin d'exploitation parallèle à la rivière les bois qu'ils viennent d'abattre au sommet même de la berge. La chute des fagots et des souches avait en-

traîné toute la terre et mis entièrement le rocher à nu. Michel s'accrocha aux saillies, profita de chaque fente de la roche et de chaque relief, tomba et se releva, se meurtrit les mains, se meurtrit tout le corps, et continua d'avancer. Il touchait au but, quand un dernier et formidable obstacle se dressa devant lui. Il n'avait plus qu'un rocher à gravir, mais droit comme un mur et impitoyablement à pic. Un arbuste, un seul, sortait d'une crevasse et pouvait faciliter l'escalade ; c'était un buis, plante cassante s'il en est. L'arbuste venant à rompre, rien n'arrêtait plus la chute du jeune homme jusqu'au fond du gouffre de cinq cents pieds. — A la garde du bon Dieu ! dit Michel en se signant, comme il avait déjà fait à Sarraz en présence d'un danger non moindre. Le buis tint bon ; d'un nouvel élan l'intrépide jeune homme atteignit la crète. Il était tout haletant, tout épuisé de fatigue ; il eut toutefois le temps de reprendre haleine avant l'arrivée de Gaspard. Le sentier suivi par celui-ci n'atteignait en effet la plateforme qu'au prix de détours sans nombre.

— Qui vive ? dit le braconnier en apercevant un individu tranquillement assis au milieu du chemin et barrant le passage.

— Ami, répondit ironiquement Michel.

Gaspard reconnut la voix et fut sans doute peu

satisfait de la rencontre. — Ote-toi de là et laisse-moi passer, dit-il brusquement.

— Impossible, répondit Michel du ton le plus calme.

Et lui montrant à la clarté de la lune ses mains meurtries et tout en sang : — Regarde, ajouta-t-il, ce n'est que pour arriver ici avant toi que je me suis mis dans cet état.

— Je te le répète, reprit Gaspard en s'animant de plus en plus, laisse-moi passer !

— Je te le répète à mon tour, c'est impossible.

— C'est ce que nous allons voir.

Une lutte terrible s'engagea sur le bord du rocher. Le braconnier avait le dos vers l'abîme ; son adversaire n'employa pas d'abord toutes ses forces par crainte de l'y précipiter, mais il parvint enfin à lui faire prendre une autre position, et alors, par une brusque et foudroyante secousse, il le terrassa aussi aisément qu'il eût terrassé un enfant. — Je pourrais t'envoyer d'ici engraisser les truites, lui dit-il, mais je veux encore t'épargner pour cette fois. Lève-toi et retourne à la rivière ; tu ne feras pas, c'est moi qui te le dis, d'autre pêche aujourd'hui.

Gaspard écumait de rage : il fit mine un instant

de vouloir recommencer la lutte ; mais le calme de Michel et la vue de ses poings terribles refroidirent bien vite son humeur batailleuse, et il redescendit le sentier.

VIII

Trois mois s'écoulèrent. Michel eut un jour à se rendre à Myon pour le règlement de ses comptes. Il s'était de nouveau interdit le chemin par Alaise ; il prit celui du Lison. On était au mois d'octobre ; toute forêt est belle à ce moment de l'année, mais toute forêt n'a pas une variété d'arbres égale à celle qui borde le Lison, ni par conséquent la même richesse de ces teintes automnales, éclatantes et veloutées, qui sont à la fois la joie et le désespoir du peintre, et dont l'ensemble forme le plus magnifique et le plus suave des tableaux. Michel ne pouvait se lasser d'admirer. Au confluent du Lison et du Todeure est un oratoire rustique qui est en grande dévotion dans le pays. Les hommes se signent en passant ; les femmes s'agenouillent et disent de longues prières. Parmi les dévots les plus zélés de la madone était un de ces vieux mendiants qu'on appelle dans le pays des *branle-ticlets* (1). Le père Benoît (c'était son nom) avait une soixantaine

(1) *Ticlet*, loquet.

d'années ; il était de Refranche, village situé de l'autre côté du Lison, en face d'Alaise. Trois fois par semaine, son *gali* ou sac de toile sur le dos, il faisait sa tournée sur le massif, et trois fois par semaine il exploitait l'autre rive ; le dimanche il restait dans son village et chantait au lutrin. Les paysans lui donnaient peu d'argent, mais force morceaux de pain, avec lesquels il engraissait un porc et des poules. On n'ignorait pas dans le pays l'usage qu'il faisait de ces aumônes, mais le père Benoît était si gai, il savait tant de vieilles histoires et avait tant de manières d'amuser le monde qu'il ne trouvait jamais ni porte ni huche fermées. Sa dévotion ne l'empêchait point de rire avec les jeunes villageoises, dont il savait tous les secrets, et au besoin de se faire le messager de leurs amours.

Le vieux mendiant ne manquait jamais de s'arrêter à l'oratoire après sa tournée sur le massif. C'était là qu'il payait en prières les aumônes qu'il avait reçues. Il s'était fait un tarif invariable : pour un sou un *Pater* et un *Ave*, pour un morceau de pain un *Ave* seulement. Une paire de souliers ou un pantalon étaient cotés dix *Ave* et autant d'oraisons dominicales. Pour ne point se tromper dans ses comptes, le branle-ticlets commençait par étaler son argent sur la balustrade de l'oratoire, et il ne le remettait

dans le sachet de cuir qui lui servait de bourse que sou par sou, et seulement chaque pièce une fois rachetée. Il vidait ensuite sa besace et procédait de la même manière. Le dernier morceau de pain une fois rejeté dans le *gali*, le mendiant se levait, content comme un débiteur qui vient enfin de solder ses créanciers, et si quelque fillette passait en ce moment, il était plus que jamais en verve de joyeux propos.

Benoît se trouvait à l'oratoire au moment où Michel y arriva. En apercevant le charbonnier, il se leva avec une vivacité toute juvénile et se mit à lancer son chapeau en l'air en criant de toutes ses forces : Il ne l'aura pas, Fillette, il ne l'aura pas!... Ah! je ne suis qu'un vieux fainéant! je ne suis qu'un vieux *Mandrin!* « Passe ton chemin, vieux Mandrin, ou je t'enferme dans la *soue* (1) avec les porcs. » Il m'a dit cela, Fillette, mais il s'en repentira. Il ne l'aura pas, c'est moi qui te le dis. — Michel ne comprenait rien à ces étranges paroles; il crut le mendiant devenu fou. Celui-ci expliqua aussitôt à Michel que, passant à Sarraz quelques mois auparavant, il avait demandé un morceau de pain à Gaspard, qui, non content de le lui refuser, l'avait menacé, en présence de plusieurs personnes, de

(1) *Soue*, étable à porcs.

l'enfermer dans son étable à porcs. Depuis tant d'années qu'il allait de porte en porte, jamais Benoît n'avait éprouvé pareil affront ; il avait juré d'en punir Gaspard. C'était lui qui dérangeait les nasses du braconnier et détruisait ses collets, mais il ne se tiendrait pour vengé que s'il parvenait à l'empêcher d'épouser Cyprienne. — Ne sors pas de chez toi tous ces jours-ci, dit-il à Michel en terminant ; tu ne tarderas pas à avoir de mes nouvelles. — Le jeune homme lui demanda ce qu'il pensait faire ; mais le mendiant refusa absolument de s'expliquer en l'engageant à avoir confiance en lui et en la sainte Vierge, qui ne les abandonnerait pas.

Michel fut tout le jour presque fou de joie. Plus d'une fois il lui arriva de lancer son chapeau en l'air, comme le vieux mendiant, en criant : — Il ne l'aura pas ! — Pendant toute une semaine, il ne s'écarta pas un instant de sa baraque et fut toujours en grande toilette et prêt à partir pour Alaise. Point de Benoît ; fatigué d'attendre, il alla à Refranche. Le branle-ticlets avait ce jour-là son *gali* sur le dos, et il faisait sa tournée par les villages. Comme Michel revenait, un paysan de Sarraz lui apprit que Gaspard avait annoncé partout son mariage et que le jour du repas de fiançailles était fixé déjà. Le pauvre garçon fut obligé de s'appuyer à un arbre pour ne

pas tomber. Plus de doute, le mendiant s'était joué de lui, comme Cyprienne, comme le père Urbain, comme le monde tout entier. Michel résolut de quitter le pays. Le lendemain matin, il allait sortir pour aller chercher du travail aussi loin que possible d'Alaise, quand s'ouvrit la porte de sa baraque, et le vieux mendiant entra, la figure riante, comme un messager de bonne nouvelle. — Es-tu prêt ? lui dit Benoit ; nous allons dîner chez Cyprienne.

— Elle a donc changé de sentiments ? s'écria le charbonnier, elle ne l'aime donc plus ?

— Je ne t'ai pas dit cela, mon garçon ; mais la sainte Vierge est bien bonne pour ceux qui ont foi en elle, et il peut se passer bien des choses dans un tour de soleil. Allons, dépêche-toi !

— Je vous remercie, père Benoît, mais je n'irai pas.

— Vas-tu faire l'enfant ? Veux-tu qu'elle soit malheureuse toute sa vie avec ce misérable-là ? La sainte Vierge ne te le pardonnerait jamais ! Et le père Urbain qui t'attend comme un sauveur, et qui, ce matin encore, m'a demandé, les larmes aux yeux, de ne pas manquer de t'amener aujourd'hui même chez lui ! Tu le trouveras bien vieilli ; il a tant souffert de ce qui se passe dans sa maison ! Veux-tu lui donner le coup de la mort ?

— J'irai, père Benoît, bien que n'attendant de ma démarche qu'un affront de plus ; mais je ne veux pas que ma conscience puisse rien me reprocher.

Il y avait ce jour-là grand dîner chez Urbain ; sept ou huit notables du village y assistaient. Gaspard était assis près de Cyprienne ; il avait l'air radieux. Le dîner n'était commencé que depuis quelques instants, quand entra le mendiant suivi de Michel. Urbain leur souhaita cordialement la bienvenue et les invita à prendre place à table. Cyprienne parut surprise ; elle salua Michel avec embarras, mais d'un air qui n'avait rien d'hostile. Gaspard au contraire était tout-à-fait mécontent, et, comme il se croyait déjà le maître de la maison, il ne cherchait nullement à cacher sa mauvaise humeur. — Eh bien ! la Loutre, dit Benoît, qui voulut brusquer l'attaque, comment va la pêche? On dit que tu prends maintenant plus de rats que de truites et que tu as inventé une nouvelle manière de poser tes nasses : est-il vrai que c'est sur les arbres que tu les mets à présent? Ce n'est guère le chemin du poisson.

Gaspard s'était bien gardé de raconter à qui que ce fût les mystifications dont il était l'objet. La scène qui s'était passée à Sarraz entre le mendiant et lui se présenta tout à coup à sa mémoire, et il se souvint en même temps d'avoir rencontré deux fois

Benoît au bord de l'eau avec des allures singulièrement suspectes. — C'est donc toi, vieux Mandrin ! s'écria-t-il avec colère et comme tout hors de lui-même ; tu vas me le payer !

Benoît se replia vers Michel, dont la vue seule suffit pour arrêter tout court l'agresseur. — Je ne vous comprends vraiment pas, père Urbain, dit le braconnier en battant en retraite ; comment pouvez-vous recevoir chez vous et faire asseoir à votre table un vieux besacier comme celui-là ?

— Moi, dit avec calme le mendiant, fort de la protection de Michel, je vaux mieux que toi et cent fois mieux. Je demande mon pain, c'est vrai, mais ai-je jamais fait tort à personne ? M'a-t-on vu voler, comme toi, le poisson et le gibier qui ne m'appartenaient pas ? Ai-je jamais cherché, comme toi, quand j'avais ton âge, à tromper les filles par tous les moyens ? On me donne un sou, je suis content, et je prie la sainte Vierge pour celui qui me l'a donné ; mais il te faut, à toi, des cinq cents francs d'un seul coup, et Dieu sait par quels moyens tu te les procures !

Gaspard pâlit à ces dernières paroles du mendiant. — Il faut que je vous raconte une histoire, continua le père Benoît avec le même calme. Vous connaissez tous à Myon Agathe Bergier ; elle avait

perdu ses parents, elle était riche. Gaspard est allé lui faire la cour, et il est parvenu à s'en faire aimer. Il se souciait peu de l'épouser, aimant mieux continuer sa vie malhonnête. La pauvre Agathe est confiante ; il lui a fait signer un papier par lequel ils s'engageaient à s'épouser dans les six mois, avec charge pour celui des deux qui retirerait sa parole de payer cinq cents francs à l'autre. Une fois le papier signé, qu'est-ce qu'a fait ce mauvais sujet ? Il est allé tous les dimanches se griser à Myon et chercher querelle aux garçons du village. Effrayée du sort qui l'attendait avec un pareil libertin, la pauvre fille a retiré sa parole et elle lui a envoyé les cinq cents francs. Est-ce vrai ? Qu'as-tu à répondre à cela ?

— Mensonge, affreux mensonge ! s'écria Gaspard, qui avait cru pouvoir compter sur la discrétion intéressée de sa victime.

— Garde pour toi le nom de menteur, répliqua le mendiant ; il te convient mieux qu'à moi. Je suis allé trouver Agathe ; elle a commencé par me dire qu'on m'avait trompé. Je lui ai fait remarquer alors qu'il s'agissait de sauver des piéges de ce garnement une bonne et excellente jeune fille. Agathe a bon cœur ; elle s'est mise à pleurer, et elle est allée chercher dans son armoire le reçu des cinq cents

francs. Tu as dit tout à l'heure que je mentais : connais-tu cette signature ?

Gaspard eut un nouveau moment de confusion, mais il se remit bien vite. — Que signifie tout ceci ? dit-il avec une assurance effrontée. Est-ce un complot contre moi ? Il faudrait le dire. Est-ce ma faute si Agathe s'est mise à m'aimer ? Je ne lui ai fait aucune avance : c'est elle qui a rêvé un mariage entre nous deux et c'est elle qui, pour mieux me lier, a imaginé ce dédit de cinq cents francs. Elle pensait que je ne pourrais jamais payer une pareille somme. Je ne suis pas riche ; je gagne, comme tant d'autres, ma vie en travaillant ; quel mal y a-t-il à ça ? Plus tard elle a changé d'avis et elle a payé les cinq cents francs ; est-ce que ce vieux *dépenaillé* a quelque chose à voir là-dedans ? Il dit que je me suis grisé ; je ne m'en souviens pas, mais quand même ça me serait arrivé une fois ou deux, est-ce moi qui en aurais apporté la mode au pays ? Pour ne rien cacher, j'étais malheureux et je cherchais à m'étourdir. Je venais de voir Cyprienne pour la première fois et j'avais juré que jamais je n'en aimerais une autre, mais comment me dédire ? Je n'avais pas le premier sou des cinq cents francs. J'ai bien souffert, allez ! Si seulement j'avais connu Cyprienne un an plus tôt !

Ce système de défense parut ne pas trop déplaire à la jeune villageoise, dont le visage irrité se radoucit sensiblement. Le mendiant s'en aperçut, et il eut recours aussitôt, pour en finir, à un dernier argument qu'il savait irrésistible. — Tais-toi, impudent, dit-il ; c'est trop d'effronterie. Cyprienne, il faut que j'achève de vous ouvrir les yeux. Votre amour-propre sera peut-être un peu blessé ; mais qu'importe, si c'est pour votre bien et pour le bien de tout le monde? Ce garçon-là a osé dire qu'il vous avait aimée dès le premier jour : eh bien ! l'an dernier, dans la nuit du premier mai...

— Taisez-vous, père Benoît, s'écria Michel, de grâce, taisez-vous !

— N'est-ce pas lui qui a planté l'if sous ma fenêtre ? demanda Cyprienne. Il me l'a dit cent fois.

— Il était avec le Rougeaud. Gaspard a apporté un cerisier de Sarraz, et tous deux ils l'ont planté. Le Rougeaud s'en est vanté le lendemain en présence de dix garçons du village ; j'y étais, et je l'ai entendu. A vous, Cyprienne, le cerisier !... Mais l'insulte est bien moindre, venant de marauds pareils. Michel est venu un peu plus tard ; il a arraché l'arbre d'affront, et a mis à la place l'arbre d'honneur. Est-ce vrai, Fillette ! est-ce vrai, père Urbain ?

— J'ai vu tout cela de mes yeux, dit Urbain à sa

fille ; mais je n'ai jamais osé t'en parler ; j'avais peur de te faire trop de peine.

Cyprienne tomba évanouie. Tous se précipitèrent vers elle, sauf Gaspard qui profita du moment pour gagner la porte et disparaître. Revenue bientôt à elle, la jeune fille se jeta aux genoux de son père en lui demandant pardon, puis elle tendit la main au charbonnier et le pria de lui pardonner aussi. Le vieux mendiant s'était agenouillé dans un coin de la salle, et il remerciait à haute voix la madone de Myon par un déluge d'oraisons latines écrites à d'autres fins, et dont il ne comprenait pas le premier mot. On se remit à table, Michel occupant la place de Gaspard ; mais tous étaient encore émus. Le père Benoît raconta une de ses histoires burlesques qui ramena bien vite la gaieté.

A un mois de là, Michel quittait le Fori et l'état de charbonnier, et Cyprienne et lui recevaient des filles du village les dragées nuptiales et le mouton enrubanné. Cyprienne était ravissante ce jour-là, et les anciens du pays disaient tout haut n'avoir jamais vu une aussi belle mariée. Michel voulut donner la clé des champs à Colas, dont les ailes étaient repoussées : mais le corbeau ne voulut jamais se séparer de son maître. Le vieux mendiant fut plus sauvage ; en vain Michel et tous les siens le pressèrent-

ils de venir demeurer avec eux, Benoît préféra garder son *gali* et son indépendance. Cyprienne devient de jour en jour plus attentive à tous ses devoirs, sans rien perdre de sa piquante et gracieuse vivacité. Les pots de fleurs s'étalent encore sur les fenêtres de la maison, et peut-être, contre l'ordinaire, ne doivent-ils pas sitôt disparaître, car les deux jeunes gens sont heureux et si les soucis et le chagrin ôtent le goût des fleurs, rien en revanche ne porte autant que le bonheur à les aimer.

FIN.

TABLE

Salins, Typ. Billet.